

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

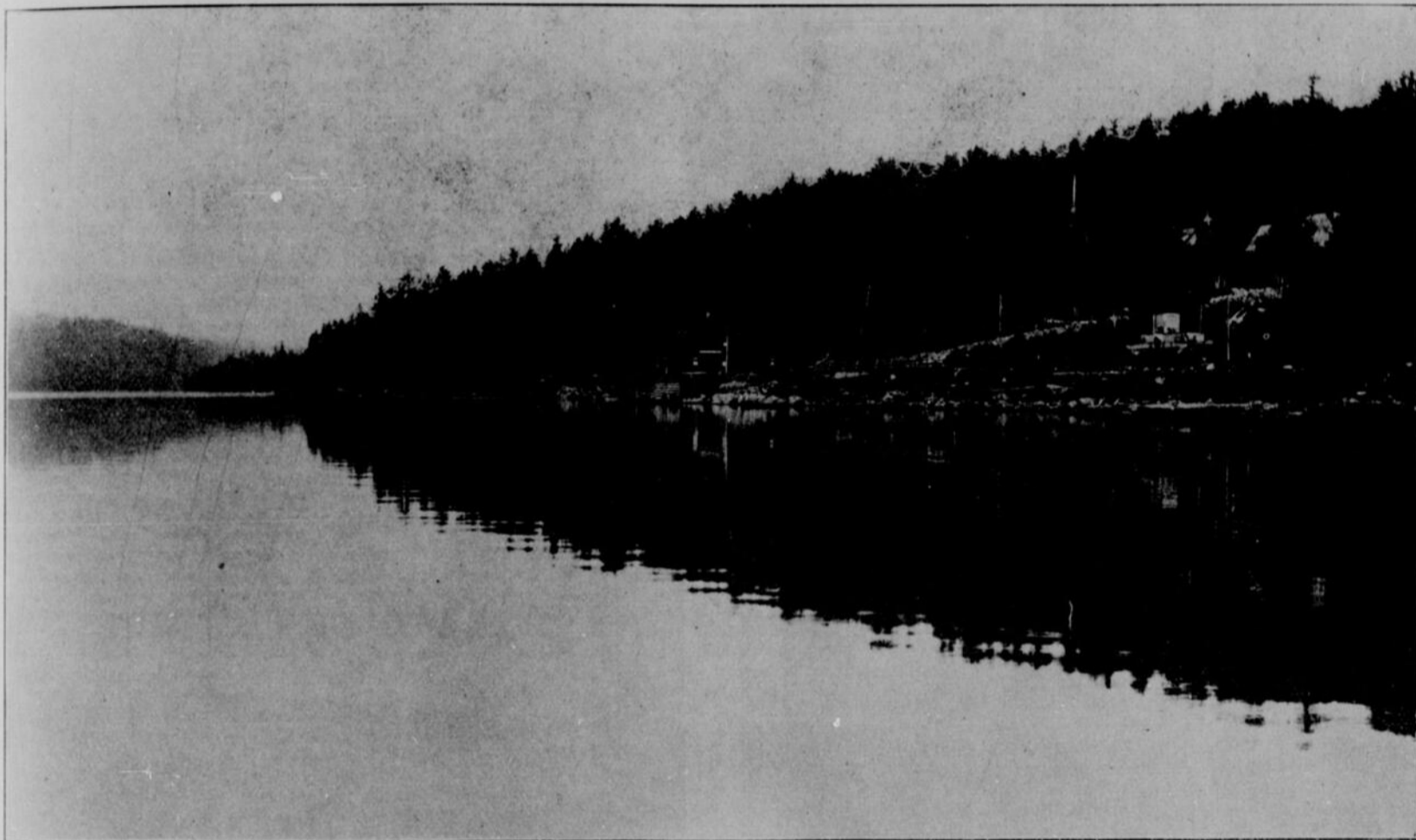
Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par
E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.
L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.
51, rue Sainte-Catherine-Ouest.
Téléphone EST 4415 Coïn de la rue St-Urbain

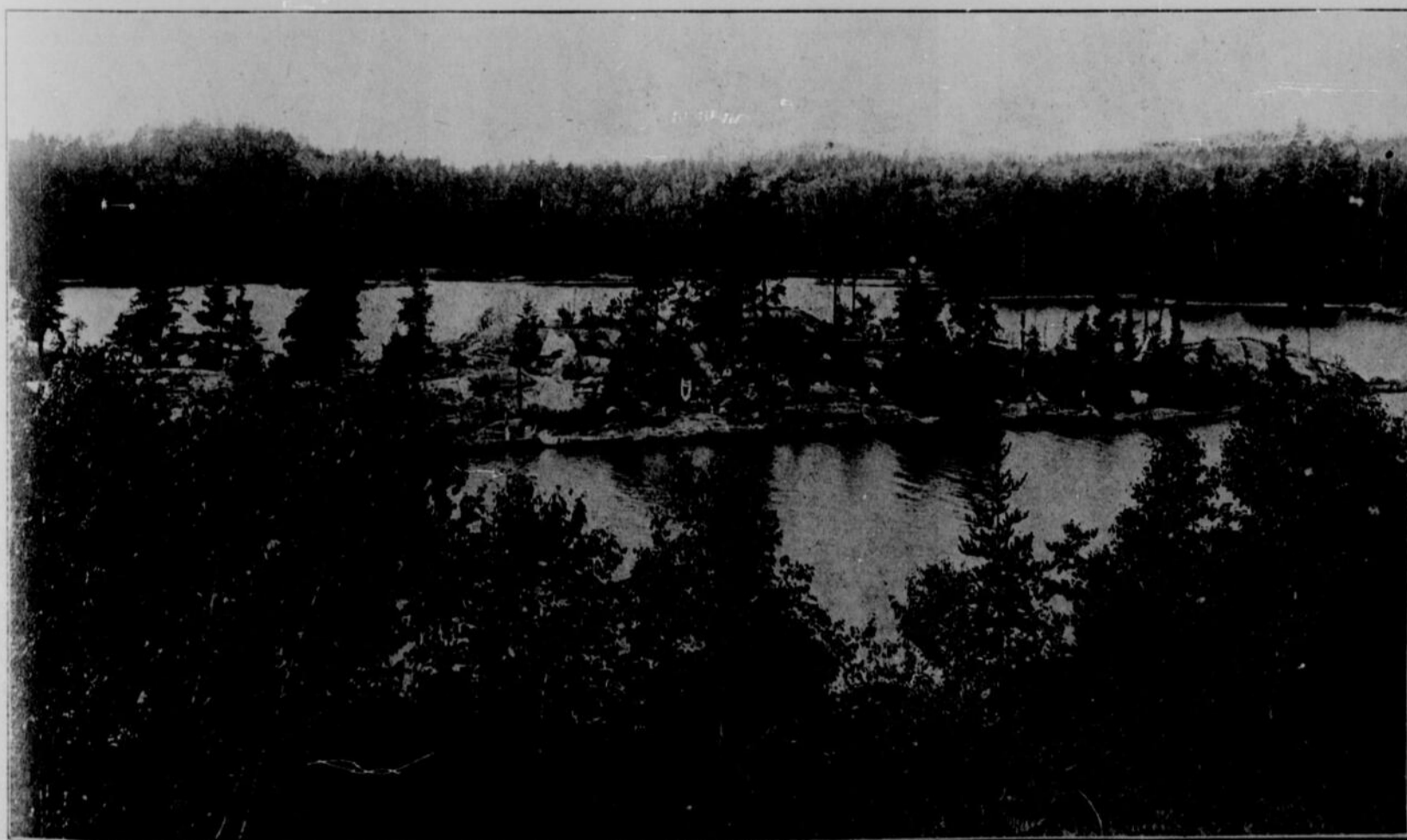
PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.
Au numéro: 5 cents.
Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE

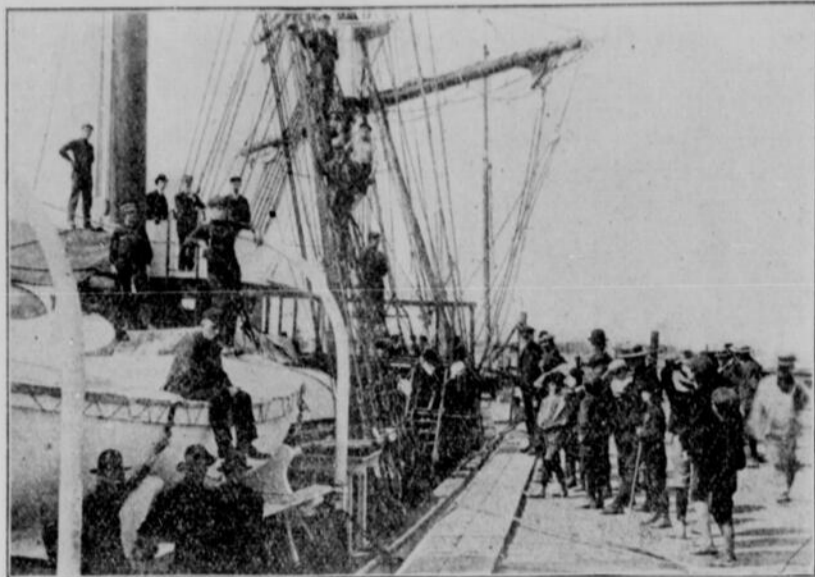


La rivière et la gare Témiscamingue. Ligne du C. P. R.



Un camp sur les bords du lac "Lady Evelyn," Témiscamingue. Ligne du C. P. R.

NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



L' "Arctic", prêt à quitter Sorel, P. Q., pour se rendre au nord de la Baie d'Hudson, sous le commandement du capitaine J. E. Bernier. Cette expédition de l' "Arctic" durera, dit-on, jusque vers la fin de 1907. — Cliché pris pour l'Album Universel, par M. Charron, d'Ottawa.



A Londres. — Une centaine de fillettes en partance pour le Canada, où elles sont arrivées récemment. Ces jeunes émigrantes, âgées de 8 à 16 ans, venaient du village Homes, où se trouve la succursale du refuge du Dr Barnados Homes, d'Ilford. Dans ce refuge, environ 13,000 fillettes sont éduquées et soignées. Elles vivent dans 63 cottages, qui occupent, avec leurs dépendances, une superficie de 60 acres.



A Paris. — Le 10 juin 1906, le ministre français de l'Instruction publique, assistant à l'inauguration de la statue d'Alexandre Dumas fils.



En Angleterre.—Vue partielle du Sanatorium de Midhurst, inauguré dernièrement par Sa Majesté le roi Edouard VII.



En Angleterre. — S. M. Edouard VII, recevant les administrateurs de l'exposition agricole de Derby. A droite, lord Coventry.



A Paris.—La Fête-Dieu célébrée à la Madeleine, de Paris, en juin 1906.



A Paris. — Caricature du fameux député "chauvin" Millevoye, directeur de la "Patrie" (de Paris). — Un magasin d'habillements expose chaque quinzaine, à sa devanture, deux caricatures de personnalités en vue. Dimensions des caricatures, 9 pieds de haut.

(Clichés de l'Album Universel)

Sommaire du N° 1163, du 11 août 1906

Planches hors texte: Le Canada pittoresque — Nos illustrations d'actualité — Choses d'Europe — Plaidoyer pour Montréal, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Echos d'Amérique — Nouvelles canadiennes inédites: Le choix d'Agnès, par L. d'Ornano; Le poupard, par Marie Le Franc — Quelques spécimens de chaussures anciennes et modernes — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Feuilletons: Le lac Ontario; Sans famille — Musique, chant: Mélancolie, par Charles Gounod — Deux pages humoristiques — Butler condamné à mort, par Hippolyte Taine — Variétés, etc., etc.

Choses d'Europe

En Angleterre Les propriétaires d'automobiles sont dans la jubilation. La commission royale nommée par le gouvernement vient de supprimer la limite de la vitesse imposée naguère aux chauffeurs.

Le rapport de la commission — dont nous pourrions faire notre profit — dit avec sagesse que la vitesse, par elle-même ne donne pas la mesure de la sécurité, mais que l'exercice d'un bon jugement doit plutôt déterminer l'allure suivant les conditions du chemin et du trafic.

L'effet des lois actuelles que doit réformer ce rapport, était d'ennuyer les automobilistes allant à une certaine vitesse dans des campagnes peu fréquentées et où nul danger n'existait, pendant que la police permettait une vitesse égale dans les villes remplies de trafic et par conséquent de dangers pour la propriété et les passants.

Les amendes payées par les chauffeurs pendant les douze derniers mois dépassent \$50,000.

* * *

Mons. Marsden, un des collaborateurs les plus expérimentés de la "Fortnightly Review", au cours d'une récente étude, estime que par le passé les relations commerciales entre l'Angleterre et la Russie ont été plutôt restreintes, pour des raisons politiques et géographiques, pendant que l'influence de l'Allemagne en Russie n'a cessé de croître aux dépens du Royaume-Uni. Mais les événements prochains vont renverser la position.

"Dans la longue bataille qui s'engage entre l'autocratie et le peuple, dit M. Marsden, les réformateurs vont finir par l'emporter; à la fin des troubles politiques de nouvelles idées vont surgir et s'imposer, parmi lesquelles le réveil des sympathies avec l'Angleterre coïncidant avec le développement d'immenses ressources matérielles. La Russie va devenir le plus grand marché du monde".

Le célèbre économiste presse donc les Anglais d'étudier d'avance les possibilités d'une alliance commerciale plus étroite avec la Russie afin qu'ils soient prêts lorsque l'occasion se présentera.

L'avis est bon, n'est-ce pas, même pour les colonistes du Canada voisin de la Russie?

Si nous n'étions pas qu'une colonie privée de toute représentation particulière, consulaire et diplomatique, nous pourrions nous aussi étudier ou faire étudier à notre point de vue qui n'est pas le point de vue anglais, la situation et nous préparer aux éventualités que signale M. Marsden.

* * *

La crise financière causée par les événements de Russie et que les pessimistes nous annonçaient comme devant être un cataclysme est terminée et n'a pas eu les résultats prédits.

L'emprunt russe a été somme toute, raisonnablement placé; et il est arrivé, après le coup d'état du Tsar renvoyant la Douma, ce qui est arrivé à la nouvelle de chacun des grands événements militaires ou politiques qui ont ébranlé le colosse moscovite: un affaissement des fonds russes sur les places anglaise, française et américaine, jamais la débâcle annoncée, et puis, à courte distance, une réaction favorable qui remet les fonds russes au même point qu'avant la secousse.

C'est bien là la meilleure démonstration qu'il est aussi difficile d'ébranler — nous ne disons pas renverser — le crédit de l'immense empire russe — le plus riche du monde quand on le connaît et qu'il sera développé — qu'il est difficile d'ébranler — ici non plus nous ne disons pas renverser — la puissance politique de la Russie reposant sur l'autorité du Tsar et le respect qu'il commande à son peuple.

C'est là la grande opinion qui prévaut maintenant en Angleterre, laquelle finira pas dominer dans le monde entier. La puissance du Tsar unie au respect du peuple, domptera la révolution quoique l'aristocratie russe ne néglige rien pour gêner la situation et exposer le sort de l'empereur qu'elle prétend servir.

* * *

En France Le calme plat des grandes vacances vient de succéder aux débats violents de la chambre et aux émotions de l'Affaire. Il n'est plus qu'une crise dont on parle, celle de Madame Bernhardt qui n'est pas revenue de s'être vu refuser la Légion d'honneur. Ses amis ont fait la fouille des précédents et ont découvert que Mme Bartet qui n'avait pas plus de "standing" officiel que Mme Bernhardt, avait bien été décorée, pour quoi leur favorite ne le serait-elle pas? La différence, paraît-il, est que Mme Bartet est une fonctionnaire attachée à la Comédie française, pendant que Mme Bernhardt qui l'a été ne l'est plus! Oh! la subtilité du formalisme français! mais rassurez-vous quand les puissances suprêmes, en France, comme ailleurs, le veulent, elles passent à travers toutes les règles du fonctionnarisme et du protocole aussi bien qu'un juge à travers la loi. La vérité vraie est que Sarah propriétaire ou au moins patronne d'un grand théâtre s'est moquée ouvertement des directeurs officiels des théâtres de l'Etat et comme la race des artistes ne sait pas pardonner, la diva récolte la grosse moisson des haines et des vengeances qu'elle a semées dans les officines de l'Etat.

* * *

Le gouvernement est dispersé aussi bien que les membres du parlement aux quatre coins de la France.

Chacun des législateurs français est à même de tâter le pouls de l'opinion et de savoir comment il bat à l'endroit de l'augmentation des taxes par la création de l'impôt sur le revenu. Les meilleurs esprits s'accordent à dire que le ministère va trouver dans le projet de M. Poincaré la pierre d'achoppement qui le mettra hors la voie.

La chambre nouvelle des députés est sûrement radicale, anticléricale à l'excès, mais elle n'est pas socialiste collectiviste. Elle est plutôt l'élue de la petite propriété, de la bourgeoisie qui tient plus à son lopin de terre que le grand propriétaire, terrien, industriel ou forestier.

Que l'on touche à la maisonnette, au coin de terre du paysan, de l'ouvrier qui s'est mis à la ration de tout pour se faire un chez soi! Jamais l'électeur sérieux ne le permettrait et le député qui tient à sa réélection non plus. Il n'y a guère qu'une cinquantaine de circonscriptions de collectivistes où domine le prolétariat, qui ont élu les partisans de Jaurès et de Guesde; toutes les autres circonscriptions sont rapports, de son revenu provenant de toutes sources. Nous l'avons dit plusieurs fois, le collectivisme ou partage de la propriété par l'Etat entre tous est moins possible en France que partout ailleurs, car il n'est pas de pays où l'on tienne si étroitement, si âprement à son bien.

Outre les collectivistes, il y a les radicaux socialistes qui vont pousser le gouvernement à une loi de l'impôt sur le revenu qui serait insupportable à la masse des contribuables français. C'est à préparer cette législation excessive que s'emploie l'extrême gauche de la chambre et ses nombreux organes.

On prédit donc pour l'ouverture de la session d'automne une scission en règle de la majorité gouvernementale, à laquelle le Bloc Combes serait loin d'être étranger.

J. Cornély prétend que la taxe sur le revenu sera fatale à la 3ème République comme l'addition des 45 centimes au franc de contribution le fut à la République de 1848. Il prêche la réduction des frais d'armements, c'est-à-dire du budget militaire au profit du budget social et civil.

Mais loin de diminuer les frais d'armements de terre et de mer devront augmenter en face de l'Allemagne qui s'arme et s'équipe de plus en plus, de la Russie qui ne pourra se remettre avant bien longtemps de ses troubles intérieurs, et de l'Angleterre dont les forces seraient nulles dans un conflit continental de l'Europe et qui s'obstine à rester dans un état de désarmement sur terre décourageant pour des experts comme le vieux Roberts.

Quant au budget civil, l'attribution à l'Etat de toutes les fonctions charitables comme l'enseignement des classes pauvres, la tenue des hôpitaux et le secours des vieillards, va le porter à un milliard de plus avant deux ou trois années si les gouvernants du jour mettent à effet les lois déjà votées et dégagent d'ailleurs leurs promesses à leurs électeurs.

On attend toujours avec anxiété les directions du Saint-Père au sujet de la loi de la séparation des Eglises et de l'Etat.

La réunion des évêques français a sûrement recommandé l'essai loyal du nouvel état de choses imposé à l'Eglise française et on incline généralement à croire que, malgré ses hésitations et ses répugnances, Pie X va conformer sa décision aux désirs de l'Episcopat de France.

* * *

En Russie Le nouveau Premier, Stolypin, rencontre beaucoup de difficultés à former son cabinet et à y introduire des personnages de haute situation en dehors de la vie officielle. Il continue cependant à se réclamer d'une politique large et libérale quoique énergique et implacable dans la répression des soulèvements révolutionnaires. Il a fait annoncer dans les provinces que les institutions des Zemstvos seraient protégées et il nie que le gouvernement aie l'intention d'intervenir dans les campagnes électorales. Il rassure en même temps les juifs et les démocrates constitutionnels, mais si les hommes comme M. Guchoff et le prince Lvoff représentant les hautes classes quoique non bureaucrates refusent de lui prêter main-forte, le nouveau Premier se trouvera dans la même position que de Witte et devra s'effacer quoiqu'il ait une grande force personnelle.

Le "Recl" se moque des promesses de M. Stolypin et il dit que déjà sa position ne diffère pas de celle de de Witte, alors que celui-ci comme Premier remplissait le monde de ses déclarations libérales pendant que son mauvais collègue, Durnovo, serait de plus en plus la vis. Ce journal ajoute: "Nous entendons la voix de Jacob mais nous sentons la main d'Esau".

NEMO.

UN SEJOUR A WINDSOR (A week end at Windsor).

Plusieurs Canadiens de marque viennent d'être les hôtes de S. M. Edouard VII, le moment nous semble donc opportun de reproduire l'article ci-après, dû à Mme Lera, qui l'a adapté de l'anglais, publié dans "The Lady's Realm":

Un séjour dans une résidence royale est un honneur hérissé de difficultés pour les invités. L'étiquette, sous une apparente bonhomie, est très sévère, compliquée, et en même temps tout est si bien combiné et prévu, qu'avec de la mémoire et de l'attention, on peut toujours s'en tirer honorablement. Tous les Anglais ne sont pas appelés à l'honneur de passer quelques jours sous le toit de leurs souverains; mais la nation tout entière prend un vif intérêt à ce qui touche la famille royale. Aussi, de temps à autre voit-on les revues détailler, à l'intention de leurs lecteurs (privés à jamais pour la plupart de telles félicités), les plaisirs et les occupations des heures durant lesquelles ils pourraient être les hôtes du Roi et de la Reine.

Les "week end" (littéralement, "fin de semaine") à Windsor comportent un séjour qui va généralement du vendredi au lundi. On arrive pour dîner; on repart avant le lunch. Tout est simplifié par l'invitation même, qui, faite "de la part du Roi" mais non "par le Roi", indique, avec la durée du séjour, le train qui devra amener les visiteurs, et celui qui les devra emporter.

Une voiture du château attend les invités, avec un chambellan ou un écuyer s'il s'agit d'un hôte d'importance. Un simple valet de pied est aux ordres des invités de moindre vol. De même au château. Au reste, on n'a pas de temps à perdre, en arrivant, à méditer sur les nuances de l'étiquette. L'heure du dîner approche, on se hâte de faire sa toilette, qui est la grande tenue de soirée.

Le dîner a lieu dans la salle à manger de famille, où l'on admire des tapisseries flamandes, le portrait de la Reine Victoria par Benjamin Constant. Leurs Majestés sont assises côte à côte; les invités placés par ordre de rang. Le dîner est servi par une armée de valets de livrées tricolores: habit rouge, gilet bleu, culotte de satin blanc. Le dîner fini, la reine emmène les dames dans un salon; le Roi, suivi des hommes, se rend au fumoir, et la soirée s'achève par de la musique.

Le samedi, il y a généralement une chasse; le dimanche est en partie rempli par les offices, et on se couche de bonne heure. Enfin, le lundi matin, les invités sont reconduits au train avec le même cérémonial, auquel s'ajoute une bourriche de gibier avec les "compliments du Roi".

PLAIDOYER POUR MONTRÉAL

III

NOMINATIONS PAR CONCOURS

Nous disions dernièrement "Ayons un plan d'ensemble", si nous voulons restaurer le vieux Montréal et entreprendre la création d'un Montréal-Agrandi qui soit digne de l'île de Montréal et de la situation topographique sans rivale que nous occupons au Canada.

"Avoir un plan d'ensemble": c'est chose facile à écrire, mais comment l'obtenir pour qu'il soit incontestablement le meilleur et accepté par l'opinion générale des citoyens? Comment surtout en assurer l'exécution, c'est-à-dire trouver les ressources et les hommes nécessaires au succès de cette difficile entreprise?

On accuse, avec infiniment de raison, le patronage d'être à la base de tous les vices qui épuisent nos finances dans des travaux mal conçus, conduits à la diable et qui n'ont rien de commun avec des travaux solides, durables, permanents; on peut, encore avec plus de raison, accuser le patronage de mettre, de nos jours plus particulièrement, les hommes les plus incompetents à la tête de nos services les plus délicats, les plus compliqués. Le patronage serait donc le vrai coupable, le galeux d'où viennent tous nos maux, et avec l'ensemble de nos concitoyens, après les coups droits que lui a portés l'homme distingué qui conduit les discussions du Conseil, nous disons haro! sur le baudet.

Nous savons bien que sous un système de gouvernement populaire comme l'est celui de Montréal, messieurs les échevins se passeront à contre-cœur du système de patronage, mais le mal est si grand, si manifeste, Montréal en est rendu à un tel point de relâchement, d'incapacité, je dirais tout aussi bien, de stupidité administrative; nous avons vu se dépenser tant de cent mille dollars, tant de millions, plutôt, pour arriver à l'horrible gâchis où nous pataugéons, pour assister à ce que j'appellerai le déshonneur d'une grande ville embryonnaire, — qu'on l'entende des rues, des constructions civiles, des canaux, de l'arrosage, de la police même et de nos embellissements, — qu'il est temps de demander que le patronage disparaisse ou le Conseil de ville lui-même.

Sûrement, la municipalité présente n'est pas inférieure à celles qui l'ont précédée, mais elle ne vaut pas mieux non plus; elle n'est bonne que pour discuter, se perdre en d'interminables récriminations, enrayant tout système d'administration suivie, toute organisation bien ordonnée de l'exécution de nos grands travaux et de l'entretien de nos services essentiels.

La nomination de commissions, ou mieux, d'une commission permanente par le Conseil, par la Couronne ou par le peuple directement, n'offrirait guère plus de garanties de compétence et de probité; elle aurait cependant l'avantage de la permanence, puisque dans tous les cas, elle ne devrait être révoquée que pour des raisons très graves laissées à l'appréciation d'une très forte majorité du Conseil.

Mais l'objection du favoritisme politique ou des cliques municipales tomberait si la nomination de cette Commission se faisait parmi les lauréats d'un concours public ouvert à tous les candidats canadiens et, au besoin, étrangers.

Il n'y a que le concours pour nous sauver du patronage, du favoritisme, du gaspillage, des folies administratives sous toutes les formes, et on sait à combien de formes variées à l'infini le besoin de "se faire des amis," pour assurer leurs élections, peut conduire les maîtres du gouvernement civique.

Avoir pour lever des plans des géomètres, pour exécuter des travaux des architectes en construction ou en paysage, pour la voirie, pour les eaux, pour les égouts des ingénieurs spécialistes, n'est pas une affaire de fantaisie ou de caprice, mais c'est faire ce que font toutes les villes bien gouvernées et qui entendent se taxer pour des services indispensables à la vie en commun.

On se moque trop volontiers du "red-tape", du formalisme excessif de l'administration française avant que de nommer aux emplois de l'État ou des grandes corporations municipales et autres.

On blague les examens, les épreuves innombrables par lesquels les Français, jeunes ou d'âge mûr, sont obligés de passer pour arriver au

moindre poste rémunéré. Peut-être pousse-t-on la chose jusqu'à l'in vraisemblable, jusqu'à la manie, mais n'empêche que pour toutes les fonctions publiques, que même pour les administrations privées le système de concours suivi en France offre des garanties à peu près absolues dans le choix des employés de tous grades et de toutes fonctions.

Pour arrêter le Plan de Montréal-Agrandi comme pour refaire, restaurer, embellir le Montréal du jour, n'est-il vraiment pas besoin d'une commission technique, raisonnablement rémunérée et qui ne devrait être nommée que parmi les lauréats d'un concours réglé par les meilleures autorités de Montréal, ou même du pays tout entier?

Que le Conseil municipal ne fait-il pas, dans des conditions de bonne foi indiscutable, un appel à tous ses hommes de l'art, à ses architectes, à ses géomètres, à ses ingénieurs, et même à tous les profanes décidés à entrer en lice, pour obtenir un plan général de tous les travaux à proposer, accompagné du cahier des charges soigneusement préparé! S'il faut offrir une prime aux 3 ou 5 premiers lauréats, qu'on offre une prime. On ne saurait trop faire pour s'assurer d'un point de départ absolument sûr. Mais la meilleure récompense ne serait-elle pas la nomination même à la Commission permanente du Plan et des Travaux de Montréal et de Montréal-Agrandi?

Un travail de révision, de refonte et de fusionnement de tous ces projets de plans préliminaires en un plan définitif par la Commission des 3 ou 5 commissaires désignés, après le concours dont il s'agit, permettrait d'arriver à des calculs aussi précis que possible des dépenses générales à encourir, et c'est après ce compte fait des dépenses qu'il serait à propos de songer aux voies et moyens nécessaires à l'exécution des travaux.

Comment peut-on craindre que la Législature de Québec refuse à Montréal les ressources nécessaires si Montréal lui montrait un état minutieusement arrêté de l'emploi des argents? Pas de place, ici, pour le coulage, pas de place pour le "boodlage".

Et si par le passé la Législature a montré beaucoup de répugnance à accorder "en bloc" des crédits ou des autorisations de crédits ou d'emprunts, c'est qu'elle n'était pas en état de justifier, au moyen de cahiers de charges bien définis, les dépenses que la Municipalité avocassait.

Il ne saurait y avoir de parti-pris à Québec contre la métropole du Canada, et s'il lui faut charger les générations présentes et futures d'une dette additionnelle de \$10,000,000 pour donner à Montréal des rues, un système hydraulique, des égouts, des embellissements dignes de Montréal et de l'île de Montréal, du New-York canadien, quoi! la Législature n'hésitera pas à en autoriser l'emprunt à long terme pourvu qu'il lui soit clairement démontré que pas un sou ne sera détourné de sa destination, et qu'enfin, comme les contribuables de toutes les villes bien administrées, nous en aurons pour notre argent.

E. Bantel

PROPOS DE MONTRÉALAIS

Il s'est tenu dernièrement à Londres un congrès international des architectes auquel le Canada prit part.

Montréal y était représenté par un de ses citoyens les plus en vue qui reçoit, chez nous, et qui a pris là-bas, le titre d'Architecte de la Province de Québec.

Notre délégué donc avait un rôle utile devant lui: écouter, noter et nous rapporter ensuite, à nous, ses concitoyens de Montréal, comment c'est bâti, un architecte.

Ce rôle eût été modeste, mais la modestie, avec la patience, mène loin, dit l'Écriture, et sont deux vertus de grand homme, dit la sagesse résumée des nations.

Notre homme ne voulut pas de ce rôle, et il s'emballa, c'est mon humble avis.

Il proposa comme modèle, à la convention de toutes les réputations architecturales de l'Empire, la Province de Québec en ceci que dans Québec nul n'est architecte s'il n'est enrôlé dans

le corps des architectes, et ne peut par conséquent se livrer à l'architecture s'il n'est dûment patenté pour ce faire.

C'est en cela que le délégué des architectes de Montréal s'est emballé, emballant en même temps ses confrères déjà si emballés et tout le bon public de Montréal.

Et d'abord, l'architecture, telle que connue et pratiquée dans notre pays, est exercée par tout le monde sans exception, et c'est par là que notre pays est fameux: chacun y est l'architecte de son logis, comme ailleurs on l'est de sa fortune.

Et, prenez-en ma parole, nulle monotonie dans la construction, chez nous, nulle uniformité d'où l'ennui, dans nos habitations: partout, à la ville comme à la campagne, le rococo en tous genres, de toutes formes et de toutes couleurs, règne en maître parmi les Canadiens; il y a longtemps qu'il enterrait les vieux styles qui ont le respect des lignes et le culte des proportions.

Le délégué des architectes de Montréal a donc outrepassé ses pouvoirs en donnant comme corps fermé aux profanes la confrérie des architectes québécois; pour ce qui est des maçons, c'est différent, mais rien de moins clôturé que le temple des architectes puisque tout le monde y loge.

Il y a plus: le délégué, fils de Saxon, toujours grave, s'est gobé en se donnant pour architecte. Je ne nie pas qu'il y ait des avocats sans causes et des médecins sans malades. Mais l'architecture est un art qui se manifeste uniquement par ses créations visibles, tangibles, tombant par conséquent sous le sens de la vue; c'est de plus une science dont on ne peut juger que par la beauté des formes, la régularité des profils, l'harmonie des contours, le grandiose des perspectives. Or, comment pouvez-vous conclure à l'existence des architectes dans un pays si rien ne s'y fait, ne s'y pose, ne s'y érige, qui soit architectural?

De même que la cause et l'effet sont unis par un lien indissoluble, de même la créature démontre l'existence du créateur.

Parlant d'architectes à Londres, notre délégué eût dû démontrer l'existence de l'architecture de l'actuelle Province de Québec, à commencer par Montréal, qui l'avait délégué. Et chacun s'accorde à dire que nous n'avons plus d'architecture. Où donc sont nos architectes?

La question est beaucoup plus grave qu'on ne le croit, et il est inutile de laisser traîner le beau nom de la Province de Québec dans des congrès d'architectes, sous un prétexte futile.

Qu'on nous fasse de l'architecture d'abord, et nous voulons bien après en passer par le compte, ou mieux, les contes de messieurs les architectes et de leurs délégués.

JEAN LOGIQUE.

ASSURANCE MUTUELLE CONTRE LA GREVE

Encore une nouveauté américaine! Après l'assurance contre la grêle, le bris des glaces et le vol, voici l'assurance contre la grève. En effet, un groupe de fabricants a fondé, sous le nom de "Mutual Security and Co.", à Waterburg, une société qui n'assure que les risques de grève.

La prime payée est calculée sur la perte des bénéfiques nets moyens et sur les charges fixes. L'industriel n'est pas indemnisé des pertes accessoires telles que dispersion de clientèle, etc., ce qui a pour but indirect de l'empêcher de profiter de son assurance pour provoquer la grève.

Voici les principales conditions de la police d'assurance:

(a) Si la grève produit seulement un arrêt partiel de la production, l'indemnité sera calculée de façon à couvrir la perte occasionnée dans les bénéfiques et charges de l'assuré par cet arrêt partiel.

(b) L'assurance ne couvre pas les risques de grève d'ouvriers employés à la construction d'une usine nouvelle.

(c) Quand il sera reconnu par la majorité des 2-3 des Directeurs de la Mutuelle que l'assuré prolonge volontairement et inutilement une grève, la Compagnie peut exiger de l'assuré que le conflit soit réglé dans le délai d'un mois, sous peine d'annulation de la police après préavis de cinq jours.

(d) La Compagnie n'est responsable que pour le maximum de perte correspondant à la somme annuelle assurée par l'adhérent.

ECHOS D'AMÉRIQUE

Le départ de l'Arctic

Le 28 juillet dernier, pour la deuxième fois, l'Arctic a quitté le port de Québec à destination de la baie d'Hudson, sous le commandement du capitaine G. E. Bernier, l'explorateur bien connu. L'itinéraire que suivra le navire du gouvernement canadien, sera pendant les dix-huit mois de son voyage: de Québec à Belle-Isle, d'où il cinglera vers la côte ouest du Groenland; escale à l'île Drisko, — avec envoi probable de nouvelles via l'Europe — puis, l'Arctic traversera le détroit de Davis et se rendra à Lancaster Sound, d'où, remontant deux cents milles au nord il atteindra Eretus Bay, où John Franklin hiverna en 1846. Le commandant Bernier y fera restaurer le monument élevé à la mémoire de ce célèbre navigateur américain. Le terme du voyage de l'Arctic sera Lancaster Sound, qui se trouve à 1,500 milles au nord de la baie d'Hudson. Nos marins, très bien approvisionnés pour entreprendre leur longue campagne, sont sous les ordres d'un capitaine habile et énergique, nous leur souhaitons un voyage propice et un heureux retour aux bords aimés du Saint-Laurent.

A propos de l'outillage scientifique dont dispose l'Arctic, nous lisons dans le Cosmos du 30 juin l'information suivante, sous le titre: "Eclairage électrique par moulin à vent":

Le Cosmos annonçait, avec quelque scepticisme, dans son numéro du 30 décembre dernier, le projet que l'on avait d'établir sur le navire Arctic, destiné à l'exploration polaire du capitaine Bernier, un moulin à vent ayant pour fonction de comprimer l'air dans des réservoirs; cet air, se détendant dans un moteur, devait lui donner le mouvement qui, transmis à une dynamo, fournirait l'électricité; celle-ci, emmagasinée dans des accumulateurs, devait être employée à l'éclairage du navire, en épargnant ainsi le charbon, impossible à se procurer dans les régions polaires.

On estimait dans cette note, que toutes ces transformations ne paraissaient pas promettre une excellente utilisation de la force recueillie, et, faut-il l'avouer, on l'estime encore.

L'air est un mauvais emmagasineur d'énergie, absolument comme les ressorts en acier. En plus, quand l'air sous pression se détend, on n'obtient un bon effet que si on combat, par un réchauffeur, l'abaissement de température résultant de la détente. Ces causes, d'autres encore, font que le moteur à air comprimé n'est pas économique et qu'il est souvent abandonné.

Mais tous les raisonnements ne prévalent pas contre les faits.

On veut bien, en effet, nous envoyer quelques exemplaires d'un journal américain, "The American Ship Builder", qui nous apprend que le département de la Marine et des Pêcheries au Canada, après examen de la question, vient de munir l'Arctic de ce système plutôt compliqué.

Les compresseurs employés sont ceux dénommés "The Pilling system of Windmill air compression", proposés pour produire l'électricité (chaleur, lumière, force), et destinés à être utilisés dans tous les cas où l'électricité est employée. Nous ne savons dans quelle mesure l'application du système a pu encore donner satisfaction.

Nous souhaitons bien volontiers qu'il rende les plus grands services à bord de l'Arctic.

Evidemment le Cosmos paraît sérieusement renseigné, notre ministère de la marine l'est-il autant sur la valeur des moulins à vent comme emmagasineurs d'énergie?

Chi lo sa? Peut-être eut-il dû tenir compte de la note des savants qui rédigent le Cosmos, ne serait-ce que dans la crainte d'interpellations aux Communes de 1908. Mais, au fait, le fameux moulin à vent est-il à bord de l'Arctic? Nous n'en jurerions pas, bien que nous nous proposons d'être bientôt fixé à ce sujet.

Le commerce étranger du Canada

RECEMMENT, nous avons donné les chiffres du commerce étranger des Etats-Unis, nos lecteurs ne nous en voudront pas d'en faire autant pour le commerce de ce pays. Ils auront ainsi la preuve que le Dominion, toutes proportions gardées n'a rien à envier à aucun pays, et que sa prospérité actuelle peut être à bon droit renommée.

De l'exercice financier prenant fin le 30 juin dernier, il appert, suivant un rapport publié à Ottawa, que: notre commerce étranger s'est élevé en douze mois — 30 juin 1905 au 30 juin 1906 — à cinq cent cinquante-deux millions de dollars, soit une augmentation de près de quatre-vingt-deux millions de dollars sur l'année précédente.

Un total aussi magnifique, dispense de tout commentaire. Quant au détail il se répartirait ainsi:

Importations.	\$290,342,408
En augmentation de.	28,450,973
Exportations.	235,483,956
En augmentation de.	44,529,010

A remarquer, pendant l'année, une augmentation de près de neuf millions de dollars, quant au chiffre de l'exportation des produits venant de l'étranger. Nos lecteurs apprendront avec satisfaction, que l'exercice financier 1906-1907, dans lequel nous venons d'entrer, s'annonce comme devant être encore plus brillant que le précédent.

Congrès Pan-Américain

Le 23 juillet, s'est ouvert à Rio de Janeiro, capitale du Brésil, le troisième congrès Pan-Américain. Sauf les républiques du Vénézuéla et de Haïti, toutes les autres s'y sont fait représenter. M. E. Root, ministre des affaires étrangères des Etats-Unis, ayant mission de voir aux intérêts du gouvernement de Washington, — lequel n'abandonne ni la doctrine Monroe, si élastique, ni les idées impérialistes.

Au congrès de Rio, plusieurs questions importantes ont été étudiées, telles que celles touchant l'arbitrage, la naturalisation, le développement commercial, les douanes, les lois consulaires, les droits d'auteurs et le projet d'un chemin de fer devant relier New-York à Buenos-Ayres.

Gageons que ce chemin de fer a motivé, tout spécialement, le déplacement de M. Root. Le jour où il sera en opération, les dictateurs du sud n'auront qu'à se bien tenir, étant désormais à la portée de la férule policière du puissant oncle Sam. On a conscience de ce que cela signifie: aux Antilles, aux Philippines, au Mexique, à Hawaï et ailleurs. Dieu sait combien d'étoiles seront ajoutées dans le siècle prochain au drapeau qui flotte sur les rives de l'Hudson? Car, l'absorption adroitement recherchée de menus états, actuellement indépendants, permettra d'éployer plus vite ledit drapeau sur les 300,000,000 de citoyens dont nous parlions dans nos derniers échos.

La paix est faite

GRACE à l'intervention du président Roosevelt, la paix a été conclue entre les républiques belligérantes de Guatémala, de San Salvador et du Honduras. Tandis qu'au Brésil on parlait de paix, il était pitoyable de voir se massacrer des peuples faits pour s'entendre. Le traité mettant fin aux hostilités, dont nous avons parlé à leur début, a été signé sur un navire de guerre américain. Une ombre, plus horrible que celle des massacres survenus dans l'Amérique centrale ces temps derniers, plane, hélas! sur le tableau de la réconciliation des ennemis d'hier. Nous faisons allusion à l'assassinat des prisonniers capturés dans les rangs de l'armée de San Salvador, par celle du Guatémala. Si vraiment, cette dernière nation s'est rendue coupable d'un si abominable crime, rien ne saurait l'excuser aux yeux du monde; et on aurait raison de se demander de quelle efficacité sont les conférences de la paix, tenue et à tenir à la Haye: le Guatémala et San Salvador en ayant signé le protocole, lequel défend les lâches infractions au droit des gens, telles que reprochées ces jours derniers au Guatémala.

Les progrès de l'hippophagie

NAGUERE, parlant de l'augmentation de la traction électrique, et du nombre sans cesse plus grand des automobiles, nous laissons entrevoir l'influence néfaste qui en résulterait fatalement à l'endroit de la race chevaline.

On a eu beau soutenir le contraire, publier les statistiques de la compagnie des omnibus de Paris, nous n'en restions pas moins convaincu du bien fondé de notre avancé. Pour nous, l'introduction de l'hippophagie sur ce continent, n'était qu'une

question de temps. Cependant, nous ne croyions pas pronostiquer à brève échéance. Aussi, avon-nous été un peu surpris de lire dans le "Canada" du 1er du courant:

"L'inspecteur municipal des produits alimentaires, le docteur McCarrey, a reçu, hier, une curieuse requête. Celle d'un étranger demandant l'autorisation de tuer des chevaux, de les tailler, de les saler, et d'expédier cette viande à l'étranger, pour consommation. Le docteur McCarrey soumet cette requête aux avocats de la ville, afin de savoir s'il n'y a pas de règlement défendant de tuer les chevaux à cette fin. Quant à la viande de cheval, il dit qu'elle ne diffère pas sensiblement de celle du boeuf. Il faudrait, cependant, être très sévère sur le choix des chevaux de consommation".

Le plus naïf des citoyens se rendra compte, sans doute, qu'une requête de cette nature signifie, ni plus ni moins, que l'hippophagie est à la veille de s'implanter à Montréal, au Canada, comme elle s'est implantée dans tous les centres peuplés de l'univers.

Pauvre cheval! "La plus belle des conquêtes de l'homme", tombe sous les coups du positivisme scientifique moderne. Allons, les estomacs de mes concitoyens, préparez-vous à digérer du cheval!

Choses américaines

EN Ohio, la "Standard Oil Co" — le "trust" le plus gigantesque du monde, — ayant enfreint la loi Valentine contre les monopoles; et son chef, M. J. D. Rockefeller, retournant d'Europe, on assure qu'un mandat d'arrêt a été signé contre le milliardaire yankee. Nous verrons bien s'il y a des juges à Findlay en Ohio, et s'ils auront le courage de condamner le chrétien le plus riche de notre planète.

La population noire de Lake Charles (Louisiane) n'est guère sympathique aux blancs de cet endroit. Aussi, sans plus de formes, ceux-ci, la carabine au poing, ont-ils chassé hommes, femmes et enfants, couleur d'ébène, des limites de leur cité, les forçant à se réfugier dans une ville voisine. Il nous est d'avis que la municipalité, subitement encombrée par suite de ce procédé trop cavalier, ne le trouvera pas de son goût, non plus que les pauvres nègres en question. Pourvu qu'on ne force les descendants des anciens esclaves à errer misérablement de villages en villes, de villes en villages, jusqu'à ce que mort s'en suive! Elle est belle, en vérité, la morale des jeunes civilisations!

Dans l'Indiana, il fait passablement chaud en juillet, d'où une nervosité générale qui afflige même les ministres du culte protestant. A Marion, petite ville de cet état, un clergyman ayant eu une altercation avec un de ses auditeurs, tous deux se traitèrent carrément de menteur, après quoi, dans l'église, survint une partie de boxe en règle. Enfin, Monsieur le pasteur, aussi malmené que son adversaire, discontinua la lutte, pour reprendre le fil de son sermon un instant interrompu. Ni l'un ni l'autre de ces pugilistes d'occasion n'avait songé aux douces paroles des Ecritures. La chaleur, et des taloches, leur ayant fait perdre d'emblée toutes notions de retenue, ce qui est déplorable à constater.

En Alabama, les disputes s'enveniment tout aussi vite qu'à Marion, et elles tournent parfois à l'extrême du tragique. A propos d'une dette de trente-cinq cents, l'autre jour, deux passagers se sont revolvrisés dans un train bondé de voyageurs. L'un des duellistes ayant été tué — celui qui devait l'infime somme réclamée — les amis de son meurtrier jetèrent son corps pantelant sur la voie, comme s'il se fut agi d'une charogne. Et allez donc! Ainsi l'on entend l'humanité sous le ciel brûlant des états méridionaux de la progressive Amérique! Nous consignons le fait, et nous passons, pour vous annoncer la mort du millionnaire new-yorkais Russell Sage, — l'homme d'un seul vêtement — décédé à 87 ans, après une vie de labeur qui lui valut d'être directeur de vingt-cinq compagnies de chemin de fer et de télégraphes. Détail à noter, la veuve du financier a fait construire un coffre-fort-cercueil, au coût de 22,000 dollars, pour y enfermer les restes de son époux regretté, afin, dit-elle, qu'il ne soient pas exhumés par des cambrioleurs macabres, désireux de rendre le cadavre contre espèces.

LE CHOIX D'AGNÈS

NOUVELLE CANADIENNE INÉDITE

PAR L. D'ORNANO

C'ÉTAIT par une belle après-midi d'août, tiède comme une journée de printemps. De son hamac, à demi cachée par la vigne vierge de la véranda, rêveuse, Mlle Agnès Duprat regardait le vol des hirondelles, et, sur la rivière calme, les embarcées des yoles du voisinage.

Depuis une semaine qu'elle était arrivée à Beauséjour, après une longue vacance passée aux bains de mer, pour la première fois, la jeune fille se livrait à une solitaire contemplation des lieux qu'elle aimait.

Beauséjour, résidence d'été du banquier Onésime Duprat, portait on ne peut mieux le nom que lui avait donné son propriétaire. La maison, sise au bord de l'eau sur la rive droite de la rivière Jésus, à quelques arpents en amont du pont de Ste Rose, tenait de la villa et du château. Un parc superbe l'abritait du côté du nord.

La quiétude de cette riante campagne, succédant à l'animation d'une plage fashionable, était un légitime au moral romanesque de Mlle Duprat, qui, lorsque nous la présentons au lecteur, évoquait le passé, s'efforçait de pénétrer l'avenir. Avenir qu'elle pouvait contribuer à rendre brillant, étant donnée son enviable position sociale, et sa qualité de fille unique élevée à l'américaine.

Orpheline de mère dès l'âge de raison, la brune et jolie montréalaise se rappelait comme de la veille sa sortie du couvent, son installation définitive sous le toit paternel.

De suite, et avec tact, elle avait assumé le rôle ingrat de maîtresse de maison, qui lui revenait; tellement absorbée par ses nouveaux devoirs, que près de deux ans s'étaient écoulés sans qu'elle y prit garde.

Ses débuts dans le monde, sous l'égide de sa tante Victoire, maman gâteau d'une ribambelle de charmantes cousines et d'aimables cousins, dataient du dernier hiver. Déjà cet événement lui paraissait très ancien.

Des soirées dansantes, des "euchre parties", des fêtes de charité, auxquelles son père l'avait conduite, Agnès Duprat conservait un souvenir plutôt flou, conséquence de l'indifférence qui, sous les torchères électriques, l'avait parfois fait bâiller d'ennui à l'abri de son éventail.

Car, sans être ennemie des mondanités, la riche héritière de Beauséjour leur préférerait la vie paisible de famille, les horizons champêtres.

Rien, sous un ciel lumineux, ne lui plaisait autant que de se recueillir devant la nature assoupie. Aussi, des heures durant contemplait-elle le splendide panorama qu'elle trouvait à Ste Rose, sa villégiature de prédilection. Chaque bruit, chaque couleur du paysage, lui procurait alors des sensations qu'elle savourait en dillettante.

Lorsque nous la voyons, grisée par les senteurs capiteuses de la fenaison, elle écoutait murmurer la brise dans les peupliers de la berge; cependant que la mélodie d'un goglu montait à l'oreille du bois; et que, la basse profonde d'un wawaron, se chauffant au soleil parmi les nénuphars, l'apaurait un peu.

Bruits sauvages, si l'on veut, que l'orpheline aimait, et qu'elle qualifiait d'orchestre Sylvestre, parce qu'ils lui donnaient d'agréables petits frissons.

On l'a compris, Mlle Duprat avait l'âme assez artiste pour harmoniser à son goût la symphonie rustique qui bercait ses désirs, et aussi ses chagrins. Quand nous disons chagrins nous n'exagérons pas, le genre de vie que s'était créé cette jeune personne, contre le gré de son père, il est vrai, la rendait malheureuse.

De s'éprendre aussi complètement de la nature, creuset magique où le concret et l'abstrait se fondent pour déconcerter le penseur, la jeune fille, quoique foncièrement bonne, et malgré une éducation très chrétienne, sacrifiait plus que de raison au pessimisme. Ayant analysé quelques-uns des travers de l'humanité, elle s'était hâtée de les généraliser. D'où son aversion secrète pour le commerce des gens qui fréquentaient les salons de son père.

Celui-ci, en homme avisé, s'inquiétait du penchant trop prononcé de sa fille pour la solitude. Et, comme il aimait son Agnès jusqu'à l'adoration, par-

ce qu'elle lui rappelait sa défunte femme, ainsi qu'il l'avait connue à l'époque lointaine de ses fiançailles, il eut tenté l'impossible pour rendre son enfant heureuse, pour l'arracher à son isolement volontaire.

Pendant la belle saison, Beauséjour était donc envahi par les invités du banquier, qui, généreux et bon vivant, s'efforçait de retenir chez lui des familles entières.

Même, en père affectueux, il avait délicatement donné à entendre à Mlle Agnès, qu'il projetait de l'établir. Elle était riche pour deux, à l'occasion cela pourrait aplanir des difficultés, et, avait-il insinué, puisque plusieurs jeunes hommes comme il faut la courtoisaient, que ne faisait-elle son choix? Que ne laissait-elle parler son cœur? Il serait si content de finir ses jours auprès des enfants de son enfant bien aimée!...

Mlle Duprat avait évité de répondre, ne se sentant nullement attirée vers aucun des beaux messieurs si adroitement présentés.

Précisément, elle en était à éplucher les qualités et les défauts de ses soi-disant amoureux, lorsque, soudain, un vacarme assourdissant la fit sursauter dans son hamac.

Strident, un long coup de sifflet lancé par l'express de deux heures, venait de retentir, que des



Le père Michel jetait dans une époussette les grenouilles-taureaux qu'il empoignait.

échos répétaient dans les îles d'en face.

Le pont du chemin de fer Pacifique Canadien n'avait pas cessé de vibrer, jusqu'en ses assises; un noir panache de fumée n'avait pas achevé de dérouler ses spirales sur Beauséjour, qu'un groupe de joyeux visiteurs saluait M. Duprat et sa fille.

Tante Victoire, son mari, leurs enfants, quelques amis, d'aucuns prétendant à la main d'Agnès, parlaient tous à la fois, brochant sur le thème banal de la beauté du site, de la clémence du ciel, où un cumulus frangé d'or demeurait immobile.

Bientôt, tout ce monde, amateur de plein air, se dispersait dans les jardins, ou canotait. Monsieur Delphis Latulipe, courtier opulent, un des intimes de M. Duprat, voulant faire plaisir à ses filles: ces demoiselles, leur amie Agnès, et, le dit M. Latulipe, s'embarquaient dans une chaloupe. Il s'agissait de se rendre compte des allées et des venues d'un "habitant", qui, de l'eau jusqu'aux genoux, se promenait parmi les joncs de l'anse au Chat.

Ce qu'il faisait, le père Michel, dont on reconnaissait maintenant l'immense chapeau couleur amadou? Eh bien! il cueillait flegmatiquement les basses de l'orchestre cher à Mlle Duprat; il jetait dans une époussette les grenouilles-taureaux qu'il empoignait sans pitié. Et les batraciens de coasser formidablement, tandis que les jeunes filles, sauf une, (on devine laquelle), riaient follement, sans souci des convenances.

Près de l'embarcadère étaient restés MM. Phi-

lidor Blanché et Anatole Fortin, deux rivaux, également disposés à posséder Beauséjour, par contrat dotal s'entend. Pendant que ces "gentlemen" causaient amicalement, bien qu'ils se détestassent, les occupants de la chaloupe revenaient de leur courte expédition.

Assise à l'avant de l'embarcation, Mlle Duprat pensait aux deux citoyens qu'elle apercevait nonchalemment accoudés au garde-fou du petit quai. A côté d'elle, ses amies cueillaient des fleurs de nénuphars; essoufflé, leur père ramait, continuant de mâchonner un cigare éteint.

Fréquemment, Mlle Alphonsine Latulipe se retournait du côté du blond M. Philidor Blanché, sans chercher le moins du monde à voiler l'éclat révélateur de son regard. Il n'en fallut pas davantage pour que Mlle Duprat comprît le roman qu'ébauchait l'aînée des Latulipe. Certes, elles n'en étaient pas jalouse.

Comme un enfant s'appliquant à éventrer de chevaux de carton, pour savoir ce qu'ils ont dans le corps, froidement, la sceptique jeune fille analysait l'état d'âme des coureurs de dot qu'elle connaissait. A ce jeu de femme riche, belle, désirée, elle s'arrêtait à peine aux particularités du physique.

Philidor Blanché: un blasé de trente ans, se répétait-elle, sur le compte de qui maints cancanes étaient trop bien formulés pour qu'ils fussent sans fondement. Pour lui, une femme était sans doute une poupée, qu'on habille à sa guise, qu'on manipule à volonté... En vérité, il était gentil le monsieur!...

Anatole Fortin: nouvellement inscrit au barreau de Montréal, pouvait bien être du même acabit... Tous identiquement trempés ces hommes!

Et François Varennes, et Pierre Larouche? Une table de poker les captivait peut-être dans un club enfumé? Voilà des particuliers, si j'en crois les on-dit, réfléchissait la belle Agnès, qui écorneraient vite un enviable héritage.

Non, mille fois non, qu'ils aillent leur chemin, concluait notre héroïne, résolue à n'être la dupe de personne.

La chaloupe abordait, galants, les deux rivaux s'empresèrent auprès des jeunes filles. Presque aussitôt une partie de tennis fut organisée, à laquelle prirent part les invités. M. Fortin que Mlle Duprat avait choisi comme partenaire, se livrait à des prodiges d'ingéniosité pour lui plaire, au grand dépit de M. Blanché, qu'accaparait l'entrepreneuse Alphonsine Latulipe. Résigné le prétendant malchanceux dut subir les agaceries passionnées de sa compagne de jeu.

Comme le soleil se couchait dans la direction des Laurentides, le souper fut servi sur la pelouse, devant la villa. De temps en temps, le menu, vraiment bien choisi, appelait les compliments des convives; ils les débitaient brièvement, par politesse de convention, évitant soigneusement toute conversation.

Vint l'heure du départ, les visiteurs s'acheminèrent à pied vers la gare, proche à en dédaigner les autos que M. Onésime Duprat mettait à leur disposition. Là, une foule consternée attira l'attention des hôtes de Beauséjour. Informations prises, on sut qu'un "tramp" gisait blessé par un train de marchandises, près d'une pile de traverses, à deux pas de la voie de garage.

Immédiatement, conjectures et réflexions de s'entrecroiser sur place. Silencieuse, Mlle Duprat l'écoutait, s'intéressant surtout au dire des hommes, qu'elle étudiait en toutes circonstances.

Tante Victoire, M. Latulipe, M. Philidor Blanché, et, cela va de soi, Mlle Alphonsine Latulipe, non seulement ne plaignaient guère le chemineau mis à mal, mais, même, désiraient un pareil sort à tous ses semblables. Par contre, le père d'Agnès et M. Fortin s'apitoyaient, compatissaient à la douleur du malheureux. Ce faisant, l'avocat conquit l'estime de Mlle Duprat, dont le bon cœur se révoltait d'entendre les propos égoïstes, inhumains, de quelques-uns de ses riches amis.

Sur une remarque bienveillante du banquier, M. Fortin fit placer le chemineau dans l'express, qui, au son d'une assourdissante cloche, stoppait cinq minutes à Ste Rose; assurant, en outre, qu'il enver-

rait le blessé à l'hôpital Notre-Dame, de Montréal.

Le brave garçon fut récompensé de sa peine par une affectueuse poignée de main, toute de reconnaissance, que lui donna au départ sa partenaire de tantôt.

Comprenant la satisfaction qu'il procurerait à Mlle Duprat en n'abandonnant pas le miséreux, dès le lendemain, par lettre, il lui fit part du mieux que prenait le patient.

La jeune fille admira tellement ce geste simple et magnanime, qu'attendrie, elle lut à son père les quelques lignes de l'avocat. De ce jour, Agnès Duprat témoigna une amitié croissante au jeune légiste.

A chacune de ses visites, elle renouvelait une cordiale invitation, le priant de les faire moins rares. Bref, laissant percer une affection chère au visiteur, parce qu'il était sincère et qu'il aimait passionnément la jeune fille.

De son côté, le financier manifestait de l'attachement pour le fils de son vieil ami Fortin, ne dissimulant pas qu'il serait enchanté d'avoir Anatole pour gendre.

Des mois se passèrent, M. Duprat et sa fille habitaient à Montréal leur hôtel de la rue Dorchester. Les soirées d'hiver battaient leur plein. Agnès Duprat gardait sa liberté. M. Fortin lui plaisait, elle n'en disconvenait pas, mais, il n'avait pas encore partie gagnée.

Une petite phrase, prononcée au sortir d'un spectacle, allait, cependant, rendre l'avocat Fortin le plus heureux des mortels. En cette circonstance, alors que lentement il mettait une riche sortie de bal sur les épaules de Mlle Duprat, s'échangèrent ces paroles :

—Ainsi, Monsieur Fortin, disait la jeune fille, vous êtes toujours très occupé ?

—Toujours, ma chère demoiselle, avait répondu l'avocat. Vous ne sauriez vous imaginer combien de détails accablent un homme de bureau, soucieux d'agir avec esprit de suite.

—Oh! je m'en doute bien un peu, continuait l'orpheline, et c'est pourquoi, en amie, je vous prie de prendre garde au surmenage, à la neurasthénie qui guette tous les hommes d'affaires, selon l'avis de papa. Il vous faut vous distraire, M. Fortin, marcher, prendre de l'exercice.

—Je n'y manque pas, mademoiselle, et c'est du fond du coeur que je vous remercie de la sollicitude dont vous me comblez. Aujourd'hui même, j'ai arpenté avec satisfaction les vastes ateliers du Pacifique Canadien, à Hochelaga.

—La belle promenade, vraiment! Je m'étonne de vous savoir engoué de machineries graisseuses, observait Mlle Duprat, pendant qu'elle s'enveloppait dans les fourrures du traîneau qui l'attendait à la porte du théâtre. Sans doute quelqu'un à recommander par là ? Vous avez raison, mon ami, on n'est jamais trop bon, trop charitable. Serait-ce indiscret de vous demander si vous avez réussi ?

—Mais comment donc, mademoiselle? Il n'y a pas de secret. L'homme que j'ai placé, vous l'avez entrevu. Néanmoins, vous ne reconnaîtriez pas en lui le cheminé ensanglanté de la gare de Ste Rose. C'était le moins qu'après l'avoir fait souffrir, la compagnie du Pacifique Canadien lui donnât du travail.

—Vous avez fait cela, M. Fortin? Mes compliments. Vous êtes un noble coeur, balbutiait émue la jeune fille.

Dès lors, le sort en fut jeté. La froideur taciturne d'Agnès Duprat se dissipa comme par enchantement. Vaincue par le plus noble des sentiments, elle aimait le bienfaiteur d'un misérable, elle aimait l'homme de son rêve : honnête, généreux, qui la comprendrait, qui la rendrait heureuse.

Quelques jours après la conversation ci-dessus rapportée, les journaux de Montréal, avec force compliments, annoncèrent que : l'élégante et riche Mlle Agnès Duprat était fiancée à M. Anatole Fortin, avocat de grand talent, et homme du monde accompli.

L. d'ORNANO.

Préceptes de la célèbre école de Salerne

Etude inédite écrite pour l'Album Universel

Le premier chapitre de l'art de conserver sa santé est adressé au roi d'Angleterre, à Robert duc de Normandie, qui ne fut cependant roi que nominativement, à cause d'une malencontreuse fistule guérie toutefois trop tard par la savante école. Henri, son jeune frère, en profita pour prendre le pas sur son aîné. Cela se passait, il est bon de le dire, vers la fin du onzième siècle, après la mort de Guillaume

Le Roux, fils aîné et successeur de Guillaume-le-Conquérant. Ce chapitre contient des préceptes généraux sur la santé, dont nous sommes obligés, par pudeur de langage, de supprimer quelques-uns trop empreints de crudité, bien que s'adressant à une royale personne :

"Anglorum regi scribit schola tota Salerni", c'est ainsi que débute le chapitre vérifié, puis il continue sur ce ton :

"Si vos incolumem, si vis te reddere sanum,
"Parce mero, coenato parum, non sit tibi vanum.
"Surgete post epulas, somnum fuge meridianum ;
"Curas tolle graves, irasci crede profanum.
"Haec bene si serves, tu longo tempore vives".



Elle lut à son père les quelques lignes de l'avocat.

Ce qui est traduit ainsi par notre auteur anonyme :

"Au roi d'Angleterre salut !
"Toute l'école de Salerne
"En ce court écrit a pour but
"De lui tracer comment il faut qu'il se gouverne,
"S'il veut se garantir de toute infirmité
"Et vivre en parfaite santé.
"Buvez peu de vin pur, le soir ne mangez guère,
"Faites de l'exercice après chaque repas.
"Dormir sur le diner c'est l'usage ordinaire,



Lentement, il mettait une riche sortie de bal sur les épaules de Mlle Duprat.

"Toutefois ne le suivez pas!...
"Fuyez les soins fâcheux, par eux le sang s'altère.
"Comme un poison funeste évitez la colère.
"En observant ces points, comptez que de vos jours
"Un régime prudent prolongera le cours".

Franchement toutes ces prescriptions sont d'une observation facile, et elles sont toujours actuelles, bien que données il y a près de neuf siècles.

Voici ce que disait déjà à cette époque cette école sur le choix et les marques du bon vin :

"Vina probantur odore, sapore, nitore, colore...
"Si bona vina cupis, quinque plaudentur in illis.
"Fortia, formosa et fragrantia, frigida, frisca".
"Quant au vin sur le choix voici notre doctrine :

"Buvez-en peu, mais qu'il soit bon.
"Le bon vin sert de médecine,
"Le mauvais vin sert de poison.
"Point de vins frelatés, ils gâtent la poitrine :
"Un vin frais, naturel, pétillant, gracieux,
"Doit flatter le palais, l'odorat et les yeux".

On voit que nos pères savaient apprécier le vin tout aussi bien que nous, mais nos docteurs ne s'occupaient pas que du vin; écoutez ce qu'ils disent du choix de la bière :

"Non acidum sapiat cererisia, sit bene
[clara,
"Ex granis bene cocta bonis, satis ac
[veterata.
"De qua potetur, stomachum non indè
[gravetur.
"Pour avoir dans la bière un breuvage
[bien sain,
"Qu'elle n'ait point d'aigreur, qu'elle soit
[claire et belle,
"Bien cuite et faite d'un bon grain,
"Ni trop vieille, ni trop nouvelle".

La profession de foi d'Alexandre Dumas

Aux travailleurs :

Sans compter six ans d'éducation, quatre ans de notariat, et sept années de bureaucratie, j'ai travaillé 20 ans à 10 heures par jour, soit 73,000 heures. Pendant ces 20 ans, j'ai composé 400 volumes et 35 drames. Les 400 volumes tirés à 4,000 et vendus 5 francs l'un ont produit 11,853,000 francs, soit : aux compositeurs, 264,000; aux pressiers, 528,000; aux papetiers, 633,000; aux brocheuses, 120,000; aux libraires, 2,400,000; aux courtiers, 1,600,000; aux commissionnaires, 1,600,000; aux messageries, 100,000; aux cabinets littéraires, 4,580,000; aux dessinateurs, 28,000. Total, 11,853,000. En fixant le salaire quotidien à 3 francs, comme il y a dans l'année 300 journées de travail, mes livres ont donné pendant vingt ans le salaire à 692 personnes. Passant ensuite à ses 35 drames joués 100 fois chacun l'un dans l'autre, le candidat ajoutait qu'ils avaient produit 6,184,000 francs, dont il donnait le détail, et fait vivre, rien qu'à Paris, pendant dix ans, 347 personnes. Hélas! cette éloquence des chiffres resta sans effet sur les électeurs, car jamais Alexandre Dumas ne siégea au Parlement.

Chanoine d'AGRIGENTE, V. G.

Aix-les-Bains (Savoie), 20 juillet 1906.

LE BOUQUET

Sur la rosace éclose au centre du parquet,
Pose ton pied léger, écoute et sois furtive ;
La solitude parle à celle qui arrive :
N'as-tu pas entendu le marbre qui craquait ?

La harpe tremble et vibre à ton pas indiscret,
Le lustre se balance et son cristal s'avive ;
De ce qui semble mort crois-tu que rien ne vive ?
La glace a son fantôme et tout a son secret.

Le temps passe ; tout fuit ; les choses sont fidèles,
L'invisible silence éventa de ses ailes
La poussière pensive et l'ombre transparente ;

Et, sur la table nue où le marbre veiné
A quelque chair ancienne et pâle s'apparente,
Effeuille le bouquet que l'Amour t'a donné.

HENRI DE REGNIER.

AQUARELLE

Le rayon vient plonger dans la nuit d'un tilleul ;
Le ciel miroite et luit comme un pleur de rosée.
La cloche des yuccas et l'urne du glaïeul
Reçoivent la fraîcheur par l'aube dispensée.

La mort e aux brins sculptés tapissant le bas-
Boit perle à perle l'eau que lance la naïade. [sin,
Le ciel est lumineux comme un palais de yade,
La nature est un dieu dont palpité le sein.

Une innombrable vie afflue au coeur des plan-
Dans son lit de clarté le fleuve va fuyant. [tes.
O parfum de prairie et de sèves montantes!
Horizons comme ceux des matins d'Orient!...

PIERRE DE BOUCHAUD.



Quand Annie revint du cimetière à la maison déserte, et tandis que parents et amis se répandaient dans les appartements du rez-de-chaussée, elle monta tout droit à la chambre où, près de son lit d'épouse, se trouvait le berceau sur lequel, une heure auparavant, la petite forme immobile et blanche était couchée et lui appartenait encore.

Les cierges funéraires brûlaient toujours, faisant courir leur flamme jaune dans l'eau terne des miroirs et reculer les ombres indéfinies qu'apportaient les rideaux tirés et les persiennes closes... Une odeur de cire et de buis béni, un écho de psaumes, un reflet de visages lugubres flottaient dans l'air et donnaient à cet intérieur de solide richesse sous les enjolivures de luxe, une atmosphère de malaise, un aspect d'étrangeté.

Annie s'assit près du berceau et enfouit sa tête dans les couvertures, au creux léger que le petit corps frêle y avait laissé. Son désespoir était de ceux qui broient le cœur, sans lui donner la ressource des larmes. Deux idées seulement emplissaient son cerveau affaibli par tant de veilles et d'angoisses : Jean Renaud, son mari, était mort ; Yvonne, sa fille, était morte : elle voulait mourir aussi.

Déjà, quand l'affreuse phtisie terrassa son beau Jean, dans l'épanouissement de ses vingt-cinq ans et la pleine ivresse d'un mariage d'amour ; quand, après dix-huit mois de lutte, elle l'eut couché dans son cercueil, l'idée de la mort libératrice était venue...

Mais un berceau apparaissait près du grand lit vide, une plainte d'enfant s'élevait pour retenir la mère. Et elle voulut vivre pour le petit être qui était la chair de la chair, le sang du sang de celui qu'elle avait aimé. Elle ne savait pas que lui aussi était condamné, marqué comme la proie du terrible mal... Quelques mois plus tard, Yvonne agonisait.

Maintenant, plus rien ne pouvait la retenir, elle irait les rejoindre tous les deux, l'un qui depuis si longtemps était seul dans le froid de la tombe, l'autre dont la pierre était à peine scellée.

Annie enfonça plus profondément sa tête au creux du berceau. Il lui semblait que l'anéantissement allait venir, sans qu'elle fit d'efforts, que les bras de Jean allaient l'attirer à lui, dans le monde inconnu où il l'attendait, que les menottes enfantines dont, pendant tant de mois, elle avait calmé la fièvre, allaient s'accrocher à son cou dans les spasmes de l'agonie et épuiser son souffle vital, que l'atmosphère de mort qui l'entourait allait peu à peu la tuer comme un lent poison.

Mais une porte s'ouvrit derrière elle, une ombre qu'elle ne voyait pas s'avancit sans bruit sur le tapis, une forme se pencha sur ses épaules, une voix assourdie par les larmes balbutiait : Annie, tu vas venir avec nous... Annie, il faut avoir du courage... Nous n'avons plus que toi, ma petite fille...

Annie leva ses yeux égarés et, sans mot dire, docile et passive comme une enfant, elle suivit sa mère.

Ses parents l'avaient conduite dans ce pays perdu compris entre les villages de Mont-Murray et de Saint-Fidèle, sur les bords escarpés du golfe Saint-Laurent.

Le docteur avait recommandé de l'arracher au milieu qui lui rappelait sa vie brisée, son bonheur détruit, de choisir pour elle la pleine campagne, de là laisser dormir, respirer l'air pur, briser son corps dans les rudes chemins grésillant comme une fournaise sous le soleil de juillet, de ne jamais lui parler du passé, de ne pas chercher à la consoler, — le temps seul pouvait apporter l'apaisement, — et de la surveiller de loin. Ces yeux secs dans ce visage torturé ne lui disaient rien de bon. Il n'osait formuler ses craintes... Ah ! si elle avait pu pleurer !... Mais Annie, depuis la mort de sa fille, n'avait pas versé une larme.

On eût dit qu'elle ne jouissait plus de ses facultés. La volonté était absente, la notion du présent n'existait plus. Seul, le souvenir demeurait. Elle se rappelait toute son histoire de jeune femme heureuse, se la remémorait d'un bout à l'autre, mais comme l'histoire d'une étrangère. C'était un livre qu'elle avait lu il y

avait longtemps et qu'elle rouvrait avec le même charme, mais aussi avec la même surprise douloureuse du dénouement... Oh ! ces deux figures de phtisiques en marge du livre lumineux, ces deux tombes dessinées sous le mot "Fin" d'un joli conte d'amour, comme elles la poursuivaient de leurs visions !... Machinalement, elle passait sa main sur ses yeux, détournait la tête avec un geste d'enfant devant un danger.

Elle ne pouvait rester à la maison. Il lui fallait marcher de l'aube au soir, arpenter le chemin suspendu au bord de l'eau chantante qui n'avait plus d'écho en elle, avancer un peu plus chaque jour vers les maisonnettes éparses dans la campagne, vers les villages inconnus où les chiens aboyaient à son approche. Puis elle s'asseyait un instant à la lisière d'un champ, sur le roc éboulé d'un coteau, regardait aux alentours sans que rien s'éveillât dans son esprit à la vue des vagues bleues du fleuve, des jeux du soleil et du vent parmi les feuilles des trembles, de l'ombre profonde amassée dans les failles et des traînées de lumières sur les sommets.

Annie n'avait plus d'âme. Elle songeait parfois qu'"elle avait été morte", et qu'elle était revenue sur la terre pour expier son impuissance de naguère à préserver, sauver, retenir encore un peu de temps les deux amours parties avant elle.

Pendant les premières semaines de leur arrivée à la campagne, ses parents, qui n'avaient plus qu'elle, selon l'expression de la pauvre mère aux mains tremblantes, la suivirent dans ses courses sans fin, aux heures indéfinies du jour à peine levé, ou par les pleins midis torrides, hantés par l'angoisse de la voir disparaître à un tournant du chemin, derrière ces rochers qui trempaient leurs arêtes aiguës dans la vague blanchissante du fleuve. Mais, comme elle ne détournait même pas la tête du côté de l'eau, comme elle allait toujours du même pas égal et précipité, comme elle ne dépensait pas sa douleur en gestes de désespoir, ils finirent par comprendre qu'elle ne songeait à rien de tragique. Même cette énergie-là ne lui était pas restée. Et désormais Annie erra seule.

Eux demeuraient sur le balcon de la maison à guetter son retour. La mère essayait parfois de lui mettre entre les mains les livres qu'elle avait tant aimés, ou bien encore un de ces travaux artistiques aux complications délicates où se perdent les petits ennuis et les petites peines des cœurs féminins, mais le livre ou l'ouvrage glissaient sur les genoux de la jeune femme.

Un jour, pour tenter de réveiller l'émotion dans ce cœur fermé, les larmes dans ces yeux vides, elle dit à demi-voix, en désignant une jolie fillette qui passait aux bras de sa mère : Yvonne aurait à peu près son âge...

Annie regarda sans paraître comprendre...

Un soir, elle arriva à une partie du pays qu'elle n'avait encore jamais parcourue et qui, à mesure qu'elle avançait, revêtait un caractère de plus en plus marqué de solitude. Il y avait bien encore des maisons le long du chemin, mais presque toutes abandonnées, et pour la première fois, en les regardant, Annie eut la révélation de la tristesse qu'elle portait en elle. Leur vue venait de remuer vaguement le pouvoir de souffrir et de sentir sa souffrance qu'une trop rude épreuve avait anesthésié.

Elles étaient presque effrayantes à voir, ces maisons désertes, chacune se dressant comme une énigme palpable, dans la splendeur estivale du paysage, où une âme semblait se débattre dans l'envahissement de la végétation, où un cri de terreur semblait être étouffé dans l'épaisseur des verdure.

Annie gravissait les perrons branlants qui résonnaient étrangement sous ses pas, appuyait son front aux vitres, et en y rencontrant le reflet de son visage, elle croyait que la demeure désertée et la femme abandonnée miraient leurs détresses pareilles. Parfois, les marches de l'entrée manquaient, enlevées par les rafales ou les eaux d'orage, et Annie ne pouvait atteindre les fenêtres, qui gardaient leur secret ; parfois, un papier de tapisserie masquait les carreaux, et la maison semblait une morte dont on aurait abaissé les paupières. Toutes étaient tristes, toutes répandaient aux alentours une sorte d'angoisse, et le soleil de l'été, qui jaunissait les herbes et fait éclater l'écorce des bouleaux, les avait toutes revêtues d'un linceul gris uniforme, de la couleur du chanvre roussi dans l'eau immobile des étangs.

Annie arriva, lasse, à l'une d'elles qui domi-

nait le coteau, dans la lumière violette du crépuscule. Elle voulait aller à celle-là encore, pour interroger le mystère de son silence, pour lui apporter la consolation d'un rapide colloque entre leurs deux misères, et peut-être pour sentir à ce contact frémir de plus en plus les ailes de sa propre douleur délivrée. Après, elle abandonnerait ce chemin semé de tombes, elle reviendrait sur ses pas.

La maison du coteau offrait sa détresse aux regards des passants. Elle avait plus que les autres souffert des vents qui s'élèvent dans le golfe et viennent se briser sur les rives. Annie regarda par les vitres qui palpitaient dans leurs châssis disjoints, et voici ce qu'elle vit...

Dans la première pièce, à l'entrée, qui autrefois devait servir de cuisine, on avait oublié une petite table de bois blanc, et sur cette table une de ces bouteilles massives et carrées qui d'ordinaire contiennent du gin...

Dans l'autre, il restait un canapé recouvert d'une housse à fleurs rouges, et, au milieu de la chambre, sur le parquet sans tapis, gisait... une poupée ! — Annie se cramponna de ses mains tremblantes aux montants de la fenêtre. — Non pas une poupée luxueuse avec des cheveux en torsades, une robe de soie, des souliers à boucles, une poupée bien sage de grande petite fille, mais ce qu'on désigne sous le nom de "poupard", et qui a une figure d'étoffe peinte, un corps informe rempli de son, des jambes qui sont des bras, et des bras que l'on prendrait pour des jambes, au gré des tout petits dont ils sont le premier jouet, et que l'on peut jeter, secouer, frapper, sans qu'il se venge en blessant la menotte capricieuse par des éclats de porcelaine.

Annie demeurait là, les yeux agrandis de stupeur... Elle se souvenait qu'Yvonne avait un semblable poupard en maillot rose... Ils étaient allés le choisir ensemble au bazar, elle et Jean, et ils avaient ri longtemps de l'étonnement, presque de l'effroi, puis enfin de la joie passionnée avec lesquels Bébé avait accueilli le nouveau venu. Il était devenu un second personnage dans la maison, ce poupard qu'on ramassait dans tous les coins et qu'il fallait chercher partout à l'heure des colères, à l'heure des premières dents, à l'heure des premières soupes, et surtout à l'heure du coucher. Yvonne consentait à s'endormir quand elle le tenait serré dans ses bras... Il avait la figure sans nez de celui-ci, les joues décolorées par les baisers et les larmes...

Annie loqueta la porte. Elle aurait voulu entrer dans cette chambre d'où l'on avait fui, semblait-il, à la suite d'un drame, relever pieusement le poupard oublié, l'étreindre sur son cœur comme l'avaient fait des petits bras semblables à ceux de son Yvonne... mais la serrure rouillée résista à ses efforts.

Qui avait habité la maison du coteau ? Des gens de la ville, à coup sûr. Ce divan rouge, ce jouet de bazar, l'indiquaient. Ils y étaient venus à la belle saison, le père et la mère, peut-être dans l'espoir de sauver leur enfant condamné. Et pour noyer son chagrin, quand le petit toussait, le père allait boire du gin dans la cuisine. Et puis, le dénouement, la chose inerte et livide pareille à la petite Yvonne dans son berceau, à la lueur des cierges... Pour Annie il n'y avait pas de doute : la mort avait passé par là.

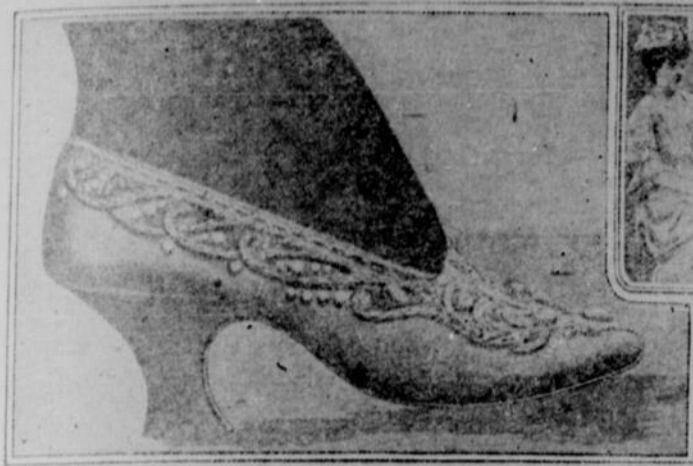
Quelle mère eût laissé derrière elle le premier jouet de son enfant, si elle n'avait eu, pour excuser son indifférence, la débâcle causée par le malheur ?

Enfin, la fuite précipitée ; l'oubli — était-ce un oubli ? — du divan rouge sur lequel on s'asseyait en berçant le petit malade, l'abandon, — était-ce un abandon ? — du poupard qui rappelait tant de souvenirs... Peut-être les parents n'avaient-ils pas eu le courage de toucher cette dernière relique, de la déplacer de l'endroit où les mains enfantines la laissèrent tomber pour la dernière fois, peut-être avaient-ils voulu qu'elle restât dans la maison en deuil comme un bouquet sur une tombe... Peut-être...

Inconsciemment, Annie avait plié les genoux, et elle demeurait immobile dans les derniers rayons du crépuscule, le front appuyé aux vitres basses. La douleur trembla devant une douleur qu'elle devinait semblable à la sienne, ses lèvres appelèrent tout haut pour la première fois le nom de la petite morte, et les larmes bienfaisantes jaillirent et coulèrent longtemps, tandis qu'elle contemplait un poupard en maillot rose abandonné dans une maison inconnue.



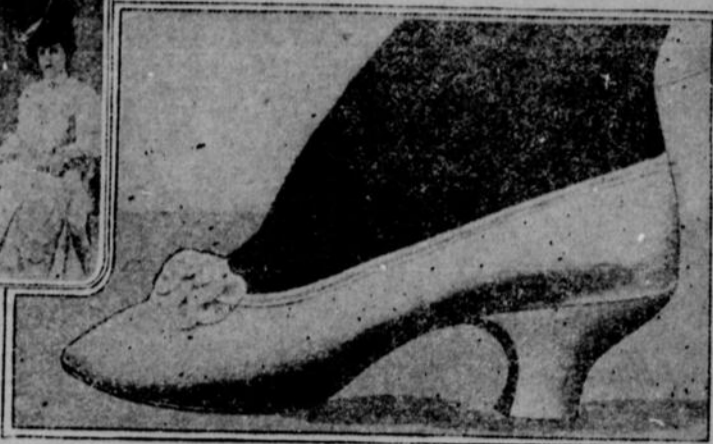
Quelques spécimens de chaussures anciennes et modernes



Le pied de Mme Perron, demi grandeur nature.—On peut voir d'après les dimensions de cette photographie que l'escarpin de Mme Perron eut fait envie à Cendrillon.



Patin à poulaine



Le pied de Mme Clela, demi grandeur nature.— Avec ce mignon soulier, Mme Clela a non seulement marché, mais même dansé.

La nature a doté l'homme d'un pied fin, flexible, cambré, qui le maintient élégant dans sa marche et favorise ses mouvements de telle façon qu'aucun être animé n'est aussi bien en équilibre et ne se meut aussi facilement que lui. Et voilà que l'homme, toujours en quête de ce qui peut combattre et détruire le bien dont il est avanta-gé, n'a eu d'autre empressement que celui d'emprisonner, de déformer et de mettre au chevalet ce don de la création.

Nous plaisantons les chinoises qui se serrent les pieds afin de les conserver petits, ce qui les empêche de marcher et nous faisons de même, avec cette différence que notre manière de vivre nous impose l'obligation de nous mouvoir sans cesse pour nos occupations, pour nos déplacements pour nos plaisirs. Nos ancêtres, de quelque côté que nous nous tournions étaient mieux inspirés en ne se préservant des rugosités de la route, voire de la chaleur des sables ou de la froidure des sols glacés que par de simples semelles fixées à l'aide de bandelettes contournant la cheville et le bas des jambes. Le cothurne grec fut la première concession à l'habillement méthodique d'un organe destiné à demeurer libre de toute entrave; nos aïeux gaulois emmaillotaient leurs extrémités basses, comme ils le faisaient pour toute la partie inférieure de leur corps; puis il faut avancer assez avant dans les siècles de la première moitié de notre ère pour trouver trace de l'instrument de supplice connu, suivant sa disposition, sous les noms de chaussures, bottes et bottines.

Les manuscrits anciens, la statuaire, les vitraux nous montrent les variations de la mode en matière orthopédique. Les vêtements de pied entourent celui-ci et généralement s'échancrent pour laisser à l'orteil son compartiment spécial. Quelques fois des crevés rendent la prison moins pénible.

Au moyen âge, l'homme a encore ses aises pour marcher; mais à l'approche de la Renaissance, il connaît l'étau qui broie les chairs et tend les muscles. Si les hallebardiers du roi Louis XII portent encore le "soulier camus", au bout large et carré (fig. 8), les seigneurs et les bourgeois du même temps chaussent le "soulier à poulaine" venu d'Italie.

Le soulier à poulaine diffère suivant la qualité des gens qui le portent. La "poulaine" à pointe modérée (fig. 4), est



Poulaine à pointe modérée

à l'usage des gens de roture; il est interdit aux bourgeois d'en porter de plus longues; pour les gens de qualité, la pointe effilée pouvait s'étendre jusqu'à deux pieds de long. Cette chaussure était fort incommode, alourdissait le pas, mais nul ne songeait à s'en départir, les patriciens surtout, le degré de noblesse se mesurant à vue d'oeil sur la dimension de leur soulier. Pour le préserver des immondices de la voie publique, on faisait usage du "patin à poulaine" (fig. 2), véritable petit banc, sur lequel le piéton ne parvenait à se tenir que par un prodige d'équilibre.

Vers la même époque, une fantaisie de la mode fit remonter en l'air, en forme de corne de rhinocéros, la pointe de la poulaine (fig. 11). Ce n'était guère plus beau, mais cela devait, en somme, être plus commode. De plus, le pied était complètement recouvert; c'est le principe de la chaussure moderne. Comment l'enfilait-on sans lacets ni élastique? La chronique est muette à ce sujet. Nous avons le modèle sans la manière de s'en servir. Contentons-nous-en.

Jusqu'ici le pied pose à terre; bientôt, il va se déformer, se cambrer extraordinairement; le talon va naître, le talon exagéré pour ses débuts. Si incommode soit-il, les dames vénitiennes ne s'en contentent pas. Leur chaussure mignonne s'éboule, inclinée sur un socle des plus disgracieux. Le tout a un nom aussi laid que la chose elle-même; c'est le patin "pied de vache" (fig. 12). Plus élégant est, à cent ans plus loin, le riche soulier en peau blanche, brodé de fleurs en soie de couleur et garni d'ornements en argent (fig. 13). C'est la haute mode à Venise. Elle ne tardera pas à se répandre dans toutes les petites cours italiennes.

En France, la chaussure devient aussi plus luxueuse, sinon plus pratique. Au XVIIe siècle, c'est le règne du talon haut. La figure No 3 nous montre un sabot à patin en bois découpé à jour, finement travaillé, dont le dessin figure des rosaces et des fleurs de lis; on en portait de semblables sous Henri IV. Ils se conti-



Sabot à patin en bois découpé

nuent sous Louis XIII pour les femmes, les hommes portant la botte à la mousquetaire, en attendant que sous Louis XIV apparaisse le fameux talon rouge resté le type et l'incarnation de l'élégance du grand règne. Sous Louis XV le talon s'exagérait au point de dépasser tout ce qui s'était vu jusque là. Que dire de ce soulier de femme (fig. 1) si démesurément haut qu'on a peine à croire qu'il ait été possible à la grande dame qui le portait de se tenir debout et

surtout de marcher? On a la crampe au pied, rien qu'à le regarder.



Soulier de femme Louis XV

Plus coquet et plus raisonnable est le joli petit soulier à collerette (fig. 6), vraie pantoufle de Cendrillon, qui s'harmonise avec les mignonnes toilettes et les gracieux ameublements de l'époque. Mais le temps est aussi, ne l'oublions

pas, aux bergeries, aux plaisirs champêtres. Les paysanneries sont à la mode du jour et les grandes dames dansent la bourrée. D'où le sabot qui, du bas de l'échelle sociale, s'élève et fait son entrée dans les sphères aristocratiques. Ce riche sabot de dame (fig. 7) et cette autre sabot revêtu de cuir (fig. 9) représentent les modèles du genre. Bien entendu, les types varient à l'infini, chacun y mettant le grain de sa fantaisie et de sa coquetterie.

Le socque (fig. 14) fait aussi son apparition au même moment. C'est l'étui à chaussure qui fait entrevoir une époque de nivellement social, celle où l'on ira à pied plutôt qu'en carrosse, et où l'on aura à se préserver de la boue vulgaire de la rue ou du grand chemin.

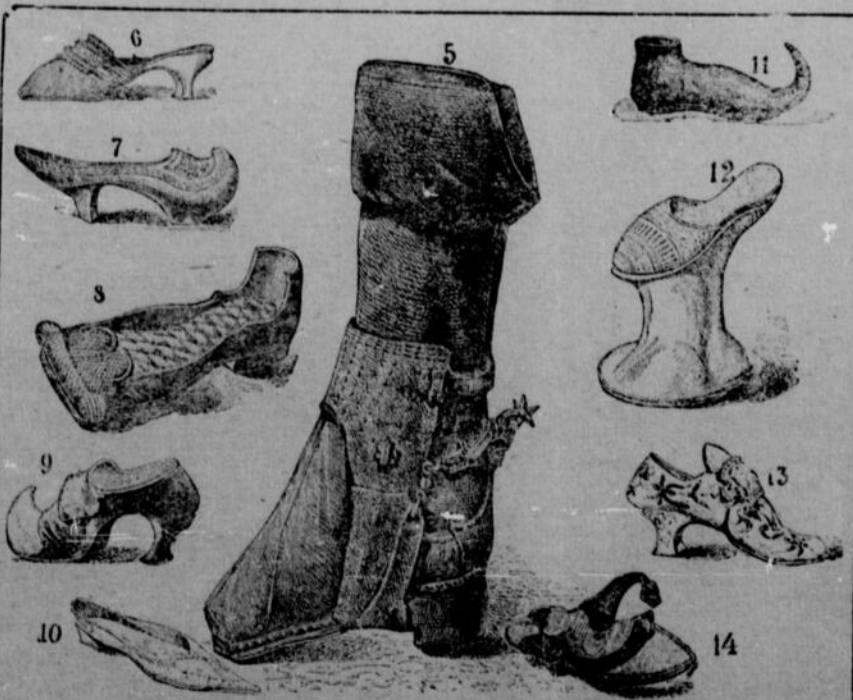
Mais nous n'en sommes pas encore là. Nous avons encore à passer en revue maints souliers mignons, depuis le soulier des merveilleux (fig. 10) jusqu'à la toute petite pantoufle brodée de perles et d'or qu'ont méritée dans un récent concours Mesdames Clela et Perron, les deux personnes dont nous publions les portraits et qui possèdent, dit-on, les plus petits pieds du monde (7 pouces de longueur); jusqu'à la moderne bottine que l'on aperçoit dans le retroussis de la robe, chaussant le pied solide et cambré de la canadienne de 1906, notre jolie compatriote.

Comme on le voit, la chaussure moderne ordinaire ne figure guère, dans cette étude, que sur ces deux mignons pieds. Il serait fastidieux, en effet, d'en donner une description, tout le monde la connaît. Reste à savoir si nos descendants la jugeront aussi grotesque et incommode que nous jugeons, nous, quelques-uns des spécimens de chaussures illustrés sur cette page. Il nous semble bien qu'avec la pratique bottine lacée ou boutonnée, nous avons réalisé un sensible progrès sur nos devanciers.

La semelle large, en cuir dur, sur laquelle le pied repose solidement, l'empeigne en peau souple taillée pour bien mouler la forme du pied, nous paraissent être le suprême du confortable. Et pourtant, que de cors, d'oignons, d'oeils de perdrix, — choses très laides et très douloureuses, — fleurissent sur les pieds de ces pauvres mortels! Ce qui tendrait à faire supposer qu'il reste encore quelques réformes à accomplir dans l'industrie de la chaussure, puisque ces maux sont dus, la plupart du temps, à la mauvaise conformation du soulier ou de la bottine.

A qui reviendra l'honneur d'inventer la chaussure idéale, celle qui joindra l'esthétique le plus parfait aux plus grandes qualités de confort et d'hygiène? Celui-là aura vraiment mérité, de ses semblables, une durable reconnaissance.

Sera-t-il américain? Peut-être.



5. Botte monumentale armée d'éperon, qu'a chaussée un postillon du règne de Louis XVI.— 6. Mule ornée d'une triple ruhe de sole aux couleurs nationales.— 7. Sabot de dame.— 8. Soulier camus.— 9. Sabot de bois revêtu de cuir.— 10. Soulier des merveilleux.— 11. Soulier à bec.— 12. Patin pied de vache.— 13. Soulier de dame vénitienne.— 14. Le socque.

A TRAVERS LA MODE



Costume en piqué — Voici un vêtement d'une grâce incontestable. La jupe est formée d'une série de plis creux d'une certaine largeur (environ de quatre à six pouces) s'ouvrant vers le milieu pour donner naissance à d'autres plis creux qui semblent retenus par une quadruple série de deux boutons. La jupe, le costume en général, est en piqué mauve, de cette jolie teinte à la fois douce et vive qui sied si joliment aux blondes, avec piqûres blanches dans le bas, un biais blanc au bord de la pélerine.

Nous n'en décrivons pas la forme, très jolie et très gracieuse. Le vêtement avec sa garniture de boutons dorés et son biais piqué ouvre assez pour laisser apercevoir un gilet de dentelles roussies du plus joli effet.

Le chapeau, forme champignon, en paille brûlée, a un chou de satin mauve sur le côté, d'où part une palette de plumes assorties.

Les gants sont en fil, longs; l'ombrelle, en soie.

A propos de modes estivales

NOUS détachons d'un article signé Laurence de Laprade, et publié la semaine dernière dans le "Miroir des modes", les intéressantes notes que voici :

"La simplicité aux champs est proverbiale pour la journée, mais on peut se mettre le soir, en frais d'élégance. Il est alors très agréable de pouvoir tirer parti, sans frais nouveaux, des toilettes encore portables en les rajeunissant, en les égayant par ces milles riens que l'imagination créatrice des femmes fait éclore spontanément pour le plaisir des yeux. Le moindre ornement emprunté au costume du pays dans lequel on villégiature donne parfois une pointe aimable de couleur locale à la toilette la plus mondaine, et c'est à la fois artistique et pittoresque; mante, capuchon, bijoux fantaisistes sont d'un effet imprévu et charmant.

"Les blanches toilettes de l'été finissant, rafraîchies avec habileté, avivées et éclairées de façon discrète, deviendront bientôt de ravissantes parures pour les soirées automnales, gracieux prélude aux fêtes étincelantes de l'hiver.

"Prenez encore pour exemple ces modèles coquets remarqués à votre intention; le premier, un corsage

de Valenciennes, blouse rayée de minuscules liserés de taffetas vert ancien très pâle et voilée d'un petit boléro de taffetas chamois-rosé, une teinte indéfinissable, tout incrusté de guipure, sur les manches courtes en dentelle, effet de petite pélerine en taffetas.

"Puis un corsage d'Irlande fine, cette Irlande "Bébé" qu'on mélange si habilement de grosse Irlande. Boléro-empire sur mousseline de soie blanche, le bord du boléro drapé de satin lumineux blanc ourlé de taffetas-chiffon rose. Chou à boucle derrière et, de ci, de là, de petites barrettes or et argent. Des revers, très souples, retombent mollement drapés en "lumineux" blanc sur "lumineux" rose, en transparence. Manches courtes à volants; Irlande sur mousseline.

"En linon ocre brodé garni de Valenciennes ocre, certain petit corsage est encore compliqué de guipure et de taffetas rose de Bengale, avec de mignons coulissés pompadour, formant un ensemble extrêmement vieillot, dans le "fondu" de nuances très douces.

"Je ne dis pas un mot des jupes de ces diverses toilettes; le corsage en est, en effet, la note principale, la jupe pouvant être, au gré de chacune, aussi simple ou aussi ornée que possible. Mais le tout doit former un ensemble complet de parfaite harmonie; le contraire serait une faute de goût et, en mode, une crime de lèse-majesté.

"D'autre part, toute jupe se plie à une ligne générale, allongée depuis les hanches et s'évasant vers le bas. La taille remonte sensiblement vers le boléro qui se raccourcit tous les jours, et qui bientôt, se garnira de basquines et de postillons. Pour suivre cette allure vaguement empire, le corset se fait moins droit, moins plongeant; il allonge moins la taille.

"Si je soulevais un coin du voile d'une saison prochaine, je vous annoncerais des cols hauts, des revers, les étoffes les plus disparates comme tissus et comme couleurs se mélangeant, se heurtant et pourtant faisant bon ménage grâce aux conventions de la mode et au tact de nos couturiers.

Petites notes

Fin juillet, une correspondance de Paris décrivait comme suit les caprices de la mode :

"Chemisettes en broderie anglaise, costumes de toile, du plus pur genre tailleur, ornés de dépassants de toile bleue faïence, rouge brique ou rose pâle; vestes flottantes d'un style tout à fait drôlichon, voilà la dernière nouveauté.

"Avec cela, un chapeau matchiche garni de ru-



Toilette légère — Elle se range dans la catégorie des robes simples susceptibles d'être mises par une jeune femme ou une jeune fille, même une femme d'âge moyen. Naturellement, la garniture changera un peu d'aspect et il y aura, selon le cas, quelques modifications dans le choix de l'étoffe ou de la dentelle.

La jupe ici, en toile de soie bleu pervenche, est très ample dans le bas, de manière à tomber mollement et en plis profonds sur un dessous en taffetas de même couleur.

Le corsage, très gracieusement drapé, est à peine entrevu, caché en partie par un boléro en dentelle bleuie, terminé en pointe très fine devant. Il est juste assez ouvert pour laisser apercevoir une berthe en mousseline de soie pervenche s'entr'ouvrant pour dégager le col et une guimpe blanche.

Les manches en mousseline de soie pervenche, se relèvent à l'épaule, sur un bout de dentelle bleuie, serrée au coude par une dentelle blanche.

Chapeau drapé de mousseline de soie, garni d'une plume d'autruche.



PATRON No 514

Robe pour fillette de 4 à 8 ans. Corsage blousé avec col marin. Jupe plissée. Manche à poignet. Matériaux 4½ verges en 36 pouces.



PATRON No 517

Robe pour fillette de 4 à 8 ans. Corsage blousé avec empiècement. Matériaux 3½ verges en 36 pouces.

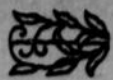
Pour recevoir ces patrons en papier tissu, il suffit de nous envoyer 10 cents pour chacun d'eux, et de nous indiquer le numéro du patron ainsi que l'âge. (N'oubliez pas de donner votre adresse.) Ces patrons sont en vente à nos bureaux, aux mêmes conditions.

bans rayés assortis à la robe, un voile vapoureux, un toquet — surtout une charlotte de mousseline — et l'élégante sera à "croquer".

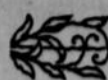
"Régions autant que possible, Mesdames, nos mises suivant les saisons et réservons à chacune ce qui s'harmonise le mieux avec la température et le paysage. L'été fuit comme un songe... Hâtons-nous d'exhiber nos tissus frais, délicats, nécessitant du soleil. L'hiver nous engoncera assez vite dans les fourrures et les lourds manteaux.

En réglant ainsi sa mise, la femme témoigne d'un réel souci d'harmonie. L'aspect général de la rue ou de la plage gagne d'autant en beauté et tout naturellement on admire la coquette, on la proclame à part soi une artiste, une adorable vision.

Avec un costume blanc, les chaussures seront blanches. Les bottines rouges ont enfin disparu. Bénie soit madame la Mode, elle nous a débarrassés d'un non sens. On ne retrouve plus les souliers rouges qu'aux pieds de pauvresses ou de "chands d'habits". La bottine champagne reste recherchée, pratique. C'est la mode classique de la cordounerie.



La vie au foyer



RECETTES CULINAIRES

Abricots en conserves. — On doit choisir de préférence des abricots de plein vent, sains et avant qu'ils n'aient atteint leur complète maturité. Ce choix fait, on sépare en deux parties les abricots, dont on retire les noyaux et on place les moitiés de fruit dans une bouteille à conserves, en ayant soin de les bien ranger; cette opération terminée, on couvre les fruits avec un sirop de sucre porté à 20 degrés environ, et on bouche, en ayant soin de ficeler le bouchon afin que l'ébullition ne le fasse pas sortir, puis on met les bouteilles au bain-marie, où elles doivent subir cinq minutes de cuisson à l'eau bouillante.

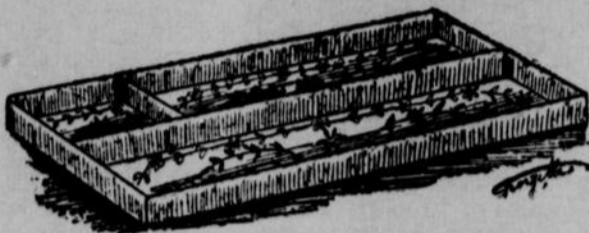


Thon à la broche. — Ayez une épaisse tranche de thon, nettoyez, enlevez la peau, piquez-la de lardons, laissez mariner deux ou trois heures et faites rôtir à la broche en arrosant de temps en temps avec la marinade mise dans la lèche-frite; au moment de servir, dégraissez la sauce et ajoutez-y un roux brun.

Sarcelles à la batelière. — Les démembrer, couper les filets en tranches longues, mettre dans une casserole un morceau de beurre, des échalotes hachées, persil, sel, gros poivre, muscade râpée; ajouter les tranches de sarcelles, les exposer au feu ardent, les faire sauter dix à douze minutes, saupoudrer de farine, y ajouter un verre de vin blanc, une pointe de Liebig délayé dans l'eau tiède; aussitôt que le ragoût aura jeté un premier bouillon, le retirer du feu et servir.

Pommes de terre au lard. — Faites revenir dans du beurre de petits morceaux de lard de poitrine; ajoutez-y un peu de farine; faites un roux clair que vous mouillerez avec du bouillon parfumé à l'arôme Patrelle; mettez poivre, sel, bouquet garni; laissez bouillir quelques instants, puis ajoutez des pommes de terre crues, pelées et coupées; quand elles sont cuites, dégraissez la sauce et servez.

Riz d'agneau en cassolettes. — Faites crever du riz dans du bouillon parfumé à l'arôme Patrelle; lorsque le riz est crevé, retirez-le du feu et remuez-le bien, moulez-le dans des moules à pâté, faites colorer au four, servez et garnissez de riz d'agneau sauce à l'allemande.



Plumier empire en broderie rococo.

Riz aux tomates. — Lorsque le riz a été cuit dans une casserole où vous aurez auparavant fait jaunir un oignon, et après avoir retiré le bouquet garni, on mélange au riz quelques cuillerées de purée de tomates et un morceau de beurre fin, après quoi on sert aussi chaud que possible.

RECETTES UTILES

Le pétrole dans l'élevage. — Voilà un produit que l'on trouve partout et qui peut rendre

puces? Imbibez de pétrole la paille de leur niche, ou, mieux encore, faites-les coucher dans un fût ayant contenu du pétrole, et les puces disparaîtront comme par enchantement.

Pour remettre à neuf les meubles vernis. — Dans une chopine d'eau tiède, faites dissoudre 150 grammes de sel de cuisine, ajoutez goutte à goutte 50 grammes d'acide sulfurique; quand la réaction sera terminée, ajoutez dans ce mélange 50 grammes d'huile de lin, et agitez bien. Le siccatif sera terminé.

Pour revernir les meubles, mouillez un chiffon de toile dans du siccatif, passez sur les endroits à remettre à neuf et frottez avec un linge sec.

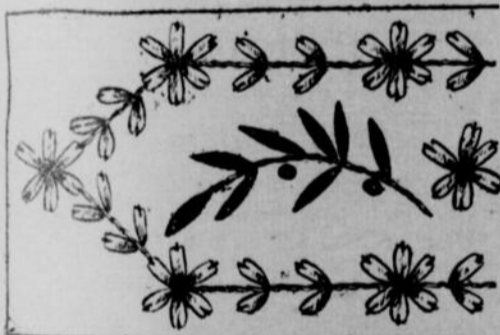
Il faut éviter d'employer en même temps l'encaustique et la cire.

Dorure sur verre. — Voici une recette empruntée au "National Druggist" qui intéressera certainement ceux de nos lecteurs qui aiment les petits travaux d'amateurs:

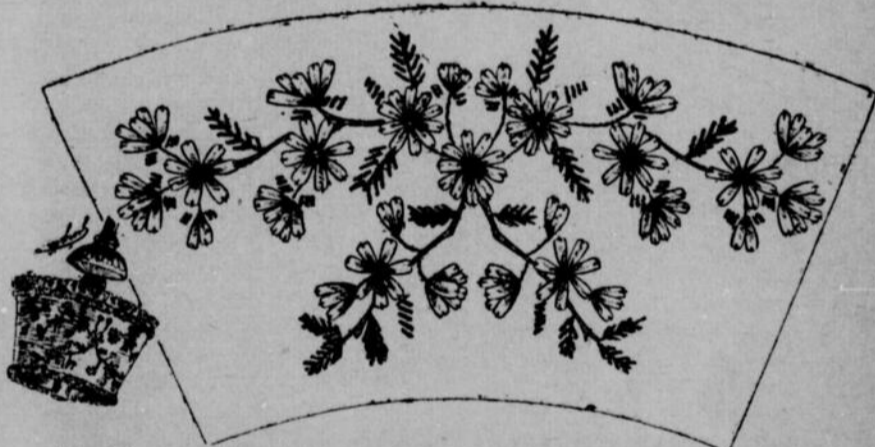
Les parties du verre à dorer sont recouvertes d'une solution aqueuse saturée de borax, puis on y applique une feuille d'or, qu'on étend bien avec un tampon d'ouate. On tient alors l'objet en verre dans la flamme d'une lampe à alcool en chauffant le borax jusqu'à ce qu'il fonde, puis on laisse refroidir.

Moyen de découvrir la chicorée dans le café moulu. — Emplissez un verre d'eau et jetez-y une pincée du café suspect. S'il n'y a pas de fraude, le café restera à la surface; si, au contraire, il s'y trouve de la chicorée, il y aura division des deux matières, et cette dernière tombera au fond du verre, en colorant l'eau en jaune.

Il sera, du reste, facile de constater que la chicorée détrempée n'a pas la même consistance que le café, car elle est molle et légère.



Plumier empire en broderie rococo et détails, quart grandeur nature. — Ce plumier est composé de feuilles de soie brodée mises dans le fond des plateaux, et recouvertes de glaces transparentes. Le cadre de bois blanc peut être gainé ou peint en laqué. Les motifs des fonds sont donnés quart grandeur nature; ils se composent d'une guirlande de fleurs jaunes sur fond de soie verte, et d'étoiles et de branchages en paillettes de métal irrisé; des perles d'or fixent les points de couture sur les paillettes. A défaut de paillettes irrisées, on peut se servir de paillettes d'or, d'argent ou d'acier. Ce dernier métal serait mieux de style empire.



Abat-jour en broderie rococo, motif tiers grandeur nature. — En taffetas ou moire légère de nuance rose pâle ou jaune blé, brodé en ruban rococo et chenille; points de plumetis et points lancés pour les branchages. Les fleurs seront bleues, violettes et roses, et la chenille verte. Deux ou trois motifs, selon la grandeur de l'abat-jour, répétés en suivant, seront suffisants. Deux ruchettes de ruban et une jolie frange soie et chenille termineront cet élégant ouvrage.

Soles au naturel. — Les vider, nettoyer et écailler. Les mettre quelques minutes dans le sel, pour les raffermir. Les cuire dans de l'eau salée, les égoutter, les servir ainsi, entourées de persil, sur du beurre frais.

Queues de mouton au riz. — Faites blanchir des queues de mouton; lorsqu'elles sont blanchies, coupez-en les bouts, mettez-les par paquets et faites-les cuire à la braise; ayez du riz épiluché et lavé, mettez-le dans une marmite avec du bouillon un peu gras, parfumé à l'arôme Patrelle; veillez à ce que votre riz soit de bon goût et fort épais; quand il est crevé, ôtez-le du feu et laissez-le refroidir; les queues étant cuites, ôtez-les de la braise et laissez-les refroidir aussi; quand elles seront froides, enveloppez-les de riz et trempez-les dans de l'oeuf battu pour les paner de mie de pain. Une fois qu'elles seront panées, faites-les frire d'une belle couleur dans de bon saindoux bien chaud, et servez-les garnies de persil frit en branches.

des services immenses dans l'élevage des volailles, lapins, oiseaux, etc.

Beaucoup de spécialités vendues très cher et qui ne font qu'enrichir leur inventeur, ne sont pas si efficaces dans nombre de cas.

Passons en revue quelques-unes de ces applications.

Vos poulaillers, vos colombiers sont-ils envahis par la vermine? Badigeonnez de pétrole, lavez les perchoirs avec ce liquide.

Lavez de même, de temps en temps, vos cages et vos perchoirs: vos petits oiseaux s'en trouveront bien.

Vos lapins sont-ils atteints de cette vilaine maladie: la gale des oreilles? Versez dans l'organe malade quelques gouttes de pétrole et il est rare qu'une deuxième application soit nécessaire.

Sont-ce vos poules qui ont la gale des pattes? Lavez ces dernières avec un peu de pétrole, et elles deviendront très saines et lisses.

Vos pauvres toutous sont dévorés par les

Pour enlever les taches d'huile sur les tentures de soie et de laine. — Voici un moyen infaillible pour enlever les taches d'huile sur les tentures de soie comme sur les tapis de laine. Il suffit de couvrir entièrement l'endroit taché de plâtre sec. Vous renouvelez le plâtre tous les deux jours, et cela huit ou dix fois, selon que la quantité d'huile répandue a été plus ou moins considérable.

Au bout de quinze jours ou de trois semaines, vous battez fortement votre étoffe, et il ne reste plus trace de taches.

Potion digestive. — Lorsque quelque trouble survient dans les fonctions digestives, ce qui arrive fréquemment chez les personnes astreintes à un travail sédentaire ou chez les surmenées, on se trouvera bien de prendre après chaque repas une cuillerée à bouche de la préparation suivante:

Eau distillée 50 grammes
Acide lactique 10 grammes

POUR NOS JEUNES AMIS

LES CHIFFRES ARABES

Un nombre curieux

Dessinez un rectangle un peu plus haut que large, puis tracez ses deux diagonales. Ce dessin existait, paraît-il, sur le sceau du roi Salomon. De nos jours, c'est la figure d'une enveloppe vue de dos et placée debout. En regardant la figure ainsi obtenue, vous aurez peine à croire que l'on peut y trouver, à l'état rudimentaire, les 10 signes formant les chiffres arabes de notre numération.

On prétend même que ce dessin a une origine très authentique, et que ce sont réellement les Arabes ou peut-être les Egyptiens qui ont inventé ce genre de numération tiré d'une image unique et d'un tracé extrêmement simple. Si ce n'est vrai, c'est au moins vraisemblable.



Notre dessin vous montre comment vous formerez les dix chiffres arabes en repassant avec le crayon ou la plume sur certaines lignes de la figure primitive, de façon à grossir un ou plusieurs de ces traits. Le chiffre 4 et surtout le chiffre 5 ne rappellent que de très loin le 4 et le 5 de nos chiffres arabes; on les y retrouve cependant, avec un peu de complaisance; pour tous les autres, au contraire, si vous arrondissez les angles, vous voyez que les figures sont très exactes.

LA PHYSIQUE ENFANTINE

Faire tenir un œuf debout sur sa pointe

Christophe Colomb était un homme célèbre qui a découvert l'Amérique et qui faisait tenir un œuf sur sa pointe. Ce début, absolument authentique, d'une rédaction d'examen, montre que, dans l'esprit du jeune candidat, il y avait autant de mérite à faire tenir un œuf debout sur sa pointe qu'à doter notre vieux monde d'un continent nouveau.

Et encore, il faut bien le reconnaître, Colomb avait un peu choqué l'œuf contre la table, de façon qu'il pût se tenir en équilibre stable sur la pointe ainsi aplatie.

Il nous faut aujourd'hui montrer comment vous pourrez faire tenir un œuf debout sans briser le bout de sa coquille.

Nous savons que, au milieu du blanc de l'œuf qu'on appelle l'albumine, nage une poche ronde contenant un liquide jaune.

Si nous secouons violemment notre œuf (un œuf bien frais), nous crevons cette poche, et le jaune descend vers la pointe inférieure de l'œuf dont nous tenons le grand axe vertical.



Dès lors, avec très peu de tâtonnements, nous pourrions arriver à faire tenir notre œuf debout sur sa pointe, la présence du jaune à la partie inférieure ayant abaissé le centre de gravité de manière à assurer la stabilité de l'équilibre.

Vous pouvez, avec un peu d'adresse, faire tenir ainsi un œuf sur une boule de rampe d'escalier, ou un globe de pendule !

CONTES DE FEES

La chatte blanche

(Suite)

Il ne put croire qu'on l'invitât de si bonne grâce pour lui faire ensuite du mal; de sorte que, se sentant poussé vers une grande porte de corail, qui s'ouvrit dès qu'il s'en fut approché, il entra dans un salon de nacre de perles, et ensuite dans plusieurs chambres ornées différemment, et si riches par les peintures et les pierreries, qu'il en était comme enchanté. Mille et mille lumières attachées depuis la voûte du salon jusqu'en bas, éclairaient une partie des autres appartements, qui ne laissaient pas d'être remplis de lustres, de girandoles et de gradins couverts de bougies. Enfin, la magnificence était telle, qu'il n'était pas aisé de croire que ce fût chose possible.

Après avoir passé dans soixante chambres, les mains qui le conduisaient l'arrêtèrent: il vit un grand fauteuil de commodité qui s'approcha tout seul de la cheminée. En même temps le feu s'alluma; et les mains, qui lui semblaient fort belles, blanches, petites, grasses et bien proportionnées, le déshabillèrent; car il était mouillé, comme je l'ai déjà dit, et l'on avait peur qu'il ne s'enrhumat. On lui présenta, sans qu'il vit personne, une chemise aussi belle que pour un jour de noces, avec une robe de chambre d'une étoffe glacée d'or brodée de petites émeraudes, qui formaient des chiffres. Les mains, sans corps, approchèrent de lui une table sur laquelle une toilette fut mise: rien n'était plus magnifique. Elles le peignèrent avec une légèreté et une adresse dont il fut fort content. Ensuite on le rhabilla; mais ce ne fut pas avec ses habits, on lui en apporta de beaucoup plus riches. Il admirait silencieusement tout ce qui se passait, et quelquefois il lui prenait de petits mouvements de frayeur dont il n'était pas tout à fait le maître.

Après qu'on l'eut poudré, frisé, parfumé, paré, ajusté et rendu plus beau qu'Adonis, les mains le conduisirent dans une salle superbe par ses dorures et ses meubles. On voyait autour l'histoire des plus fameux chats: Rodilardus pendu par les pieds au conseil des rats, Chat Botté, marquis de Carabas, le Chat qui écrit, la Chatte devenue femme, les Sorciers devenus chats, le Sabbat et toutes ses cérémonies; enfin, rien n'était plus singulier que ces tableaux.

Le couvert était mis; il y en avait deux, chacun garni de son cadenas d'or; le buffet surprenait par la quantité de vases de cristal de roche et de mille pierres rares. Le prince ne savait pour qui ces deux couverts étaient mis, lorsqu'il vit des chats qui se placèrent dans un petit orchestre ménagé exprès: l'un tenait un livre avec des notes les plus extraordinaires du monde, l'autre un rouleau de papier dont il battait la mesure, et les autres avaient de petites guitares. Tout d'un coup, chacun d'eux se mit à miauler sur différents tons et à gratter les cordes des guitares avec leurs ongles: c'était la plus étrange musique que l'on eût jamais entendue. Le prince se serait cru en enfer, s'il n'avait pas trouvé ce palais trop merveilleux pour donner dans une pensée si peu vraisemblable; mais il se bouchait les oreilles et riait de toute sa force de voir les différentes postures et les grimaces de ces nouveaux musiciens.

Il rêvait aux différentes choses qui lui étaient déjà arrivées dans ce château, lorsqu'il vit entrer une petite figure qui n'avait pas une coudée de haut. Cette bamboche se couvrait d'un long voile de crêpe noir. Deux chats la menaient; ils étaient vêtus de deuil, en manteau, et l'épée au côté; un nombreux cortège de chats venait après: les uns portaient des ratières pleines de rats, et les autres des souris dans des cages.

Le prince ne sortait point d'étonnement; il ne savait que penser. La figurine s'approcha, et levant son voile, il aperçut la plus belle petite Chatte blanche qui ait été et qui sera jamais. Elle avait l'air fort jeune et fort triste; elle se mit à faire un miaulis si doux et si charmant, qu'il allait droit au cœur. Elle dit au prince:

« Fils de roi, sois le bienvenu; ma Miaularde Ma-

jesté te voit avec plaisir

—Madame la Chatte, dit le prince, vous êtes bien généreuse de me recevoir avec tant d'accueil; mais vous ne me paraissez pas une bestiole ordinaire; le don que vous avez de la parole et le superbe château que vous possédez en sont des preuves assez évidentes.



Il aperçut une belle petite chatte blanche

—Fils de roi, reprit la Chatte Blanche, je te prie, cesse de me faire des compliments; je suis simple dans mes discours et dans mes manières, mais j'ai un bon cœur. Allons, continua-t-elle, que l'on serve, et que les musiciens se taisent, car le prince n'entend pas ce qu'ils disent.

—Et disent-ils quelque chose, madame? reprit-il. —Sans doute, continua-t-elle; nous avons ici des poètes qui ont infiniment d'esprit, et si vous restez un peu parmi nous, vous aurez lieu d'en être convaincu.

—Il ne faut que vous entendre pour le croire, dit galamment le prince; mais aussi, madame, je vous regarde comme une Chatte fort rare.

L'on apporta le souper; les mains dont les corps étaient invisibles servaient. L'on mit d'abord sur la table deux bisques, l'une de pigeonneaux et l'autre de souris fort grasses. La vue de l'une empêcha le prince de manger de l'autre, se figurant que le même cuisinier les avaient accommodées.

(A suivre)

DEVINETTES

No 13—Charade

Une lettre pour mon premier,
Une lettre pour mon dernier,
Et pour trouver, un peu d'entier.

No 14—Question drolatique

Quel est le moyen de faire aboyer un chat ?

No 15—Logogriphe

Sur six pieds je brille.
Otez mon chef, je vous habille.

No 16—Pour les tout petits (au-dessous de 8 ans)

Remplacer les points ci-dessous par des voyelles, de façon à reconstituer un vers de Florian:
S.n.s .n .p.ud. tr.v..l .n n'. p.s d. pla..s.r

Solutions des devinettes publiées dans le No 1160 de "L'Album Universel"

No 9. — Question drolatique: La langue et les dents.

No 10. — Mots carrés:

I L E
L E A
E A U

No 11. — Charade: Théorie (Thé. Eau. Riz.)

No 12. — A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

Suivent 12 pages qu'on peut détacher de la revue, elles sont paginées de façon à permettre leur reliure. En lisant "Le Lac Ontario," nos lecteurs sont priés d'observer le numérotage mis au bas des pages de ce roman. L. R.

FEUILLETON DE
L'ALBUM UNIVERSEL

LE LAC ONTARIO

PAR
FENIMORE COOPER

(Suite) 1

Jasper pensait qu'ils pouvaient arriver à l'embouchure de la rivière en deux heures de temps. Aucun des sons appartenant à la vie ne se faisait plus entendre. Une fois, à la vérité, Pathfinder avait cru entendre le hurlement d'un loup dans le lointain. Cependant il recommanda le silence à ses compagnons, car son oreille toujours vigilante venait d'entendre le bruit particulier d'une branche sèche qui se brise, et, si elle ne l'avait pas trompé, ce bruit venait de la rive occidentale.

—Un homme marche sur le rivage, dit Pathfinder à Jasper. Ces maudits Iroquois auraient-ils traversé la rivière avec leurs armes sans avoir un canot ?

—Ce peut être le Mohican. Il nous suivrait certainement le long de cette rive, car il sait où nous trouver. Permettez-moi d'approcher du rivage pour m'en assurer.

—Allez, Eau-Douce, allez; mais maniez la rame avec prudence, et pour rien au monde ne vous hasardez sur le rivage sans bien savoir ce que vous faites.

Dix minutes d'inquiétude suivirent le départ de Jasper, qui disparut dans l'obscurité sans bruit. Pendant ce temps l'autre pirogue continuait à suivre le courant, on pourrait presque dire sans que personne respirât, tant chacun désirait entendre le moindre son qui pourrait partir du rivage. L'eau qui frappait contre quelques obstacles et les branches que le vent agitait, produisaient le seul bruit qui interrompît le sommeil de la forêt. Enfin, on entendit encore, quoique faiblement, quelques branches sèches se briser, et Pathfinder crut distinguer le son étouffé de quelques voix.

—Je puis me tromper, dit-il, car l'imagination se figure souvent ce que le cœur désire, mais ce son me paraît être celui de la voix du Grand-Serpent.

—Je vois quelque chose sur l'eau, — dit Mabel à voix basse.

—C'est la pirogue, dit le guide avec joie. Tout va bien, sans quoi nous aurions revu Jasper plus tôt.

Une minute après, les deux embarcations, qui ne devinrent visibles l'une pour l'autre que lorsqu'elles se furent approchées, étaient bord à bord, et l'on reconnut Jasper debout sur l'arrière de la sienne. Le Delaware était assis sur l'avant.

—Chingashgook! mon frère! s'écria le guide, le tremblement de sa voix annonçant l'intensité de son émotion. Chef des Mohicans, mon cœur nage dans la joie. Nous avons bien souvent combattu ensemble; mais je craignais que cela ne nous arrivât plus.

—Hugh! Les Mingos sont des squaws. Trois de leurs chevelures sont suspendues à ma ceinture. Leurs cœurs n'ont pas de sang, et ils pensent à prendre le sentier du retour, à travers les eaux du Grand-Lac.

—Avez-vous été parmi eux, chef? Et qu'est devenu le guerrier que vous combattiez dans la rivière?

—Il est devenu poisson; il est au fond avec les anguilles, ses frères peuvent amorcer leurs hameçons pour le pêcheur Pathfinder, j'ai compté les ennemis, et j'ai touché leurs mousquets.

—Ah! je pensais bien qu'il serait trop audacieux, dit le guide en anglais. Il s'est hasardé au milieu d'eux, et il nous rapporte toute leur histoire. Parlez-moi, Chingashgook, et je rendrai ensuite nos amis aussi savants que nous.

Le Mohican lui fit part à voix basse, dans son dialecte, de tout ce qu'il avait découvert depuis que Jasper l'avait laissé, luttant dans l'eau avec un Iroquois. Dès qu'il fut vainqueur de son ennemi, il nagea vers la rive orientale; il y aborda avec précaution, et, protégé par l'obscurité, se mêla aux Iroquois sans être reconnu ni même soupçonné. On lui demanda une fois qui il était; il répondit — Arrowhead, — et on ne lui fit plus aucune question. Par les remarques qu'il entendit, il apprit que l'expédition des Iroquois avait eu pour but spécial de s'emparer de Mabel et de son oncle sur le rang duquel ils s'étaient mépris. Il acquit aussi la preuve qu'Arrowhead les avait trahis; mais il n'était pas facile de deviner quel avait été le motif de sa perfidie, puisqu'il n'avait pas encore reçu la récompense de ses services.

De tout ce qu'il venait d'apprendre, Pathfinder ne communiqua à ses compagnons que ce qu'il jugea le plus propre à diminuer leurs appréhensions, et il leur dit en même temps que c'était le moment de redoubler d'efforts, pendant que les Iroquois n'étaient pas encore sortis de l'état de confusion causé par les pertes qu'ils avaient faites.

—Je ne doute pas que nous ne les trouvions dans le "rift", continua-t-il, et il faudra alors les passer ou tomber entre leurs mains. La distance jusqu'au fort n'est pas bien grande, et j'ai presque envie de monter à terre avec Mabel afin de l'y conduire par des sentiers que je connais, et de laisser les pirogues courir leur chance sur le "rift".

—Cela est impossible, Pathfinder, dit Jasper avec vivacité! Mabel n'est pas assez forte pour rôder dans les bois par une nuit comme celle-ci. Mettez-la dans ma pirogue, et je perdrai la vie ou je la conduirai en sûreté au delà du "rift", malgré l'obscurité.

—La traversée du "rift" me semble bien dangereuse par une nuit si obscure.

—La nuit n'est-elle pas aussi noire sur le rivage que sur l'eau? Ou croyez-vous que je connaisse mon métier moins que vous ne connaissez le vôtre ?

—C'est bien parlé, jeune homme. Mais, si je perdais mon chemin dans l'obscurité, et je crois que personne ne peut dire que cela me soit jamais arrivé, mais quand je le perdrais, tout ce qui en résulterait, ce serait d'avoir à passer une nuit dans la forêt; au lieu qu'un coup de rame donné mal à propos sur le "rift", ou un roulis subit de la pirogue, vous jetterait tous deux dans la rivière.

—Je laisse à Mabel le soin d'en décider. Je suis certain qu'elle sera plus tranquille dans la pirogue.

—J'ai beaucoup de confiance en tous deux, dit Mabel et je n'ai nul doute que chacun de vous ne fasse tout ce qui sera en son pouvoir pour prouver à mon père son affection pour lui. Mais j'avoue que je n'aimerais pas à quitter la pirogue quand nous savons qu'il y a dans la forêt des ennemis comme ceux que nous avons vus. Au surplus, c'est mon oncle qui en décidera.

—Je ne me soucie point des bois, dit Cap, quand j'ai devant moi un bon courant comme celui-ci; d'ailleurs, maître Pathfinder, pour ne rien dire des sauvages, vous oubliez les requins.

—Les requins! Qui a jamais entendu parler de requins dans une forêt ?

—Par requins j'entends des loups, des ours. Qu'importe le nom que vous donniez à un animal, s'il a le pouvoir et la volonté de mordre? Non, non, je n'ai aucun goût pour les loups et les ours, quoique à mes yeux une baleine soit à peu près le même genre de poisson qu'un hareng séché et salé. Mabel et moi, nous nous en tiendrons aux pirogues.

—Mabel ferait bien d'en changer, dit Jasper. La mienne est vide, et Pathfinder lui-même conviendra que, sur l'eau, mon oeil est plus sûr que le sien.

—Je l'avouerai volontiers; l'eau est votre nature, et personne ne niera que vous ne l'avez perfectionnée au plus haut point. Le jeune homme ne perdit pas un instant pour faire avancer sa pirogue; et Mabel, y ayant passé, s'assit sur les bagages qui en faisaient toute la charge.

Dès que cet arrangement fut terminé, les pirogues se tinrent à quelque distance l'une de l'autre, et l'on prit les rames, mais avec le plus grand soin pour ne faire aucun bruit en s'en servant. Toute conversation cessa, car, comme on approchait du redoutable "rift", chacun songeait à l'importance de ce moment.

Tandis que les pirogues glissaient silencieusement sur la rivière, les mugissements du rapide annonçaient qu'ils s'en approchaient, et il fallut tout le courage de Cap pour le faire rester à sa place au milieu de ces sons de mauvaise augure, et d'une obscurité qui permettait à peine d'entrevoir les contours des bois qui s'étendaient sur les deux rives, et la voûte sombre du ciel qui lui couvrait la tête. L'impression que lui avait faite la cataracte n'était pas effacée. Le vieux marin s'exagérait pourtant le danger, car le "rift" et la cataracte de l'Oswego diffèrent considérablement, le premier n'étant qu'un rapide qui coule sur des rochers et des bas-fonds, tandis que l'autre mérite réellement le nom qu'il porte.

Mabel n'était certainement pas sans crainte, mais elle avait confiance dans son guide.

—C'est là l'endroit dont vous avez parlé, dit-elle à Jasper, quand les mugissements du "rift" se firent entendre distinctement et de plus près à son oreille.

—Oui, et je vous prie d'avoir confiance en moi, Mabel. Nous ne sommes pas d'anciennes connaissances; mais bien des jours s'écoulent en un seul dans ces déserts; il me semble déjà que je vous connais depuis plusieurs années.

—Et il ne me semble pas que vous soyez un étranger pour moi, Jasper. Je compte sur votre talent comme sur votre désir de m'être utile.

—Nous verrons, nous verrons. Pathfinder est dans le rapide trop près du centre de la rivière; elle a son lit plus près de la rive orientale; mais il est impossible que je me fasse entendre de lui. Tenez-vous ferme à la pirogue, Mabel, et ne craignez rien.

Le moment d'après, le courant entraîna la pirogue dans le "rift", et, pendant trois ou quatre minutes, Mabel, plus étonnée qu'alarmée, ne vit autour d'elle que des nappes d'écume et n'entendit que le rugissement des eaux. Vingt fois la pirogue parut sur le point d'aller heurter une vague en tourbillon qui brillait même au sein de cette obscurité, mais autant de fois le bras vigoureux de celui qui en dirigeait les mouvements la remit sur sa route sans accident. Une fois seulement, Jasper parut perdre tout son pouvoir sur son esquif qui ne fit que tourner pendant quelques secondes, mais un effort désespéré le remit sous ses ordres; il le fit rentrer dans le canal dont il s'était écarté, et il fut bientôt récompensé de son travail et de ses soins en voyant sa pirogue flotter sur une eau tranquille et profonde au delà du "rift", à l'abri de tout danger, et sans avoir embarqué la moindre quantité d'eau.

—Tout est fini, Mabel, s'écria le jeune homme avec joie; le danger est passé, et vous pouvez à présent espérer de voir votre père cette nuit même.

—Dieu soit loué! Et c'est à vous, Jasper, que je dois ce bonheur.

—Pathfinder a le droit de réclamer une bonne part de ce mérite. Mais où est donc l'autre pirogue ?

—Je vois quelque chose sur l'eau près de nous. N'est-ce pas la pirogue de nos amis ?

Quelques coups de rames conduisirent Jasper près de l'objet en question. C'était bien la seconde pirogue, mais vide et sans dessus dessous. Dès qu'il se fût assuré du fait, il chercha ses compagnons. A sa grande joie, il découvrit bientôt Cap, suivant le courant à la nage, préférant le risque de se noyer à celui de tomber entre les mains des sauvages. Il l'embarqua, non sans peine, dans la pirogue, et ne fit pas d'autres recherches, convaincu que Pathfinder gagnerait le rivage en marchant dans l'eau, qui n'était pas très profonde en cet endroit, plutôt que d'abandonner sa chère carabine.

Le reste du passage fut court, quoique fait dans l'obscurité. Après un court intervalle, on entendit un bruit sourd qui ressemblait à celui du tonnerre dans le lointain, auquel se joignait encore celui du bouillonnement des eaux. Jasper dit à ses compagnons que le bruit qu'ils entendaient était celui du ressac du lac. Des pointes de terre basse se présentaient devant eux, et la pirogue entrant dans une baie formée par l'une d'elles, s'arrêta sur une rive sablonneuse. Le changement qui suivit fut si grand et si précipité, que Mabel sut à peine ce qui se passait. Cependant, au bout de quelques minutes, elle avait passé devant plusieurs sentinelles, une porte s'ouvrit, et elle se trouva dans les bras d'un père qui était presque un étranger pour elle.

CHAPITRE VIII

LE SERGENT DUNHAM

Après de telles fatigues, Mabel goûta un repos doux et profond. Aussi son père avait-il déjà rempli ses devoirs journaliers du matin et songeait-il à déjeuner, quand elle sortit de sa chambre pour respirer l'air frais, étonnée et charmée de sa nouvelle situation.

Elle se trouva au pied d'un des bastions du fort et n'eut qu'à monter une rampe de gazon pour revoir, au sud, la forêt où elle avait passé tant de

(1) Voir le No 1161 de "l'Album Universel," et les suivants.

journées pénibles, entourée de tant de dangers. Elle n'était séparée de la palissade que par une ceinture de clairière, terrain où l'on avait abattu les arbres employés à la construction du fort.

Au nord, à l'est, à l'ouest, s'étendait une nappe d'eau limpide, colorée seulement d'une légère teinte d'ambre.

Mabel Dunham, dont le caractère était aussi naturel que celui de la plupart de ses concitoyennes à cette époque, et qui était aussi franche et aussi ingénue que pouvait l'être une jeune fille dont le cœur était affectueux et sincère, était pourtant capable de sentir la poésie de ce spectacle. A peine pouvait-on dire qu'elle eût reçu de l'éducation; cependant elle avait appris beaucoup plus de choses qu'il n'était ordinaire à une jeune fille de sa condition. La veuve d'un officier qui avait autrefois fait partie du même régiment que son père, s'était chargée d'elle à la mort de sa mère, et grâce aux soins de cette dame, Mabel avait acquis des goûts et des idées qui, sans cela, n'auraient jamais pris racine en elle. Du reste, toutes les qualités particulières et distinctives qu'elle possédait appartenaient à son caractère naturel.

— Quel beau spectacle! s'écria-t-elle, sans savoir qu'elle parlait, tandis qu'elle était debout sur le bastion, la tête tournée vers le lac, d'où partait une légère brise dont la fraîcheur faisait sentir son influence à son corps et à son esprit. Quel beau spectacle! et pourtant comme il est singulier!

Ces paroles, ainsi que la suite de ses idées, furent interrompues par quelqu'un qui lui appuyait un doigt sur l'épaule. Mabel se retourna, croyant que c'était son père, et elle vit Pathfinder. Il était appuyé sur sa longue carabine, et riait à sa manière accoutumée, tandis qu'étendant le bras, il lui montrait ce panorama de terre et d'eau.

— Vous voyez nos domaines, lui dit-il, ceux de Jasper et les miens. Le lac est pour lui, les bois sont pour moi. Eh bien, Mabel, vous êtes également faite pour tout ce que vous voyez, car il me semble que ni les marches de nuit, ni la peur des singes ou des cataractes, n'ont nui à la fraîcheur de votre teint.

— Pathfinder veut se montrer sous un nouveau jour, puisqu'il fait des compliments à une jeune fille.

— Folle, Mabel! non, non; pas le moins du monde. La fille du sergent ne ferait pas honneur à son digne père, si elle était capable de dire ou de faire ce qu'on pourrait raisonnablement appeler une folie.

— Il faut donc qu'elle ait soin de ne pas accorder trop de confiance à la flatterie. Mais je me réjouis de vous revoir parmi nous, Pathfinder; car, quoique Jasper ne parût pas fort inquiet, je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque accident, ainsi qu'à votre ami, sur ce terrible "rift".

— Il nous connaît l'un et l'autre, et il était bien sûr que nous ne nous noierions pas.

— Je suis bien charmée de vous voir en sûreté. Quoique bien fatiguée, l'inquiétude que je ressentais pour vous m'a longtemps empêché de m'endormir.

— Que Dieu vous bénisse et vous protège, Mabel! Mais c'est comme vous pensez toutes, vous autres jeunes filles qui avez un bon cœur. Eh bien! vous avez vu votre père? Trouvez-vous dans ce brave vieux soldat l'espèce d'homme que vous vous attendiez à rencontrer?

— J'ai trouvé un père chéri, qui m'a reçue comme un père doit recevoir une fille. Y a-t-il longtemps que vous le connaissez?

— C'est suivant la manière dont on compte le temps. Je n'avais que douze ans quand le sergent me prit pour suivre une piste, et il y a de cela un peu plus de vingt-deux ans. Nous avons vu ensuite bien des combats, et comme c'était avant que vous fussiez au monde, vous n'auriez pas eu de père, si la carabine n'eût été dans ma nature.

— Vous avez sauvé la vie de mon père, Pathfinder! s'écria vivement Mabel, serrant sans y penser une de ses mains dures et nerveuses entre les deux siennes.

— Je ne dis pas tout à fait cela, quoique je crois que je lui ai sauvé sa chevelure. Un homme peut vivre après l'avoir perdue; je ne puis donc dire que je lui ai sauvé la vie. Jasper pourrait le dire de vous, car sans son œil et son bras, le canot n'aurait jamais traversé le "rift" en sûreté, par une nuit comme la dernière. Le voilà là-bas dans cette crique, regardant les canots et ayant l'œil sur son cher petit navire. A mon avis, il n'y a pas dans tout ce pays un plus beau garçon que Jasper Western.

Pour la première fois depuis qu'elle avait quitté sa chambre, Mabel jeta un regard au-dessous d'elle,

et elle vit ce qu'on pourrait appeler le premier plan du tableau qu'elle avait étudié avec tant de plaisir.

Des bateaux et des canots étaient tirés sur le sable, et l'on voyait dans la crique le petit bâtiment qui donnait à Jasper le droit d'être considéré comme un marin. Il était gréé en "cutter", et pouvait être du port de quarante tonneaux. Il était construit et peint avec tant de soin, qu'il avait presque l'air d'un bâtiment de guerre; et il était si parfaitement gréé et si bien installé que cela ne pouvait même échapper à Mabel. Les formes en étaient admirables; un constructeur de vaisseau plein de talent en avait envoyé le plan d'Angleterre. L'air belliqueux que lui donnait la couleur foncée dont il était peint, et la longue flamme qu'il portait, annonçaient qu'il appartenait au roi. On le nommait le "Scud" (1).

— Voilà donc le bâtiment de Jasper? dit Mabel, dans l'esprit de qui l'idée du capitaine du petit bâtiment ne se séparait pas de celle du cutter. Y en a-t-il d'autres sur ce lac?

— Les Français en ont trois, dont ils disent que l'un est un véritable vaisseau, tel qu'en en voit sur l'Océan; le second un brick, et l'autre un cutter, qu'ils appellent en leur langue "l'Écureuil". Cet "Écureuil" semble avoir une antipathie naturelle pour le "Scud", car Jasper va rarement sur le lac sans que "l'Écureuil" soit sur ses talons.

— Et Jasper est-il l'homme à fuir devant un Français, même sous la forme d'un écureuil, et cela sur l'eau?

— A quoi sert la valeur, quand on n'a pas les moyens de l'employer? Jasper est brave, toute la frontière le sait; mais il n'a d'autre canon qu'un petit obusier, et pour tout équipage, deux matelots et un mousse. Non, non, le "Scud" a été construit pour voler sur l'eau, et le major dit qu'il ne veut pas lui faire prendre une humeur querelleuse en lui donnant des hommes et des armes.

— Ah! voici mon oncle qui vient voir cette mer intérieure; et il n'en paraît pas plus mal pour avoir nagé.

Cap, qui avait annoncé son arrivée par un couple de hem! vigoureux, parut en ce moment sur le bastion; et après fait un signe de tête à sa nièce et à son compagnon, il commença à examiner avec soin la vaste nappe d'eau qu'il avait sous les yeux. Pour le faire plus à son aise, il monta sur un des vieux canons de fer, et croisa les bras sur sa poitrine, en se balançant le corps comme s'il avait senti le roulis d'un bâtiment. Pour compléter le tableau, il avait à la bouche une pipe à court tuyau.

— Eh bien, maître Cap, lui demanda innocemment Pathfinder, qui n'avait pas découvert l'expression de mépris qui se peignait graduellement sur les traits du vieux marin; n'est-ce pas une belle nappe d'eau, et ne mérite-t-elle pas bien le nom de mer?

— C'est donc là ce que vous appelez votre lac? dit Cap, montrant avec sa pipe l'horizon septentrional.

— Qu'avez-vous à reprocher à l'Ontario, maître Cap? C'est un grand lac, agréable à voir, et dont l'eau n'est pas trouvée mauvais par ceux qui ne peuvent se procurer de l'eau de fontaine.

— Vous appelez cela un grand lac, dit Cap, décrivant encore un demi-cercle avec sa pipe; en ce cas, je vous demanderai ce que vous y trouvez de grand? Jasper lui-même convient qu'il n'a qu'une vingtaine de lieues d'un rivage à l'autre.

— Mais, mon oncle, dit Mabel, on ne voit aucune terre si ce n'est de notre côté. Ce lac paraît à mes yeux exactement comme l'Océan.

— Cette miniature d'étang comme l'Océan! Et c'est ainsi que parle une fille qui a de véritables marins dans sa famille! Fadaises, Magnet, fadaises. Que voyez-vous là qui ait la moindre ressemblance à la mer?

— Ce que j'y vois, mon oncle? De l'eau et puis de l'eau, et encore de l'eau, pendant des milles et des milles, et aussi loin que l'œil puisse atteindre.

— Je suis surpris, Magnet, que vous puissiez penser que cette eau ressemble à celle de la mer. J'ose dire qu'il n'y a pas une baleine dans tout votre lac, maître Pathfinder.

— Je n'en ai jamais entendu parler, je l'avoue; mais je ne suis pas juge des animaux qui vivent dans l'eau, à moins que ce ne soient les poissons des rivières et des ruisseaux.

— Pas un cachalot, pas un marsouin, pas même un pauvre diable de requin?

— Je ne prendrai pas sur moi de dire qu'il s'y en trouve.

— Ni hareng, ni albatros, ni poisson volant, continua Cap, les yeux fixés sur le guide, pour voir jus-

(1) Le Coureur.

qu'à quel point il pouvait s'avancer. Avez-vous dans ce lac des poissons qui puissent voler?

— Des poissons qui puissent voler! Maître Cap, maître Cap, ne croyez point, parce que nous vivons sur la frontière, que nous ne nous fassions pas une idée de la nature et de ce qu'il lui a plu de faire? Je sais qu'il y a des écureuils qui volent, mais...

— Et pourquoi mon poisson ne peut-il avoir des ailes aussi bien que votre écureuil? demanda Cap avec plus de logique que de coutume. Qu'un poisson puisse voler, et qu'il vole réellement, c'est ce qui est aussi vrai que raisonnable.

— C'est là précisément la seule difficulté qu'il y ait à croire cette histoire. Il ne semble pas raisonnable de donner à un animal qui vit dans l'eau des ailes qui paraissent ne pouvoir lui être d'aucune utilité dans cet élément.

— Et supposez-vous que les poissons soient assez ânes pour voler dans l'eau quand une fois ils ont des ailes? Le poisson vole hors de l'eau pour fuir les ennemis qu'il y trouve; et vous voyez là non seulement le fait, mais ce qui en est la cause.

— Je suppose donc que cela soit vrai, dit le guide fort tranquillement; leur vol est-il bien long?

— Pas aussi long que celui des pigeons, peut-être, mais assez pour prendre le large. Quant à vos écureuils, ami Pathfinder, nous n'en parlerons plus, car je suppose que vous n'en avez parlé que pour faire un contre-poids en faveur des bois. — Mais qu'est-ce que je vois là-bas à l'ancre sous la montagne?

— C'est le cutter de Jasper, mon oncle, répondit vivement Magnet. Je crois que c'est un très joli bâtiment, et il se nomme le "Scud".

— Oui, il peut être assez bon pour un lac, mais c'est une pauvre affaire. Il a un beaupré fixe! et qui a jamais vu mettre un beaupré à demeure sur un pareil cutter?

— Ne peut-il pas y avoir quelque bonne raison pour cela sur un lac comme celui-ci, mon oncle?

— Sans doute. Il ne faut pas oublier que ce n'est pas l'Océan, quoiqu'il y ressemble tellement.

— Ah, ah, mon oncle! l'Ontario ressemble donc à l'Océan, après tout.

— A vos yeux et à ceux de Pathfinder, ma nièce, mais pas du tout aux miens. Placez-moi au milieu de cette mare d'eau, par la nuit la plus noire, et dans le plus petit canot, et je vous dirai sur le champ que ce n'est qu'un lac. Mais cependant je ne veux pas être venu en vue de cet étang sans y faire une excursion.

— Eh bien, vous n'aurez pas longtemps à attendre, dit Pathfinder, car le sergent est à la veille de s'embarquer avec un détachement pour aller relever un poste aux Mille-Isles; et comme j'ai entendu dire qu'il avait dessein d'emmener Mabel avec lui, vous pourrez lui faire compagnie.

— Cela est-il vrai, Magnet?

— Je le crois, répondit Mabel, une rougeur si imperceptible qu'elle échappa aux regards de ses compagnons lui montant au visage; mais j'ai eu si peu de temps pour causer avec mon père, que je n'en suis pas tout à fait sûre. Au surplus, le voici, et vous pouvez le lui demander à lui-même.

Malgré son humble rang, la physionomie du sergent Dunham avait un caractère qui commandait le respect. On avait souvent remarqué que Dunham de Lundie, laird écossais qui commandait le fort, avait plus d'égards pour le sergent Dunham que pour tous les sous-officiers. Quoique le sergent n'espérât point de s'élever jamais plus haut que son état, peu d'entre eux pouvaient se soustraire à son influence. Les capitaines le traitaient avec bonté, comme un ancien camarade; les lieutenants rendaient hommage à ses connaissances militaires; les enseignes lui montraient une déférence qui allait presque jusqu'au respect. Pathfinder était sur cette frontière, le seul homme de rang inférieur qui se permit de traiter le sergent comme son égal, et de prendre avec lui le ton de familiarité cordiale d'un ami.

— Bonjour, frère Cap, dit le sergent, lui faisant le salut militaire en s'avancant d'un air grave sur le bastion. Les devoirs que j'ai à remplir le matin ont été cause que j'ai eu l'air de vous oublier ainsi que Mabel, mais à présent j'ai une heure ou deux à ma disposition, et nous pourrions faire connaissance. Ne remarquez-vous pas en ma fille, mon frère, une forte ressemblance avec celle que nous avons perdue depuis longtemps?

— Mabel est l'image de sa mère, comme je l'ai toujours dit, sergent, avec une petite dose de la fermeté de vos nerfs; quoique, à cet égard, les Cap n'aient jamais manqué de ressort et d'activité.

Mabel jeta un regard timide sur les traits graves et austères de son père, auquel elle avait toujours

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'Académie française

(Suite)

« Ma chère femme,

« Je suis à l'hôpital, si malade que je crois que je ne me relèverai pas. Si j'en avais la force, je te dirais comment le mal est arrivé; mais ça ne servirait à rien; il vaut mieux aller au plus pressé. C'est donc pour te dire que si je n'en réchappe pas, tu devras écrire à Greth and Galey, Green-square, Lincoln's-Inn, à Londres; ce sont des gens de loi chargés de retrouver Remi. Tu leur diras que seule tu peux leur donner des nouvelles de l'enfant, et tu auras soin de te faire bien payer ces nouvelles; il faut que cet argent te fasse vivre heureuse dans ta vieillesse. Tu sauras ce que Remi est devenu en écrivant à un nommé Aquin, ancien jardinier, maintenant détenu à la prison de Clichy, à Paris. Fais écrire toutes tes lettres par M. le curé, car dans cette affaire il ne faut se fier à personne. N'entreprends rien avant de savoir si je suis mort.

« Je t'embrasse une dernière fois.

« BARBERIN ».

Je n'avais pas lu le dernier mot de cette lettre. Mattia se leva en faisant un saut.

—En avant pour Londres! cria-t-il.

J'étais tellement surpris de ce que je venais de lire, que je regardai Mattia sans bien comprendre ce qu'il disait.

—Puisque la lettre de Barberin dit que ce sont des gens de loi anglais qui sont chargés de te retrouver, continua-t-il, cela signifie, n'est-ce pas, que tes parents sont Anglais.

—Mais...

—Cela t'ennuie, d'être Anglais?

—J'aurais voulu être du même pays que Lise et les enfants.

—Moi, j'aurais voulu que tu fusses Italien.

—Si je suis Anglais, je suis du même pays qu'Arthur et madame Milligan.

—Comment, si tu es Anglais; mais cela est certain; si tes parents étaient Français ils ne chargeraient point, n'est-ce pas, des gens de loi anglais de rechercher en France l'enfant qu'ils ont perdu. Puisque tu es Anglais, il faut aller en Angleterre. C'est le meilleur moyen de te rapprocher de tes parents.

—Si j'écrivais à ces gens de loi?

—Pourquoi faire? On s'entend bien mieux en parlant qu'en écrivant. Quand nous sommes arrivés à Paris, nous avons 17 francs; nous avons fait un jour 14 francs de recette, puis 11, puis 9, cela donne 51 francs, sur quoi nous avons dépensé 8 francs; il nous reste donc 43 francs, c'est plus qu'il n'en faut pour aller à Londres; on s'embarque à Boulogne sur des bateaux qui vous portent à Londres, et cela ne coûte pas cher.

—Tu n'as pas été à Londres?

—Tu sais bien que non; seulement nous avons au cirque Gassot deux clowns qui étaient Anglais; ils m'ont souvent parlé de Londres et ils m'ont aussi appris bien des mots anglais pour que nous puissions parler ensemble sans que la mère Gassot, qui était curieuse comme une chouette, entendit ce que nous disions; lui en avons-nous baragouiné des sottises anglaises en pleine figure sans qu'elle pût se fâcher. Je te conduirai à Londres.

—Moi aussi, j'ai appris l'anglais avec Vitalis.

—Oui, mais depuis trois ans tu as dû l'oublier, tandis que moi je le sais encore: tu verras. Et puis ce n'est pas seulement parce que je pourrai te servir que j'ai envie d'aller avec toi à Londres, et pour être franc, il faut que je te dise que j'ai encore une autre raison.

—Laquelle?

—Si tes parents venaient te chercher à Paris, ils pourraient très bien ne pas vouloir m'emmener avec toi, tandis que quand je serai en Angleterre ils ne pourront pas me renvoyer.

Une pareille supposition me paraissait blessante pour mes parents, mais enfin il était possible, à la rigueur, qu'elle fût raisonnable; n'eût-elle qu'une chance de se réaliser, c'était assez de cette chance unique pour que je dusse accepter l'idée de partir tout de suite pour Londres avec Mattia.

—Partons, lui dis-je.

—Tu veux bien?

En deux minutes nos sacs furent bouclés et nous descendîmes prêts à partir.

Quand elle nous vit ainsi équipés, la maîtresse d'hôtel poussa les hauts cris:

—Le jeune monsieur, — c'était moi le monsieur, — n'attendait donc pas ses parents? cela serait bien plus sage; et puis les parents verraient comme le jeune monsieur avait été bien soigné.

Mais ce n'était pas cette éloquence qui pouvait me retenir: après avoir payé notre nuit, je me dirigeai vers la rue où Mattia et Capi m'attendaient.

—Mais votre adresse? dit la vieille.

Au fait il était peut-être sage de laisser mon adresse, je l'écrivis sur son livre.

—A Londres! s'écria-t-elle, deux jeunesses à Londres! Par les grands chemins! Sur la mer!

Avant de nous mettre en route pour Boulogne, il fallait aller faire nos adieux au père.

Mais ils ne furent pas tristes; le père fut heureux d'apprendre que j'allais bientôt retrouver ma famille, et moi j'eus plaisir à lui dire et à lui répéter que je ne tarderais pas à revenir avec mes parents pour le remercier.

—A bientôt, mon garçon, et bonne chance! si tu ne reviens pas aussi tôt que tu le voudrais, écris-moi.

—Je reviendrai.

Ce jour-là nous allâmes sans nous arrêter jusqu'à Moisselles où nous couchâmes dans une ferme, car il importait de ménager notre argent pour la traversée; Mattia avait dit qu'elle ne coûtait pas cher; mais encore à combien montait ce pas cher?

Tout en marchant, Mattia m'apprenait des mots anglais, car j'étais fortement préoccupé par une question qui m'empêchait de me livrer à la joie: mes parents comprendraient-ils le français ou l'italien? Comment nous entendre s'ils ne parlaient que l'anglais? comme cela nous gênerait! Que dirais-je à mes frères et à mes sœurs, si j'en avais? Ne resterais-je point un étranger à leurs yeux, tant que je ne pourrais m'entretenir avec eux? Quand j'avais pensé à mon retour dans la maison paternelle, et bien souvent, depuis mon départ de Chavanon, je m'étais tracé mon tableau, je n'avais jamais imaginé que je pourrais être ainsi paralysé dans mon élan. Il me faudrait longtemps sans doute avant de savoir l'anglais, qui me paraissait une langue difficile.

Nous mîmes huit jours pour faire le trajet de Paris à Boulogne, car nous nous arrêtâmes un peu dans les principales villes qui se trouvèrent sur notre passage: Beauvais, Abbeville, Montreuil-sur-Mer, afin de donner quelques représentations et de reconstituer notre capital.

Quand nous arrivâmes à Boulogne nous avions encore trente-deux francs dans notre bourse, c'est-à-dire beaucoup plus qu'il ne fallait pour payer notre passage.

Comme Mattia n'avait jamais vu la mer, notre première promenade fut pour la jetée: pendant quelques minutes il resta les yeux perdus dans les profondeurs vaporeuses de l'horizon, puis, faisant claquer sa langue, il déclara que c'était laid, triste et sale.

Une discussion s'engagea alors entre nous, car nous avions bien souvent parlé de la mer et je lui avais toujours dit que c'était la plus belle chose qu'on pût voir; je soutins mon opinion.

—Tu as peut-être raison, quand la mer est bleue, comme tu racontes que tu l'as vue à Cette, dit Mattia, mais quand elle est comme cette mer, toute jaune et verte avec un ciel gris et de gros nuages sombres, c'est laid, très laid, et ça ne donne pas envie d'aller dessus.

Nous étions le plus souvent d'accord, Mattia et moi, ou bien il acceptait mon sentiment, ou bien je partageais le sien, mais cette fois je persistai dans mon idée, et je déclarai même que cette mer verte, avec ses profondeurs vaporeuses et ses gros nuages que le vent poussait confusément, était bien plus belle qu'une mer bleue sous un ciel bleu.

—C'est parce que tu es Anglais que tu dis cela, répliqua Mattia, et tu aimes cette vilaine mer parce qu'elle est celle de ton pays.

Le bateau de Londres partait le lendemain à quatre heures du matin; à trois heures et demie nous étions à bord et nous nous installions de notre mieux, à l'abri d'un amas de caisses qui nous proté-

geaient un peu contre une bise du nord humide et froide.

A la lueur de quelques lanternes fumeuses, nous vîmes charger le navire: les poulies grinçaient, les caisses qu'on descendait dans la cale craquaient et les matelots, de temps en temps, lançaient quelques mots avec un accent rauque; mais ce qui dominait le tapage, c'était le bruissement de la vapeur qui s'échappait de la machine en petits flocons blancs. Une cloche tinta, des amarres tombèrent dans l'eau; nous étions en route; en route pour mon pays.

J'avais souvent dit à Mattia qu'il n'y avait rien de si agréable qu'une promenade en bateau: on glissait doucement sur l'eau sans avoir conscience de la route qu'on faisait, c'était vraiment charmant, — un rêve.

En parlant ainsi, je songeais au "Cygne" et à notre voyage sur le canal du Midi; mais la mer ne ressemble pas à un canal. A peine étions-nous sortis de la jetée que le bateau sembla s'enfoncer dans la mer, puis il se releva, s'enforça encore au plus profond des eaux, et ainsi quatre ou cinq fois de suite par de grands mouvements comme ceux d'une immense balançoire; alors, dans ces secousses, la vapeur s'échappait de la cheminée avec un bruit strident, puis tout à coup une sorte de silence se faisait, et l'on n'entendait plus que les roues qui frappaient l'eau, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon l'inclinaison du navire.

—Elle est jolie, ta glissade! me dit Mattia.

Je n'eus rien à lui répondre, ne sachant pas alors ce que c'était qu'une barre.

Mais ce ne fut pas seulement la barre qui imprima ces mouvements de roulis et de tangage au navire, ce fut aussi la mer qui, au large, se trouva être assez grosse.

Tout à coup Mattia, qui depuis assez longtemps ne parlait plus, se souleva brusquement.

—Qu'as-tu donc? lui dis-je.

—J'ai que ça danse trop et que j'ai mal au cœur.

—C'est le mal de mer.

—Pardi, je le sens bien!

Après quelques minutes il courut s'appuyer sur le bord du navire.

Ah! le pauvre Mattia, comme il fut malade; j'eus beau le prendre dans mes bras et appuyer sa tête contre ma poitrine, cela ne le guérit point; il gémissait, puis, de temps en temps, se levant vivement, il courait s'accouder sur le bord du navire, et ce n'était qu'après quelques minutes qu'il revenait se blotir contre moi.

Alors, chaque fois qu'il revenait ainsi, il me montrait le poing, et, moitié riant, moitié colère, il disait:

—Oh! ces Anglais, ça n'a pas de cœur.

—Heureusement.

Quand le jour se leva, un jour pâle, vaporeux et sans soleil, nous étions en vue de hautes falaises blanches, et ça et là on apercevait des navires immobiles et sans voiles. Peu à peu le roulis diminua et notre navire glissa sur l'eau tranquille presque aussi doucement que sur un canal. Nous n'étions plus en mer, et de chaque côté, tout au loin, on apercevait des rives boisées à travers les brumes du matin: nous étions entrés dans la Tamise.

Nous voici en Angleterre, dis-je à Mattia.

Mais il reçut mal cette bonne nouvelle, et s'étalait de tout son long sur le pont:

—Laisse-moi dormir, répondit-il.

Comme je n'avais pas été malade pendant la traversée, je ne me sentais pas envie de dormir; j'arrangeai Mattia pour qu'il fût le moins mal possible, et montant sur les caisses, je m'assis sur les plus élevées avec Capi entre mes jambes.

De là, je dominais la rivière et je voyais tout son cours de chaque côté, en amont, en arrière; à droite s'étalait un grand banc de sable que l'écume frangeait d'un cordon blanc, et à gauche il semblait qu'on allait entrer de nouveau dans la mer.

Mais ce n'était là qu'une illusion, les rives bleuâtres ne tardèrent pas à se rapprocher, puis à se montrer plus distinctement jaunes et vaseuses.

Au milieu du fleuve se tenait toute une flotte de navires à l'ancre, au milieu desquels couraient des vapeurs, des remorqueurs qui déroulaient derrière eux de longs rubans de fumée noire.

Que de navires! que de voiles! Je n'avais jamais imaginé qu'une rivière pût être aussi peuplée, et si la Garonne m'avait surpris, la Tamise m'émerveilla.

Plusieurs de ces navires étaient en train d'appareiller, et dans leur mâture on voyait des matelots courir sur des échelles de corde qui, de loin, paraissaient fines comme des fils d'araignée.

Derrière lui, notre bateau laissait un sillage écumeux au milieu de l'eau jaune, sur laquelle flottaient des débris de toutes sortes, des planches, des bouts de bois, des cadavres d'animaux tout ballonnés, des bouchons, des herbes; de temps en temps un oiseau aux grandes ailes s'abattait sur ces épaves, puis aussitôt il se relevait, pour s'envoyer avec un cri perçant, sa pâture dans le bec.

Pourquoi Mattia voulait-il dormir? Il ferait bien mieux de se réveiller: c'était là un spectacle curieux qui méritait d'être vu.

A mesure que notre vapeur remonta le fleuve, ce spectacle devint de plus en plus curieux, de plus en plus beau: ce n'était plus seulement les navires à voiles ou à vapeur qu'il était intéressant de suivre des yeux, les grands trois-mâts, les énormes steamers revenant des pays lointains, les charbonniers tout noirs, les barques chargées de paille ou de foin, qui ressemblaient à des meules de fourrages emportées par le courant, les grosses tonnes rouges, blanches, noires, que le flot faisait tourner; c'était encore ce qui se passait, ce qu'on apercevait sur les deux rives, qui maintenant se montraient distinctement avec tous leurs détails, leurs maisons coquettement peintes, leurs vertes prairies, leurs arbres que la serpe n'avait jamais ébranchés, et çà et là des ponts d'embarquement s'avancant au-dessus de la vase noire, des signaux de marée, des pieux verdâtres et gluants.

Je restai longtemps les yeux grands ouverts, ne pensant qu'à regarder, qu'à admirer.

Mais, voilà que sur les deux rives de la Tamise les maisons se tassent les unes à côté des autres, en longues files rouges, l'air s'obscurcit; la fumée et le brouillard se mêlent sans qu'on sache qui l'emporte en épaisseur, du brouillard ou de la fumée, puis, au lieu d'arbres ou de bestiaux dans les prairies, c'est une forêt de mâts qui surgit tout à coup: les navires sont dans les prairies.

N'y tenant plus, je dégringole de mon observatoire et je vais chercher Mattia: il est réveillé et le mal de mer étant guéri, il n'est plus de méchante humeur, de sorte qu'il veut bien monter avec moi sur mes caisses; lui aussi est ébloui et il se frotte les yeux: des canaux viennent des prairies déboucher dans le fleuve, et ils sont pleins aussi de navires.

Malheureusement le brouillard et la fumée s'épaississent encore; on ne voit plus autour de soi que par échappées; et plus on avance, moins on voit clair.

Enfin le navire ralentit sa marche, la machine s'arrête, des câbles sont jetés à terre; nous sommes à Londres et nous débarquons au milieu de gens qui nous regardent, mais qui ne nous parlent pas.

—Voilà le moment de te servir de ton anglais, mon petit Mattia.

Et Mattia, qui ne doute de rien, s'approche d'un gros homme à barbe rousse pour lui demander poliment, le chapeau à la main, le chemin de Green square.

Il me semble que Mattia est bien longtemps à s'expliquer avec son homme qui, plusieurs fois, lui fait répéter les mêmes mots, mais je ne veux pas paraître douter du savoir de mon ami.

Enfin il revient:

—C'est très facile, dit-il, il n'y a qu'à longer la Tamise; nous allons suivre les quais.

Mais il n'y a pas de quais à Londres, ou plutôt il n'y en avait pas à cette époque, les maisons s'avancèrent jusque dans l'eau; nous sommes donc obligés de suivre des rues qui nous paraissent longer la rivière.

Elles sont sombres, ces rues, boueuses, encombrées de voitures, de caisses, de ballots, de paquets de toute espèce, et c'est difficilement que nous parvenons à nous faufiler au milieu de ces embarras sans cesse renaissants. J'ai attaché Capi avec une corde et je le tiens sur mes talons; il n'est qu'une heure et pourtant le gaz est allumé dans les magasins, il pleut de la suie.

Vu sous cet aspect, Londres ne produit pas sur nous le même sentiment que la Tamise.

Nous avançons et de temps en temps Mattia demande si nous sommes loin encore de Lincol's Inn: il me rapporte que nous devons passer sous une grande porte qui barrera la rue que nous suivons. Cela me paraît bizarre, mais je n'ose pas lui dire que je crois qu'il se trompe.

Cependant il ne s'est point trompé et nous arrivons enfin à une arcade qui enjambe par-dessus la rue avec deux petites portes latérales: c'est Temple-Bar. De nouveau nous demandons notre chemin et l'on nous répond de tourner à droite.

Alors nous ne sommes plus dans une grande rue pleine de mouvement et de bruit; nous nous trouvons au contraire dans des petites ruelles silencieu-

ses qui s'enchevêtraient les unes dans les autres, et il nous semble que nous tournons sur nous-mêmes sans avancer, comme dans un labyrinthe.

Tout à coup au moment où nous nous croyons perdus, nous nous trouvons devant un petit cimetière plein de tombes, dont les pierres sont noires comme si on les avait peintes avec de la suie ou du cirage: c'est "Green square".

Pendant que Mattia interroge une ombre qui passe, je m'arrête pour tâcher d'empêcher mon cœur de battre, je ne respire plus et je tremble.

Puis, je suis Mattia et nous nous arrêtons devant une plaque en cuivre sur laquelle nous lisons: "Greth and Gallay".

Mattia s'avance pour tirer la sonnette, mais j'arrête son bras.

—Qu'as-tu me dit-il, comme tu es pâle.

—Attends un peu que je reprenne courage.

Il sonne et nous entrons.

Je suis tellement troublé, que je ne vois pas très distinctement autour de moi; il me semble que nous sommes dans un bureau et que deux ou trois personnes, penchées sur des tables, écrivent à la lueur de plusieurs becs de gaz qui brûlent en chantant.

C'est à l'une de ces personnes que Mattia s'adresse, car bien entendu je l'ai chargé de porter la parole. Dans ce qu'il dit reviennent plusieurs fois les mots de "boy", "family" et Barberin; je comprends qu'il explique que je suis le garçon que ma famille a chargé Barberin de retrouver. Le nom de Barberin produit de l'effet: on nous regarde, et celui à qui Mattia parlait se lève pour nous ouvrir une porte.

Nous entrons dans une pièce pleine de livres et de papiers: un monsieur est assis devant un bureau, et un autre en robe et en perruque, tenant à la main plusieurs sacs bleus, s'entretient avec lui.

En peu de mots, celui qui nous précède explique qui nous sommes, et alors les deux messieurs nous regardent de la tête aux pieds.

—Lequel de vous est l'enfant élevé par Barberin? dit en français le monsieur assis devant le bureau.

En entendant parler français, je me sens rassuré et j'avance d'un pas:

—Moi, monsieur.

—Où est Barberin?

—Il est mort.

Les deux messieurs se regardent un moment, puis celui qui a une perruque sur la tête sort en emportant ses sacs.

—Alors, comment êtes-vous venus? demanda le monsieur qui avait commencé à m'interroger.

—A pied jusqu'à Boulogne et de Boulogne à Londres en bateau; nous venons de débarquer.

—Barberin vous avait donné de l'argent?

—Nous n'avons pas vu Barberin.

—Alors comment avez-vous su que vous deviez venir ici?

Je fis, aussi court que possible, le récit qu'on me demandait.

J'avais hâte de poser à mon tour quelques questions, une surtout qui me brûlait les lèvres, mais je n'en eus pas le temps.

Il fallut que le racontasse comment j'avais été élevé par Barberin, comment j'avais été vendu par celui-ci à Vitalis, comment à la mort de mon maître j'avais été recueilli par la famille Acquin, enfin comment le père ayant été mis en prison pour dettes, j'avais repris mon ancienne existence de musicien ambulancier.

A mesure que je parlais, le monsieur prenait des notes et il me regardait d'une façon qui me gênait: il faut dire que son visage était dur, avec quelque chose de fourbe dans le sourire.

—Et quel est ce garçon, dit-il, en désignant Mattia du bout de sa plume de fer, comme s'il voulait lui darder une flèche.

—Un ami, un camarade, un frère.

—Très bien; simple connaissance faite sur les grands chemins, n'est-ce pas?

—Le plus tendre, le plus affectueux des frères.

—Oh! Je n'en doute pas.

Le moment me parut venu de poser enfin la question qui depuis le commencement de notre entretien m'oppressait.

—Ma famille, monsieur, habite l'Angleterre?

—Certainement, elle habite Londres; au moins en ce moment.

—Alors je vais la voir.

—Dans quelques instants vous serez près d'elle. Je vais vous faire conduire.

Il sonna.

—Encore un mot, monsieur, je vous prie: J'ai un père?

Ce fut à peine si je pus prononcer ce mot.

—Non seulement un père, mais une mère, des frères, des soeurs.

—Ah! monsieur.

Mais la porte en s'ouvrant coupa mon effusion: je ne pus que regarder Mattia les yeux pleins de larmes.

Le monsieur s'adressa en anglais à celui qui entra et je crus comprendre qu'il lui disait de nous conduire.

Je m'étais levé.

—Ah! j'oubliais, dit le monsieur, votre nom est Driscoll, c'est le nom de votre père.

Malgré sa mauvaise figure je crois que je lui aurais sauté au cou s'il m'en avait donné le temps; mais de la main il nous montra la porte et nous sortîmes.

XIII

LA FAMILLE DRISCOLL

Le clerc qui devait me conduire chez mes parents était un vieux petit bonhomme ratatiné, parcheminé, ridé, vêtu d'un habit noir râpé et lustré, cravaté de blanc; lorsque nous fûmes dehors il se frotta les mains frénétiquement en faisant craquer les articulations de ses doigts et de ses poignets, secoua ses jambes comme s'il voulait envoyer au loin ses bottes éculées et levant le nez en l'air, il aspira fortement le brouillard à plusieurs reprises, avec la béatitude d'un homme qui a été longtemps enfermé.

—Il trouve que ça sent bon, me dit Mattia en italien.

Le vieux bonhomme nous regarda, et sans nous parler, il nous fit "psit, psit", comme s'il s'était adressé à des chiens, ce qui voulait dire que nous devions marcher sur ses talons et ne pas le perdre.

Nous ne tardâmes pas à nous trouver dans une grande rue encombrée de voitures; il en arrêta au passage une dont le cocher, au lieu d'être assis sur son siège derrière son cheval, était perché en l'air derrière et tout au haut d'une sorte de capote de cabriolet; je sus plus tard que cette voiture s'appelait un "cab".

Il nous fit monter dans cette voiture qui n'était pas close par devant et au moyen d'un petit judas ouvert dans la capote il engagea un dialogue avec le cocher; plusieurs fois le nom de Bethnal-Green fut prononcé et je pensai que c'était le nom du quartier dans lequel demeuraient mes parents; je savais que "green" en anglais veut dire vert et cela me donna l'idée que ce quartier devait être planté de beaux arbres, ce qui tout naturellement me fut très agréable; cela ne ressemblerait point aux vilaines rues de Londres si sombres et si tristes que nous avions traversées en arrivant; c'était très joli une maison dans une grande ville, entourée d'arbres.

La discussion fut assez longue entre notre conducteur et le cocher; tantôt c'était l'un qui se haussait au judas pour donner des explications, tantôt c'était l'autre qui semblait vouloir se précipiter de son siège par cette étroite ouverture pour dire qu'il ne comprenait absolument rien à ce qu'on lui demandait.

Mattia et moi nous étions tassés dans un coin avec Capi entre mes jambes, et, en écoutant cette discussion, je me disais qu'il était vraiment bien étonnant qu'un cocher ne parût pas connaître un endroit aussi joli que devait l'être Bethnal-Green; il y avait donc bien des quartiers verts à Londres? Cela était assez étonnant, car d'après ce que nous avions déjà vu, j'aurais plutôt cru à de la suie.

Nous roulons assez vite dans des rues larges, puis dans des rues étroites, puis dans d'autres rues larges, mais sans presque rien voir autour de nous, tant le brouillard qui nous enveloppe est opaque; il commence à faire froid, et cependant nous éprouvons un sentiment de gêne dans la respiration comme si nous étouffions. Quand je dis nous, il s'agit de Mattia et de moi, car notre guide paraît au contraire se trouver à son aise; en tout cas, il respire l'air fortement, la bouche ouverte, en reniflant, comme s'il était pressé d'emmagasiner une grosse provision d'air dans ses poumons, puis, de temps en temps, il continue à faire craquer ses mains et à détirer ses jambes. Est-ce qu'il est resté plusieurs années sans remuer et sans respirer?

Malgré l'émotion qui m'enfièvre à la pensée que dans quelques instants, dans quelques secondes peut-être, je vais embrasser mes parents, mon père, ma mère, mes frères, mes soeurs, j'ai grande envie de voir la ville que nous traversons: n'est-ce pas ma ville, ma patrie?

Mais j'ai beau ouvrir les yeux, je ne vois rien ou presque rien, si ce n'est les lumières rouges du gaz qui brûlent dans le brouillard, comme dans un épais nuage de fumée; c'est à peine si on aperçoit les lanternes des voitures que nous croisons et, de temps en temps nous nous arrêtons court, pour ne pas accrocher ou pour ne pas écraser des gens qui encombrèrent les rues.

Nous roulons toujours; il y a déjà bien longtemps que nous sommes sortis de chez Greth and Gallay, cela me confirme dans l'idée que mes parents demeurent à la campagne; bientôt sans doute nous allons quitter les rues étroites pour courir dans les champs.

Comme nous nous tenons la main, Mattia et moi,



LOUIS VAN BEETHOVEN

ECOLE CLASSIQUE ALLEMANDE

LOUIS VAN BEETHOVEN, (1770-1827,) né à Bonn.

L'un des plus grands génies du siècle. Son domaine principal est essentiellement instrumental. Depuis la simple sonate jusqu'à la symphonie, il n'a créé que des chefs-d'oeuvre.

On lui reconnaît généralement "trois styles" ou époques distinctes dans sa vie de compositeur. Le premier dérive sensiblement de Haydn et de Mozart, qu'il continue avec plus d'extension. — Le deuxième lui est bien personnel et ne saurait être confondu avec aucun autre; il s'y montre dans la plénitude de son génie. — En ce qui concerne le troisième, les appréciations sont très divisées; les uns le considèrent comme supérieur au deuxième par la hardiesse des combinaisons harmoniques et l'intensité de la force expressive; les autres y voient une sorte de décadence glorieuse, motivée en partie par la surdité qui a empoisonné la moitié de la vie du malheureux artiste. Ce qui est certain, c'est que Beethoven s'y est élevé à des hauteurs jusqu'alors inconnues.

La façon dont Beethoven acquit l'instruction musicale n'est pas très connue. Il y fut d'abord réfractaire, si bien que son père usait de violence et le battait pour l'obliger à travailler son piano; il avait alors environ cinq ans! Mais après une année d'étude sous la direction de Van der Eden, il s'enthousiasma pour la musique et prit dès lors son essor. Il eut ensuite pour maître Neefe, qui lui fit étudier Bach et Haendel, au point de vue de la virtuosité; il étonna tous les artistes de son temps, y compris Mozart, par son aptitude surprenante pour l'improvisation, qui était chez lui chose innée, puisqu'il ne possédait encore aucune notion d'harmonie ou de contrepoint; tout chez lui était pur instinct natif ou esprit d'imitation.

Ce n'est que vers 1793 qu'il reçut quelques leçons d'Haydn, déjà âgé, qui ne comprit pas à quel génie il avait affaire et le négligea; puis d'Albrechtberger, savant contrepointiste, qui fut, avec la nature, son seul maître.

Il composait presque toujours en marchant, en se promenant; puis, rentré chez lui, il écrivait ce qu'il avait ainsi conçu. Il était d'une extrême originalité, confinant à la sauvagerie, bien qu'ayant fréquenté, à Vienne et ailleurs, le monde le plus élégant, notamment chez l'archiduc Rodolphe, qui fut, avec Ferdinand Ries, à peu près son seul élève marquant.

Son oeuvre est considérable: neuf Symphonies, toutes célèbres, la dernière avec chœurs; six Concertos pour piano et orchestre; dix-sept admirables Quatuors pour instruments à cordes; de nombreux Trios, Duos et Sonates; beaucoup d'autres pièces pour piano; un célèbre Septuor; un opéra: "Fidelio"; plusieurs ouvertures: "Coriolan", "Egmont", "Léonore" (Fidelio), "Ruines d'Athènes", Chœurs, Lieder, Ballet de Prométhée, une Messe, etc.

Cet immense génie, pourtant apprécié de son vivant, est mort, hélas! tout comme Mozart, dans un état voisin de la misère!

Il nous faut de nouveau descendre quelques échelons pour nommer plusieurs grands artistes dans lesquels on peut voir les continuateurs de Mozart et Beethoven.



Mélancolie

Poésie de FRANÇOIS COPPÉE

Musique de CHARLES GOUNOD

Andante non troppo

PIANO

Musical notation for the piano introduction, consisting of two staves (treble and bass clef) with a piano (p) dynamic marking.

Obséde par ces mots — le veu . vage et l'au . tom . ne Mon rê . ve n'en veut pas d'autres pour exprimer

Vocal line and piano accompaniment for the first line of lyrics.

Cet . te mélanco . lie im . mense et mono . to . ne Qui m'ô . te toutes . poir — et tout dé . sir d'ai . mer —

Vocal line and piano accompaniment for the second line of lyrics.

Il é . vo . que sans . cesse — u . ne très longue al . le . e De plata . nes gé . ants —

Vocal line and piano accompaniment for the third line of lyrics.

dépouilles à de . mi — Dans la . quel . . . le une fem . me en grand deuil . et voi . le . . e S'a . van . ce lente .

Vocal line and piano accompaniment for the fourth line of lyrics.

ment sur le ga . zon blé . mi Elle songe à l'ab . sent — qui lui di . sait : — Je



t'ai . me Et sous le grand ciel bas — qui n'a plus un ray . on — S'aperçoit que de .



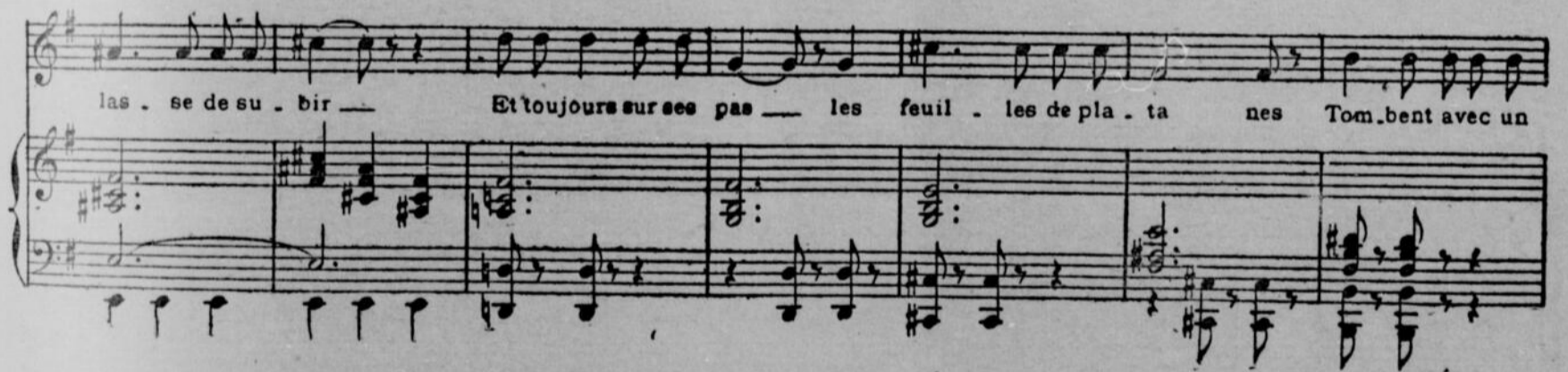
jà — fleu . rit — le chrysan . thé . me Et qu'hier a pé . ri le dernier papil .



lon . Et le chemin a in . et — dans l'herbe qui se fa . ne Bien las . se de vou . loir — bien



las . se de su . bir — Et toujours sur ses pas — les feuil . les de pla . ta nes Tom . bent avec un



bruit — trie . te comme un sou . pir — En vain pour



dissiper ces i.ma.ges mo ro . ses j'in . vo . que ma jeu . nes . se et cesplendide é

te — Je dou . te du so . leil — je ne crois plus aux ro . ses . Et je vais le front

bas — Comme un homme han . té — Et j'ai le cœur si plein — d'au . tomne et de veu . va . ge

Que je rê . ve tou . jours — sous ce ciel pur et clair — D'u . ne figure en deuil — dans un froid pay . sa . ge

Et de feuil . les tombant au premier vent d'hi . ver — au premier vent d'hi . ver .

cette pensée que je vais retrouver mes parents me fait serrer la sienne; il me semble qu'il est nécessaire de lui exprimer que je suis son ami, en ce moment même, plus que jamais et pour toujours.

Mais au lieu d'arriver dans la campagne, nous entrons dans des rues plus étroites, et nous entendons le sifflet des locomotives.

Alors je prie Mattia de demander à notre guide si nous n'allons pas enfin arriver chez mes parents; la réponse de Mattia est désespérante: il prétend que le clerc de Greth and Galley a dit qu'il n'était jamais venu dans ce quartier de voleurs. Sans doute Mattia se trompe, il ne comprend pas ce qu'on lui a répondu. Mais il soutient que "thieves", le mot anglais dont le clerc s'est servi, signifie bien voleurs en français, et qu'il en est sûr. Je reste un moment déconcerté, puis je me dis que si le clerc a peur des voleurs, c'est que justement nous allons entrer dans la campagne, et que le mot "green" qui se trouve après Bethnal, s'applique bien à des arbres et à des prairies. Je communique cette idée à Mattia, et la peur du clerc nous fait beaucoup rire: comme les gens qui ne sont pas sortis des villes sont bêtes!

Mais rien n'annonce la campagne: l'Angleterre n'est donc qu'une ville de pierre et de boue qui s'appelle Londres? Cette boue nous inonde dans notre voiture, elle jaillit jusque sur nous en plaques noires, une odeur infecte nous enveloppe depuis assez longtemps déjà; tout cela indique que nous sommes dans un vilain quartier, le dernier sans doute, avant d'arriver dans les prairies de Bethnal-Green. Il me semble que nous tournons sur nous-mêmes, et de temps en temps notre cocher ralentit sa marche, comme s'il ne savait plus où il est. Tout à coup, il s'arrête enfin brusquement, et notre judas s'ouvre.

Alors, une conversation ou plutôt une discussion s'engage: Mattia me dit qu'il croit comprendre que notre cocher ne veut pas aller plus loin, parce qu'il ne connaît pas son chemin; il demande des indications au clerc de Greth and Galley, et celui-ci continue à répondre qu'il n'est jamais venu dans ce quartier de voleurs: j'entends le mot "thieves".

Assurément, ce n'est pas là Bethnal-Green.

La discussion continue par le judas, et c'est avec une égale colère que le cocher et le clerc s'envoient leurs répliques par ce trou.

Enfin, le clerc, après avoir donné de l'argent au cocher qui murmure, descend du cab, et de nouveau, il nous fait "psit, psit"; il est clair que nous devons descendre à notre tour.

Nous voilà dans une rue fangeuse, au milieu du brouillard; une boutique est brillamment illuminée, et le gaz reflété par des glaces, par des dorures et par des bouteilles taillées à facettes, se répand dans la rue, où il perce le brouillard jusqu'au ruisseau: c'est une taverne, ou mieux ce que les Anglais nomment "gin palace", ou palais dans lequel on vend de l'eau-de-vie de genièvre et aussi des eaux-de-vie de toutes sortes, qui, les unes comme les autres, ont pour même origine l'alcool de grain ou de betterave.

—Psit! psit! fait notre guide.

Et nous entrons avec lui dans ce "gin palace". Décidément, nous avons eu tort de croire que nous étions dans un misérable quartier; je n'ai jamais vu rien de plus luxueux; partout des glaces et des dorures, le comptoir est en argent. Cependant, les gens qui se tiennent debout devant ce comptoir ou appuyés de l'épaule contre les murailles ou contre les tonneaux sont déguenillés, quelques-uns n'ont pas de souliers, et leurs pieds nus, qui ont pataugé dans la boue des cloaques, sont aussi noirs que s'ils avaient été cirés avec un cierge qui n'aurait pas encore eu le temps de sécher.

Sur ce beau comptoir en argent, notre guide se fait servir un verre d'une liqueur blanche, qui sent bon, et, après l'avoir vidé d'un trait avec l'avidité qu'il mettait, quelques instants auparavant, à avaler le brouillard, il engage une conversation avec l'homme aux bras nus jusqu'au coude qui l'a servi.

Il n'est pas bien difficile de deviner qu'il demande sa route, et je n'ai pas besoin d'interroger Mattia.

De nouveau nous cheminons sur les talons de notre guide; maintenant la rue est si étroite que malgré le brouillard nous voyons les maisons qui la bordent de chaque côté; des cordes sont tendues en l'air de l'une à l'autre de ces maisons, des linges et des haillons pendent à ces cordes. Assurément, ce n'est pas pour sécher qu'ils sont là.

Où allons-nous? Je commence à être inquiet, et de temps en temps Mattia me regarde; cependant, il ne m'interroge pas.

De la rue nous sommes passés dans une ruelle, puis dans une cour, puis dans une ruelle encore; les maisons sont plus misérables que dans le plus misérable village de France; beaucoup sont en planches comme des hangars ou des étables, et cepen-

dant ce sont bien des maisons; des femmes tête nue, et des enfants grouillent sur les seuils.

Quand une faible lueur nous permet de voir un peu distinctement autour de nous, je remarque que ces femmes sont pâles, leurs cheveux d'un blond de lin pendent sur leurs épaules, les enfants sont presque nus et les quelques vêtements qu'ils ont sur le dos sont en guenilles; dans une ruelle, nous trouvons des porcs qui farfouillent au milieu du ruisseau stagnant, d'où se dégage une odeur fétide.

Notre guide ne tarde pas à s'arrêter; assurément il est perdu; mais à ce moment vient à nous un homme vêtu d'une longue redingote bleue et coiffé d'un chapeau garni de cuir verni; autour de son poignet est passé un galon noir et blanc; un étui est suspendu à sa ceinture; c'est un homme de police, un "policeman".

Une conversation s'engage, et bientôt nous nous remettons en route, précédés du policeman; nous traversons des ruelles, des cours, des rues tortueuses, il me semble que çà et là des maisons sont effondrées.

Enfin, nous nous arrêtons dans une cour dont le milieu est occupé par une petite mare.

—"Red lion court", dit le policeman.

Ces mots, que j'ai entendu prononcer plusieurs fois déjà, signifient: "Cour du Lion-Rouge", m'a dit Mattia.

Pourquoi nous arrêtons-nous? Il est impossible que nous soyons à Bethnal-Green; est-ce que c'est dans cette cour que demeurent mes parents? Mais alors?...

Je n'ai pas le temps d'examiner ces questions qui passent devant mon esprit inquiet; le policeman a frappé à la porte d'une sorte de hangar en planches et notre guide le remercie; nous sommes donc arrivés.

Mattia, qui ne m'a pas lâché la main, me la serre, et je serre la sienne.

Nous nous sommes compris: l'angoisse qui étreint mon cœur étreint le sien aussi.

J'étais tellement troublé que je ne sais trop comment la porte à laquelle le policeman avait frappé nous fut ouverte, mais à partir du moment où nous fûmes entrés dans une vaste pièce, qu'éclairaient une lampe et un feu de charbon de terre brûlant dans une grille, mes souvenirs reviennent.

Devant ce feu, dans un fauteuil de paille qui avait la forme d'une niche de saint, se tenait immobile comme une statue un vieillard à barbe blanche, la tête couverte d'un bonnet noir; en face l'un de l'autre, mais séparés par une table, étaient assis un homme et une femme; l'homme avait quarante ans environ, il était vêtu d'un costume de velours gris, sa physionomie était intelligente, mais dure; la femme, plus jeune de cinq ou six ans, avait des cheveux blonds qui pendaient sur un châle à carreaux blancs et noirs, croisé autour de sa poitrine; ses yeux n'avaient pas de regard, et l'indifférence ou l'apathie était empreinte sur son visage, qui avait dû être beau, comme dans ses gestes indolents; dans la pièce se trouvaient quatre enfants, deux garçons et deux filles, tous blonds, d'un blond de lin comme leur mère; l'aîné des garçons paraissait être âgé de onze ou douze ans; la plus jeune des petites filles avait trois ans à peine, elle marchait en se traînant à terre.

Je vis tout cela d'un coup d'oeil, et avant que notre guide, le clerc de Greth and Galley, eût achevé de parler.

Que dit-il? Je l'entendis à peine, et je ne le compris pas du tout; le nom de Driscoll, mon nom, m'avait dit l'homme d'affaires, frappa seulement mon oreille.

Tous les yeux s'étaient tournés vers Mattia et vers moi, même ceux du vieillard immobile; seule la petite fille prêtait attention à Capi.

—Lequel de vous deux est Remi? demanda en français l'homme au costume de velours gris.

Je m'avançai d'un pas.

—Moi, dis-je.

—Alors, embrasse ton père, mon garçon.

Quand j'avais pensé à ce moment, je m'étais imaginé que j'éprouverais un élan qui me pousserait dans les bras de mon père; je ne trouvais pas cet élan en moi. Cependant, je m'avançai et j'embrassai mon père.

—Maintenant, me dit-il, voilà ton grand-père, ta mère, tes frères et tes soeurs.

J'allai à ma mère tout d'abord et la pris dans mes bras; elle me laissa l'embrasser, mais elle-même elle ne m'embrassa point, elle me dit seulement deux ou trois paroles que je ne compris pas.

—Donne une poignée de main à ton grand-père, me dit mon père, et vas-y doucement, il est paralysé.

Je donnai aussi la main à mes deux frères et à ma soeur aînée; je voulus prendre la petite dans mes bras, mais comme elle était occupée à flatter Capi, elle me repoussa.

Tout en allant ainsi de l'un à l'autre, j'étais indigné contre moi-même; eh quoi! je ne ressentais pas plus de joie à me retrouver enfin dans ma famille; j'avais un père, une mère, des frères, des soeurs, j'avais un grand-père, j'étais réuni à eux et je restais froid; j'avais attendu ce moment avec une impatience fiévreuse, j'avais été fou de joie en pensant que moi aussi j'allais avoir une famille. Les parents à aimer, qui m'aimeraient, et je restais embarrassé, les examinant tous curieusement et ne trouvant rien en mon cœur à leur dire, pas une parole de tendresse. J'étais donc un monstre? Je n'étais donc pas digne d'avoir une famille?

Si j'avais trouvé mes parents dans un palais au lieu de les trouver dans un hangar, n'aurais-je pas éprouvé ces sentiments de tendresse que quelques heures auparavant je ressentais en mon cœur pour un père et une mère que je ne connaissais pas, et que je ne pouvais pas exprimer à un père et à une mère que je voyais?

Cette idée m'étouffa de honte: revenant devant ma mère, je la pris de nouveau dans mes bras et je l'embrassai à pleines lèvres: sans doute elle ne comprit pas ce qui provoquait cet élan, car au lieu de me rendre mes baisers, elle me regarda de son air indolent, puis s'adressant à son mari, mon père, en haussant doucement les épaules, elle lui dit quelques mots que je ne compris pas, mais qui firent rire celui-ci: cette indifférence d'une part et d'autre part ce rire me serrèrent le cœur à le briser, il me semblait que cette effusion de tendresse ne méritait pas qu'on la reçût ainsi.

Mais on ne me laissa pas le temps de me livrer à mes impressions.

—Et celui-là, demanda mon père en me désignant Mattia, quel est-il?

J'expliquai quels liens m'attachaient à Mattia, et je le fis en m'efforçant de mettre dans mes paroles un peu de l'amitié que j'éprouvais, et aussi en tâchant d'expliquer la reconnaissance que je lui devais.

—Bon, dit mon père, il a voulu voir du pays.

J'allais répondre; Mattia me coupa la parole:

—Justement, dit-il.

—Et Barberin? demanda mon père. Pourquoi donc n'est-il pas venu?

J'expliquai que Barberin était mort, ce qui avait été une grande déception pour moi lorsque nous étions arrivés à Paris, après avoir appris à Chavannon par mère Barberin que mes parents me cherchaient.

Alors mon père traduisit à ma mère ce que je venais de dire et je crus comprendre que celle-ci répondit que c'était très bon ou très bien; en tous cas elle prononça à plusieurs reprises les mots "well" et "good" que je connaissais. Pourquoi était-il bon et bien que Barberin fût mort? ce fut ce que je me demandai sans trouver de réponse à cette question.

—Tu ne sais pas l'anglais? me demanda mon père.

—Non; je sais seulement le français et aussi l'italien pour l'avoir appris avec un maître à qui Barberin m'avait loué.

—Vitalis?

—Vous avez su...

—C'est Barberin qui m'a dit son nom, lorsqu'il y a quelque temps je me suis rendu en France pour te chercher. Mais tu dois être curieux de savoir comment nous ne t'avons pas cherché pendant treize ans et comment tout à coup nous avons eu l'idée d'aller trouver Barberin.

—Oh! oui, très curieux, je vous assure, bien curieux.

—Alors viens là auprès du feu, je vais te conter cela.

En entrant j'avais déposé ma harpe contre la muraille, je débouclai mon sac et pris la place qui m'était indiquée.

Mais comme j'étendais mes jambes crottées et mouillées devant le feu, mon grand-père cracha de mon côté sans rien dire à peu près comme un vieux chat en colère; je n'eus pas besoin d'autre explication pour comprendre que je le gênais, et je retirai mes jambes.

—Ne fais pas attention, dit mon père, le vieux n'aime pas qu'on se mette devant son feu, mais si tu as froid chauffe-toi; il n'y a pas besoin de se gêner avec lui.

Je fus abasourdi d'entendre parler ainsi de ce vieillard à cheveux blancs; il me semblait que si l'on devait se gêner avec quelqu'un, c'était précisément avec lui; je tins donc mes jambes sous ma chaise.

—Tu es notre fils aîné, me dit mon père, et tu es né un an après mon mariage avec ta mère. Quand j'épousai ta mère, il y avait une jeune fille qui croyait que je la prendrais pour femme et à qui ce mariage inspira une haine féroce contre celle qu'elle considérait comme sa rivale. Ce fut pour se venger que le jour juste où tu atteignais tes six mois, elle te vola et t'emporta en France, à Paris, où elle t'abandonna dans la rue. Nous fîmes toutes les recher-

ches possibles, mais cependant sans aller jusqu'à Paris, car nous ne pouvions pas supposer qu'on t'avait porté si loin. Nous ne te retrouvâmes point, et nous te croyions mort, perdu à jamais, lorsqu'il y a trois mois, cette femme, atteinte d'une maladie mortelle, révéla, avant de mourir, la vérité. Je partis aussitôt pour la France et j'allai chez le commissaire de police du quartier dans lequel tu avais été abandonné. Là on m'apprit que tu avais été adopté par un maçon de la Creuse, celui-là même qui t'avait trouvé, et aussitôt je me rendis à Chavanon. Barberin me dit qu'il t'avait loué à Vitalis, un musicien ambulancier et que tu parcourais la France avec celui-ci. Comme je ne pouvais pas rester en France et me mettre à la poursuite de Vitalis, je chargeai Barberin de ce soin et lui donnai de l'argent pour venir à Paris. En même temps je lui recommandais d'avertir les gens de loi qui s'occupent de mes affaires, MM. Greth et Galley, quand il t'aurait retrouvé. Si je ne lui donnai point mon adresse ici, c'est que nous n'habitons Londres que dans l'hiver; pendant la belle saison nous parcourons l'Angleterre et l'Écosse pour notre commerce de marchands ambulants avec nos voitures et notre famille. Voilà mon garçon, comment tu as été retrouvé, et comment après treize ans, tu reprends ici ta place, dans la famille. Je comprends que tu sois un peu effarouché car tu ne nous connais pas, et tu n'entends pas ce que nous disons de même que tu ne peux pas te faire entendre; mais j'espère que tu t'habitueras vite.

Oui sans doute je m'habituerai vite; n'était-ce pas tout naturel puisque j'étais dans ma famille, et que ceux avec qui j'allais vivre étaient mon père, ma mère, mes frères et soeurs?

Les beaux langes n'avaient pas dit vrai; pour mère Barberin, pour Lise, pour le père Acquin, pour ceux qui m'avaient secouru, c'était un malheur; je ne pourrais pas faire ce que j'avais rêvé, car des marchands ambulants, alors surtout qu'ils demeurent dans un hangar, ne doivent pas être bien riches; mais qu'importait après tout: j'avais une famille; c'était un rêve d'enfant que de s'imaginer que la fortune serait ma mère: tendresse vaut mieux que richesse; ce n'était pas d'argent que j'avais besoin, mais d'affection.

Pendant que j'écoutais le récit de mon père, on avait dressé le couvert sur la table: des assiettes à fleurs bleues, et dans un plat en métal un gros morceau de boeuf cuit au four avec des pommes de terre tout autour.

—Avez-vous faim, les garçons? nous demanda mon père en s'adressant à Mattia et à moi.

Mattia montra ses dents blanches.

—Eh bien, mettons-nous à table, dit mon père.

Mais avant de s'asseoir, il poussa le fauteuil de mon grand-père jusqu'à la table. Puis prenant place lui-même le dos au feu, il commença à couper le roastbeef et il nous en servit à chacun une belle tranche accompagnée de pommes de terre.

Quoique je n'eusse pas été élevé dans des principes de civilité, ou plutôt pour dire vrai, bien que je n'eusse pas été élevé du tout, je remarquai que mes frères et ma soeur aînée mangeaient le plus souvent avec leurs doigts qu'ils trempaient dans la sauce et qu'ils léchaient sans que mon père ni ma mère parussent s'en apercevoir; quant à mon grand-père, il n'avait d'attention que pour son assiette, et la seule main dont il pût se servir allait continuellement de cette assiette à sa bouche; quand il laissait échapper un morceau de ses doigts tremblants mes frères se moquaient de lui.

Le souper achevé, je crus que nous allions passer la soirée devant le feu; mais mon père me dit qu'il attendait des amis, et que nous devions nous coucher; puis, prenant une chandelle, il nous conduisit dans une remise qui tenait à la pièce où nous avions mangé: là se trouvaient deux de ces grandes voitures qui servent ordinairement aux marchands ambulants. Il ouvrit la porte de l'une et nous vîmes qu'il s'y trouvait deux lits superposés.

—Voilà vos lits, dit-il; dormez bien.

Telle fut ma réception dans ma famille, — la famille Driscoll.

XIV

PERE ET MERE HONORERAS

Mon père en se retirant nous avait laissé la chandelle, mais il avait fermé en dehors la porte de notre voiture: nous n'avions qu'à nous coucher; ce que nous fîmes au plus vite, sans bavarder comme nous en avions l'habitude tous les soirs, et sans nous raconter nos impressions de cette journée si remplie.

—Bonsoir, Remi, me dit Mattia.

—Bonsoir, Mattia.

Mattia n'avait pas plus envie de parler que je n'en avais envie moi-même et je fus heureux de son silence.

Mais n'avoir pas envie de parler n'est pas avoir

envie de dormir; la chandelle éteinte, il me fut impossible de fermer les yeux, et je me mis à réfléchir à tout ce qui venait de se passer, en me tournant et me retournant dans mon étroite couchette.

Tout en réfléchissant, j'entendais Mattia, qui occupait la couchette placée au-dessus de la mienne, s'agiter et se tourner aussi, ce qui prouvait qu'il ne dormait pas mieux que moi.

—Tu ne dors pas? lui dis-je à voix basse.

—Non, pas encore.

—Es-tu mal?

—Non, je te remercie, je suis très bien, au contraire, seulement tout tourne autour de moi, comme si j'étais encore sur la mer, et la voiture s'élève et s'enfonce en roulant.

Était-ce seulement le mal de mer qui empêchait Mattia de s'endormir? les pensées qui le tenaient éveillé n'étaient-elles pas les mêmes que les miennes? Il m'aimait assez, et nous étions assez étroitement unis de cœur comme d'esprit pour qu'il sentit ce que je sentais moi-même.

Le sommeil ne vint pas, et le temps en s'écoulant, augmenta l'effroi vague qui m'oppressait: tout d'abord je n'avais pas bien compris l'impression dominante en moi, parmi toutes celles qui se choquaient dans ma tête en une confusion tumultueuse, mais maintenant je croyais que c'était la peur. Peur de quoi? Je n'en savais rien, mais enfin j'avais peur. Et ce n'était pas d'être couché dans cette voiture, au milieu de ce quartier misérable de Bethnal-Green que j'étais effrayé. Combien de fois dans mon existence vagabonde avait-je passé des nuits n'étant pas protégé comme je l'étais en ce moment. J'avais conscience d'être à l'abri de tout danger, et cependant j'étais épouvanté; plus je me raidissais contre cette épouvante, moins je parvenais à me rassurer.

Les heures s'écoulèrent les unes après les autres, sans que je pusse me rendre compte de l'avancement de la nuit, car il n'y avait pas aux environs d'horloges qui sonnassent; tout à coup j'entendis un bruit assez fort à la porte de la remise, qui ouvrait sur une autre rue que la cour du Lion-Rouge; puis, après plusieurs appels frappés à intervalles réguliers, une leur pénétra dans notre voiture.

Surpris, je regardai vivement autour de moi, tandis que Capi qui dormait contre ma couchette, se réveillait pour gronder; je vis alors que cette leur nous arrivait par une petite fenêtre pratiquée dans la paroi de notre voiture, contre laquelle nos lits étaient appliqués, et que je n'avais pas remarquée en me couchant parce qu'elle était recouverte à l'intérieur par un rideau; une moitié de cette fenêtre se trouvait dans le lit de Mattia, l'autre moitié dans le mien. Ne voulant pas que Capi réveillât toute la maison, je lui posai une main sur la gueule, puis je regardai au dehors.

Mon père, entré sous la remise, avait vivement et sans bruit ouvert la porte de la rue, puis il l'avait refermée de la même manière après l'entrée de deux hommes lourdement chargés de ballots qu'ils portaient sur leurs épaules.

Alors il posa un doigt sur ses lèvres et de son autre main qui tenait une lanterne sourde à volets, il montra la voiture dans laquelle nous étions couchés; cela voulait dire qu'il ne fallait pas faire de bruit de peur de nous réveiller.

Cette attention me toucha et j'eus l'idée de lui crier qu'il n'avait pas besoin de se gêner pour moi, attendu que je ne dormais pas, mais comme c'aurait été réveiller Mattia, qui, lui, dormait tranquillement sans doute, je me tus.

Mon père aida les deux hommes à se décharger de leurs ballots, puis il disparut un moment et revint bientôt avec ma mère. Pendant son absence, les hommes avaient ouvert leurs paquets; l'un était plein de pièces d'étoffes; dans l'autre se trouvaient des objets de bonneterie, des tricots, des caleçons, des bas, des gants.

Alors je compris ce qui tout d'abord m'avait étonné: ces gens étaient des marchands qui venaient vendre leurs marchandises à mes parents.

Mon père prenait chaque objet, l'examinait à la lumière de sa lanterne, et le passait à ma mère qui avec de petits ciseaux coupait les étiquettes, qu'elle mettait dans sa poche.

Cela me parut bizarre, de même que l'heure choisie pour cette vente me paraissait étrange.

Tout en procédant à cet examen, mon père adressait quelques paroles à voix basse aux hommes qui avaient apporté ces ballots: si j'avais su l'anglais, j'aurais peut-être entendu ces paroles, mais on entend mal ce qu'on ne comprend pas; il n'y eut guère que le mot "policemen", plusieurs fois répété, qui frappa mon oreille.

Lorsque le contenu des ballots eut été soigneusement visité, mes parents et les deux hommes sortirent de la remise pour entrer dans la maison, et de nouveau l'obscurité se fit autour de nous; il était évident qu'ils allaient régler leur compte.

Je voulus me dire qu'il n'y avait rien de plus naturel que ce que je venais de voir, cependant je ne pus pas me convaincre moi-même, si grande que fût ma bonne volonté; pourquoi ces gens venant chez mes parents n'étaient-ils pas entrés par la cour du Lion-Rouge? Pourquoi avait-on parlé de la police à voix basse comme si l'on craignait d'être entendu du dehors? Pourquoi ma mère avait-elle coupé les étiquettes qui pendaient après les effets qu'elle achetait?

Ces questions n'étaient pas faites pour m'endormir et comme je ne leur trouvais pas de réponse, je tâchais de les chasser de mon esprit, mais c'était en vain. Après un certain temps, je vis de nouveau la lumière emplir notre voiture, et de nouveau je regardai par la fente de mon rideau; mais cette fois ce fut malgré moi et contre ma volonté, tandis que la première c'avait été tout naturellement pour voir et savoir. Maintenant je me disais que je ne devrais pas regarder, et cependant je regardai. Je me disais qu'il vaudrait mieux sans doute ne pas savoir, et cependant je voulais voir.

Mon père et ma mère étaient seuls; tandis que ma mère faisait rapidement deux paquets des objets apportés, mon père balayait un coin de la remise; sous le sable sec qu'il enlevait à grands coups de balai apparut bientôt une trappe: il la leva; puis comme ma mère avait achevé de ficeler les deux ballots il les descendit par cette trappe dans une cave dont je ne vis pas la profondeur, tandis que ma mère l'éclairait avec la lanterne; les deux ballots descendus, il remonta, ferma la trappe et avec son balai remplaça dessus le sable qu'il avait enlevé; quand il eut achevé sa besogne, il fut impossible de voir où se trouvait l'ouverture de cette trappe; sur le sable ils avaient tous les deux semé des brins de paille comme il y en avait partout sur le sol de la remise.

Ils sortirent.

Au moment où ils fermaient doucement la porte de la maison, il me sembla que Mattia remuait dans sa couchette, et qu'il reposait sa tête sur l'oreiller.

Avait-il vu ce qui venait de se passer?

Je n'osai le lui demander: ce n'était plus une épouvante vague qui m'étouffait; je savais maintenant pourquoi j'avais peur: des pieds à la tête j'étais baigné dans une sueur froide.

Je restai ainsi pendant toute la nuit: un coq, qui chanta dans le voisinage, m'annonça l'approche du matin; alors seulement je m'endormis, mais d'un sommeil lourd et fiévreux, plein de cauchemars.

Un bruit de serrure me réveilla, et la porte de notre voiture fut ouverte; mais m'imaginant que c'était mon père qui venait nous prévenir qu'il était temps de nous lever, je fermai les yeux pour ne pas le voir.

—C'est ton frère, me dit Mattia, qui nous donne la liberté; il est déjà parti.

Nous nous levâmes alors; Mattia ne me demanda pas si j'avais bien dormi, et je ne lui adressai aucune question; comme il me regardait à un certain moment, je détournai les yeux.

Il fallut entrer dans la cuisine, mais ni mon père ni ma mère ne s'y trouvaient; mon grand-père était devant le feu, assis dans son fauteuil, comme s'il n'avait pas bougé depuis la veille, et ma soeur aînée, qui s'appelait Annie, essuyait la table, tandis que mon plus grand frère Allen balayait la pièce.

J'allai à eux pour leur donner la main, ils continuèrent leur besogne sans me répondre.

J'arrivai donc à mon grand-père, mais il ne me laissa point approcher, et comme la veille, il cracha de mon côté, ce qui m'arrêta court.

—Demande donc, dis-je à Mattia, à quelle heure je verrai mon père et ma mère ce matin.

Mattia fit ce que je lui disais, et mon grand-père en entendant parler anglais se radoucit; sa physiologie perdit un peu de son effrayante fixité et il voulut bien répondre.

—Que dit-il? demandai-je.

—Que ton père est sorti pour toute la journée, que ta mère dort et que nous pouvons aller nous promener.

—Il n'a dit que cela? demandai-je, trouvant cette traduction bien courte.

Mattia parut embarrassé.

—Je ne sais pas si j'ai bien compris le reste, dit-il.

—Dis ce que tu as compris.

—Il me semble qu'il a dit que si nous trouvions une bonne occasion en ville il ne fallait pas la manquer, et puis il a ajouté, cela j'en suis sûr: "Retiens ma leçon: il faut vivre aux dépens des imbéciles".

Sans doute mon grand-père devinait ce que Mattia m'expliquait, car à ces derniers mots il fit de sa main qui n'était pas paralysée le geste de mettre quelque chose dans sa poche et en même temps il cligna de l'œil.

—Sortons, dis-je à Mattia.

(A suivre)

pensé avec cette affection que bien des enfants conservent pour les parents dont ils sont éloignés.

—Vous avez fait, pour l'amour de moi, un voyage long et pénible, mon frère, et nous tâcherons que rien ne vous manque ici tant que vous serez avec nous.

—On dit que vous êtes sur le point de recevoir des ordres pour lever l'ancre, sergent, et pour aller suspendre votre hamac dans une partie du monde où il y a, dit-on, mille filles ?

—Pathfinder, ceci est quelqu'un de vos oublis.

—Non, non, sergent, je n'ai rien oublié; mais il ne me semblait pas nécessaire de cacher vos intentions à un homme qui est presque votre chair et votre sang.

—Tous les mouvements militaires doivent s'exécuter avec le moins de bruit possible, répondit le sergent avec un ton de reproche, mais en donnant au guide un petit coup sur l'épaule d'un air amical. Vous avez passé une trop grande partie de votre vie en face des Français pour ne pas connaître le prix du silence. Mais n'importe, le fait doit bientôt être connu, et il n'est pas très nécessaire à présent de chercher à le cacher. Oui, nous allons faire partir avant peu un détachement pour relever un poste sur le lac, quoique je ne dise pas que c'est celui des Mille-Iles, et il est possible que j'en fasse partie. En ce cas, j'emmènerai Mabel avec moi pour me faire la soupe, et j'espère, mon frère, que vous ne mépriserez pas l'ordinaire d'un soldat pour un mois ou environ.

—Cela dépendra de la nature de votre marche. Je n'aime ni les bois ni les marécages.

—Nous ferons voile à bord du "Scud". C'est un service auquel nous ne sommes pas étrangers, et qui doit plaire à un homme accoutumé à l'eau.

—A l'eau de mer, oui, mais non à l'eau d'un lac. Quoi qu'il en soit, si vous n'avez personne pour gouverner votre espèce de cutter, je ne refuse pas de vous accompagner. Mais je regarde toute cette affaire comme du temps perdu, car c'est se moquer des gens que d'appeler naviguer faire une course sur un étang.

—Jasper est très en état de gouverner le "Scud" mon frère, et je ne puis dire que nous ayons besoin de vos services à cet égard; mais nous serons très charmés d'avoir le plaisir de votre compagnie. Vous ne pouvez retourner aux établissements avant qu'on y envoie quelque détachement, et il n'est pas probable que cela arrive avant mon retour. Eh bien! Pathfinder, voici la première fois que je vais suivre la piste des Mingos sans que vous marchiez à la tête.

—Pour être franc avec vous, sergent, répondit le guide, non sans quelque embarras, et avec une différence remarquable dans le coloris de son visage, sur lequel l'air et le soleil avaient empreint un rouge uniforme, je n'ai pas senti que cela fût dans ma nature ce matin. Non, non, j'ai voulu pour cette fois laisser l'honneur de cette expédition au jeune enseigne qui la commande. S'il n'y perd pas sa chevelure, il pourra se vanter de sa campagne en écrivant à sa mère quand il sera de retour. J'ai voulu jouer le rôle de fainéant une fois dans ma vie.

—Et personne n'y a plus de droit, répondit le sergent avec un ton de bonté, si de longs et fidèles services sont un titre pour obtenir un congé. Mabel n'en pensera pas plus mal de vous pour préférer sa compagnie à la piste des sauvages, et j'ose dire qu'elle sera charmée de vous offrir à déjeuner, si vous êtes en appétit. Si vous voulez me suivre, frère Cap, je vous ferai voir comment nous autres, pauvres soldats, nous vivons sur cette terre éloignée.

FIN DU TOME PREMIER

CHAPITRE IX

PROJETS DE MARIAGE

Quoique le fort d'Oswego fût situé sur l'extrême frontière, ceux qui y demeurait avaient une table qu'auraient enviée les plus gourmets. Toutes les productions de la nature abondaient dans cette vaste région, le poisson surtout et le gibier.

Le lac fournissait des saumons délicieux et les perches de la rivière étaient superbes. Sur les rives, des oiseaux de toute sorte volaient dans les airs, alors que, sur des centaines d'acres, les baies qui dentellent les bords de l'Ontario étaient couvertes d'oies et de canards sauvages.

Dans la forêt les daims, les ours, les écureuils, l'élan, une foule de quadrupèdes offraient leurs chairs savoureuses à l'amateur de venaison, à tel point que les vivres réguliers de l'armée, que l'on ménageait à cause de la difficulté des transports,

gagnaient dans l'estime du soldat, toujours prêt à renoncer à des mets qui auraient fait l'orgueil d'une table parisienne, pour se régaler de lard, de navets cordés et de choux à demi-crus.

La table du sergent Dunham se ressentait naturellement de l'abondance et du luxe de la frontière, comme de ses privations. Un saumon grillé fumait sur un plat de bois; des tranches de venaison exhalaient un fumet appétissant, et plusieurs mets froids, tous composés de venaison, s'offraient aux convives.

—Vous ne paraissez pas être à demi-ration dans cette partie du globe, sergent, dit Cap, après s'être initié dans les mystères des différents mets. Votre saumon aurait suffi pour satisfaire un Ecossais.

—Il ne suffit pourtant pas, frère Cap; car sur deux à trois cents hommes qui composent cette garnison, il n'y en a pas une demi-douzaine qui ne jureraient pas que ce poisson n'est pas digne d'être mangé. Il y en a même qui n'ont jamais goûté de venaison chez eux, et qui font fi de la cuisse de daim la plus grasse qu'on puisse avoir ici.

—C'est la nature des blancs, dit Pathfinder, et j'ose dire qu'elle ne leur fait pas honneur. Une peau-rouge ne montre jamais aucun dégoût.

—Il n'en est pas ainsi du 55e, j'en réponds, dit le sergent. Le Major Duncan de Lundie jure lui-même quelquefois qu'un gâteau de farine d'orge vaut mieux qu'une perche de l'Oswego.

—Le major Duncan a-t-il une femme et des enfants? demanda Mabel.

—Non, ma fille, mais on dit qu'il a une fiancée dans son pays. Il paraît qu'elle préfère attendre plutôt que de s'exposer aux privations et aux souffrances du service dans ce pays sauvage, ce qui n'est nullement conforme aux idées que je me fais des devoirs d'une femme, frère Cap. Votre soeur pensait tout différemment.

—J'espère, sergent, que vous ne pensez pas à faire de Mabel la femme d'un soldat? dit Cap d'un ton grave. Notre famille en a déjà fourni son contingent, et il est temps qu'elle songe de nouveau à la mer.

—Je ne songe à choisir un mari pour ma fille ni dans le 55e ni dans aucun autre régiment, mon frère, je puis vous l'assurer, quoique je pense qu'il est temps de la marier convenablement.

—Mon père!

—Il n'est pas dans leur nature, sergent, de parler de ces choses-là si à découvert, dit Pathfinder. L'expérience m'a appris que celui qui veut suivre la piste d'une jeune fille ne doit pas crier à tue-tête derrière elle ce qu'il désire. Ainsi donc, s'il vous plaît, nous parlerons d'autre chose.

—Eh bien! frère Cap, j'espère que ce cochon de lait rôti, quoique froid, ne vous déplaît pas! Il paraît être de votre goût.

—Oui, oui. Donnez-moi une viande civilisée, si vous voulez que je mange. La venaison est fort bonne pour vos marins d'eau douce, mais nous autres, marins de l'Océan, nous aimons ce que nous connaissons.

Pathfinder remit sur la table son couteau et sa fourchette, et, après un de ses accès de rire silencieux :

—Eh bien! eh bien! on peut avoir fait le tour du monde et ne pas tout savoir. Si vous aviez été chargé d'écorcher cette créature, maître Cap, vos doigts s'en seraient ressentis. C'est un porc-épic.

—Sur ma foi, il me semblait bien que ce n'était pas de bon et vrai porc. Mais je pensais qu'ici, dans les bois, un porc même pouvait perdre quelque chose de ses bonnes qualités. Il me paraissait raisonnable que le cochon d'eau douce ne fût pas tout à fait aussi bon que le cochon d'eau salée. Mais à présent, je suppose que c'est la même chose pour vous, sergent?

—Pourvu que je ne sois pas chargé de l'écorcher, frère Cap. — Pathfinder, j'espère que vous n'avez pas trouvé Mabel récalcitrante pendant la marche?

—Non, non, sergent. Si Mabel est seulement à moitié aussi satisfaite de Jasper et de Pathfinder que Pathfinder et Jasper sont contents d'elle, nous serons amis pour tout le reste de notre vie.

En parlant ainsi, il leva les yeux sur elle avec une sorte de curiosité fort innocente de savoir ce qu'elle pensait à ce sujet. Mais à l'instant même, et avec une délicatesse naturelle qui prouvait qu'il était bien loin de vouloir, en homme grossier, pénétrer les sentiments secrets d'une femme, il les baissa sur son assiette, comme s'il eût regretté sa hardiesse.

—Mon oncle, dit Mabel, si vous avez fini de déjeuner, je vous prierai de remonter avec moi sur le bastion. Je n'ai pas encore à moitié vu le lac, et il ne serait pas convenable qu'une jeune fille courût seule dans le fort dès le premier jour de son arrivée.

Cap comprit le motif de cette proposition. Il accompagna donc sa nièce, laissant tête à tête le sergent et Pathfinder. Dès que son adversaire eut battu en retraite, Dunham se tourna vers son ami, et lui dit avec un sourire :

—Eh bien, mon ami, comment trouvez-vous ma fille ?

—Vous avez lieu d'en être fier, sergent; oui, vous devez être fier d'être père d'une jeune fille si belle, ayant de si bonnes manières. J'ai vu bien des femmes, mais je n'en ai jamais trouvée qui m'aient paru avoir reçu de la Providence tant de dons différents.

—Et je puis vous dire, Pathfinder, qu'elle n'a pas moins bonne opinion de vous. Dès hier soir, elle n'a fait que me parler de votre sang-froid, de votre courage, de votre bonté surtout, car la bonté compte pour plus de moitié auprès des femmes, mon ami. Ainsi donc, la première inspection a été satisfaisante de part et d'autre. Brossez votre habit, donnez un peu d'attention à votre extérieur, et elle est à vous, coeur et main.

—Je n'ai rien oublié de ce que vous m'avez dit, sergent, et je ne m'épargne aucune peine raisonnable pour me rendre aussi agréable aux yeux de Mabel, qu'elle commence à le devenir aux miens. J'ai nettoyé et fourbi Tue-Daim ce matin, dès que le soleil s'est levé, et suivant moi, cette carabine n'a jamais été plus brillante qu'en ce moment.

—Avez-vous beaucoup causé avec Mabel pendant que vous étiez ensemble dans la pirogue?

—Il n'y en avait pas beaucoup d'occasions, sergent; et quand il s'en présentait, je me trouvais tellement au-dessous d'elle en idées, que je craignais de lui parler d'autre chose que de ce qui appartient à ma nature.

—Vous avez moitié raison et moitié tort, mon ami. Les femmes aiment une conversation légère, quoiqu'elles se plaisent à y prendre la principale part. La mère de Mabel n'en pensait pas plus mal de moi quand je dérogeais parfois à ma dignité. Il est vrai que j'avais alors vingt-deux ans de moins qu'aujourd'hui; et qu'au lieu d'être le plus ancien sergent du régiment, j'en étais le plus jeune. Un air de dignité est utile et imposant en ce qui concerne les hommes, mais si l'on veut paraître tout à fait estimable aux yeux d'une femme, il faut avoir, dans l'occasion, un peu de condescendance.

—Ah! sergent, je crains bien que cela ne me réussisse jamais.

—Pourquoi vous décourager ainsi dans une affaire sur laquelle je croyais que nous étions d'accord tous deux?

—Nous sommes d'anciens amis, sergent; nous avons combattu côte à côte une douzaine de fois, et nous nous sommes rendu l'un à l'autre bien des services. Or, en pareil cas, les hommes sont portés à penser trop avantageusement l'un de l'autre, et je crains que la fille ne voie pas un simple et ignorant chasseur d'un oeil aussi favorable que le père.

—Bon, bon, vous ne vous connaissez pas vous-même, Pathfinder, et vous pouvez vous en rapporter à mon jugement. D'abord, vous avez de l'expérience, et comme c'est principalement ce qui manque à toute jeune fille, nulle jeune fille ayant de la prudence ne peut manquer de faire attention à cette qualité. Ensuite, vous n'êtes pas un de ces fats qui se donnent des airs, du moment qu'ils ont rejoint le régiment; vous êtes un homme qui avez vu du service, et vous en portez les marques. J'ose dire que vous avez été exposé au feu trente ou quarante fois, en comptant les escarmouches et les embuscades.

—Tout cela est vrai, sergent, tout cela est vrai. Mais à quoi cela me servira-t-il pour gagner le coeur d'une jeune fille?

—Cela vous vaudra le gain de la journée. L'expérience est aussi utile en amour qu'en guerre.

—C'est peut-être parce que je n'avais jamais senti mais je crains que je ne sois trop brusque, trop âgé, trop sauvage, pour gagner le coeur d'une jeune fille comme Mabel, qui n'est pas habituée à nos manières de la forêt.

—Ce sont de nouveaux fâcheux pressentiments pour vous, mon ami; et je suis surpris que vous ne les ayez pas encore fait passer la revue jusqu'ici.

—C'est peut-être parce que je n'avais jamais senti combien peu je vaudrais avant d'avoir vu Mabel.

—Tranquillisez-vous, mon brave ami, et reposez-vous-en sur ma connaissance du sexe. Mabel vous aime déjà à moitié, et quinze jours passés là-bas avec elle parmi les îles feront le reste. Elle me l'a presque dit elle-même hier soir.

—Cela est-il possible, sergent? s'écria le guide, à la modestie duquel il répugnait de se regarder sous un jour si favorable; cela peut-il être vrai? Je ne suis qu'un pauvre chasseur, et je vois que Mabel est digne d'être l'épouse d'un officier.

—Un meilleur mari, Pathfinder, serait difficile à trouver. Je n'ai pas tracé le plan de ce mariage sans y réfléchir autant qu'un général à celui d'une campagne. Aussi longtemps que je vivrai, Mabel peut demeurer avec moi, et vous auriez toujours un gîte, en revenant de faire une marche ou de suivre une piste.

—Tout cela est fort agréable à penser, sergent, pourvu que Mabel ait le même désir que nous. Mais, hélas! je ne crois pas qu'un homme comme moi puisse jamais plaire à ses yeux. Si j'étais plus jeune et mieux tourné, comme Jasper Western, par exemple, je pourrais avoir une chance; oui, sans doute, j'en pourrais avoir quelqu'une.

—Voilà pour Jasper Eau-Douce, et pour tous les jeunes gens qui sont dans le fort et en dehors, s'écria le sergent en faisant claquer ses doigts; si vous n'êtes pas positivement plus jeune, vous en avez l'air; oui, sans doute, et vous avez meilleure mise que le capitaine du "Scud".

—Comment dites-vous, demanda Pathfinder en regardant son compagnon avec un air de doute.

—Je dis que si vous n'êtes pas plus jeune en nombre d'années et de jours, vous êtes plus endurci, plus solide que Jasper et tous les autres. Ensuite, vous êtes mon ami, mon ami juré, constant, éprouvé.

—Oui, il y a près de vingt ans que nous sommes amis, sergent; avant que Mabel fût née.

—Oui, sans doute avant la naissance de ma fille. Et comment pourrait-elle refuser d'épouser un homme qui était l'ami de son père avant qu'elle fût née?

—Nous n'en savons rien, sergent; nous n'en savons rien. Chacun aime son semblable: les jeunes, les jeunes; les vieux, les vieux.

—Non pas, quand il s'agit de femmes, Pathfinder. Je n'ai jamais vu un vieillard refuser d'épouser une jeune femme. D'ailleurs, tous les officiers du fort vous estiment et vous respectent, et vous êtes connu pour être le meilleur tireur qui ait jamais lâché un coup de fusil dans tout ce pays.

—Si c'était un motif pour être aimé de Mabel, je n'aurais pas tout à fait raison d'en désespérer. Et pourtant, sergent, je pense quelquefois que j'en suis redevable à Tue-Daim autant qu'à mon adresse. C'est certainement une carabine merveilleuse, et elle pourrait produire le même effet entre les mains d'un autre.

—Cela prouve l'humble opinion que vous avez de vous-même, Pathfinder. Il doit y avoir une partie de tir un de ces jours; vous pourrez y montrer votre adresse, et Mabel pourra alors se faire une juste idée de votre mérite.

—Serait-ce jouer de franc-jeu, sergent? Chacun sait que Tue-Daim manque rarement son coup, et doit-on faire une épreuve semblable, quand on sait d'avance quel doit être le résultat?

—Allons, allons, je vois qu'il faudra que je me charge de faire la cour à ma fille pour vous. Pour un homme qui, dans une escarmouche, est toujours au milieu de la fumée, vous êtes l'amoureux le plus timide que j'aie jamais vu. Souvenez-vous que Mabel sort d'une race hardie, et qu'elle admirera dans un homme ce que sa mère y a admiré avant elle.

Le sergent se leva alors et se rendit où ses devoirs l'appelaient.

La conversation qui précède doit avoir fait connaître au lecteur le motif que le sergent Dunham avait eu pour faire venir sa fille sur la frontière.

Que sa fille pût faire quelque objection sérieuse à ce mariage, c'était ce qui ne s'était jamais présenté à l'esprit du vieux soldat; et d'une autre part, il y voyait une perspective de grands avantages pour lui-même. Il avait d'abord fait cette proposition à son ami, qui l'avait écouté avec plaisir. Mais le sergent était charmé de le voir alors entrer dans ses vues avec une ardeur proportionnée aux craintes et aux doutes que lui inspirait son humble méfiance de lui-même.

CHAPITRE X

AUTRE PRETENDANT !

Une semaine se passa dans la routine ordinaire d'une garnison. Mabel commençait à s'habituer à une situation qu'elle avait trouvée d'abord non seulement nouvelle, mais un peu ennuyeuse; et les officiers et les soldats, accoutumés peu à peu à sa présence la fatiguaient moins par une admiration mal cachée qu'ils ne la charmaient par un respect que, trop modeste, elle croyait devoir à son père.

Elle découvrit pourtant qu'elle avait des admirations parmi les officiers, et que certains, en faveur de sa taille bien tournée et de son visage attrayant, oublièrent volontiers le rang subalterne du sergent. Le quartier-maître surtout, homme d'âge moyen, alors veuf après plusieurs mariages, rendait au ser-

gent des visites plus fréquentes qu'il n'était accoutumé. Cet officier était un Ecossais, nommé Muir.

A la fin de la semaine, le commandant de la garnison, le major Duncan de Lundie, un soir, après que la retraite eut été battue, envoya chercher le sergent Dunham, en lui donnant à entendre qu'il s'agissait d'une affaire qui exigeait une entrevue personnelle. Le major demeurait dans une hutte mobile qui, étant placée sur des roulettes, pouvait se transporter dans telle partie de la cour du fort qu'il le jugeait à propos. Elle en occupait alors presque le centre, et ce fut là que le sergent trouva son officier supérieur. Il fut admis en sa présence sans aucun délai.

—Entrez, sergent, entrez, mon bon ami! dit Lundie d'un ton cordial, tandis que le subalterne se tenait dans une attitude respectueuse; entrez et asseyez-vous sur cette escabelle. Je vous ai fait venir pour une discussion qui n'aura rapport ni aux revues ni aux feuilles de paie. Il y a bien des années que nous sommes camarades, et un temps si long doit compter pour quelque chose, même entre un major et son sergent d'ordonnance, entre un Ecossais et un Yankee. Asseyez-vous, vous dis-je. La journée a été belle, sergent?

—Oui, sans doute, major Duncan, répondit Dunham, qui, tout en obéissant à l'ordre qu'il avait reçu de s'asseoir, avait trop d'expérience pour oublier le degré de respect qu'il devait montrer à son commandant.

—Tout promet une belle récolte; et vous verrez que les soldats du cinquante-cinquième sont presque aussi bons fermiers que bons soldats. Je n'ai jamais vu en Ecosse les pommes de terre croître mieux que celles que nous avons plantées.

—Elles promettent une bonne récolte, et, sous ce rapport, un hiver plus agréable que le dernier...

—Nous devenons vieux, et je crois qu'il est temps de songer à une retraite et de vivre pour moi. Je sens que mes jours d'activité touchent à leur fin.

—Le roi, que Dieu le protège! a encore bien des services à recevoir de vous, major.

—Cela peut être; surtout s'il lui reste à donner une place de lieutenant-colonel.

—Le jour où cette mission sera donnée au major Duncan de Lundie, sera un honneur pour le 55e.

—Et celui où Duncan de Lundie le recevra en sera un pour lui. Mais si vous n'avez jamais eu le rang de lieutenant-colonel, sergent, vous avez eu une bonne femme; et après le rang, c'est ce qui peut rendre un homme le plus heureux.

—Oui, major, j'ai été marié, mais je suis veuf depuis bien longtemps, et il ne me reste que mon amour pour le roi et pour mes devoirs.

—Quoi! comptez-vous donc pour rien cette jeune et jolie fille, que je vois depuis quelques jours dans le fort? Fi donc, sergent! Tout vieux que je suis, je serais presque capable d'aimer cette petite friponne, et d'envoyer au diable le grade de lieutenant-colonel.

—La fille est comme sa mère, major Duncan, et elle peut passer l'inspection, dit le sergent avec fierté.

—J'en répondrais moi-même. Eh bien! autant en venir au fait tout d'un coup, et conduire mon corps de réserve en première ligne. Davy Muir, le quartier-maître, sergent, est disposé à prendre votre fille pour femme, et il m'a chargé d'entamer cette affaire avec vous, de crainte de compromettre sa dignité; et je puis ajouter que la moitié de nos jeunes officiers portent sa santé et parlent d'elle du matin au soir.

—C'est beaucoup d'honneur pour elle, Monsieur, répondit le père d'un air roide; mais j'espère qu'ils trouveront bientôt quelque chose qui méritera mieux d'en parler. Je me flatte de la voir la femme d'un honnête homme dans quelques semaines d'ici, Monsieur. Je remercie Votre Honneur; mais Mabel est promise à un autre.

—Comment, diable! cela fera sensation dans le fort. Cependant, je ne suis pas fâché de l'apprendre, sergent; car, pour être franc avec vous, je ne suis point partisan des mariages inégaux.

—Je pense comme Votre Honneur, et je n'ai nul désir de voir ma fille femme d'un officier.

—Et puis-je demander, sergent, quel est l'heureux mortel que vous avez dessein de nommer votre gendre?

—C'est Pathfinder, Votre Honneur.

—Pathfinder? Mais, après tout, est-il l'espèce d'homme qu'il faut pour rendre heureuse une fille d'une vingtaine d'années?

—Pourquoi non, Votre Honneur? Il n'y a pas d'éclairer attaché à l'armée qui ait la moitié de la réputation de Pathfinder.

—J'en conviens, sergent, mais la réputation d'un

éclaireur est-elle tout à fait celle qui peut gagner le cœur d'une jeune fille?

—Parler des caprices des jeunes filles, major Duncan, c'est dans mon humble opinion à peu près comme si l'on parlait du jugement d'une nouvelle recrue.

—Votre fille pense-t-elle comme vous sur cette affaire? Je dois le supposer, puisque vous dites que vous l'avez promise.

—Nous n'avons pas encore conversé sur ce sujet, major; mais, d'après plusieurs petites circonstances que je pourrais citer, je pense que c'est comme si elle y avait formellement consenti.

—N'y a-t-il pas une forte différence d'âge entre Pathfinder et votre jolie fille?

—Oui, sans doute, Votre Honneur. Pathfinder marché vers la quarantaine, et Mabel a la perspective de tout le bonheur qu'une femme peut goûter avec un mari plein d'expérience. J'avais moi-même quarante ans passés quand j'épousai sa mère.

—Mais est-il probable que la jaquette verte de chasse et le bonnet de peau de renard de notre digne guide plairont autant aux yeux de votre fille que l'élégant uniforme du 55e régiment?

—Peut-être non, Monsieur; et en ce cas elle aura le mérite de ne pas suivre son propre goût, ce qui rend toujours une jeune femme plus sage et plus prudente.

—Et ne craignez-vous pas que votre fille ne reste veuve encore bien jeune? Toujours au milieu des bêtes sauvages et des Indiens qui le sont encore plus, on peut dire que Pathfinder est à chaque instant en danger pour sa vie.

—Chaque balle a sa destination, Lundie, répondit le sergent, car le major aimait qu'on lui donnât ce nom dans ses moments de condescendance et quand il n'était pas occupé de ses devoirs militaires; et pas un homme du 55e ne peut se croire à l'abri des chances d'une mort soudaine. A cet égard, Mabel ne gagnerait rien à prendre un autre mari. Et, comme vous avez eu la bonté de me parler de M. Muir, j'espère que vous voudrez bien lui dire qu'il doit la regarder comme ayant un billet de logement à vie.

—Fort bien; c'est votre affaire. Et maintenant, sergent Dunham!

—Major Duncan! répondit le sergent, se levant en faisant le salut militaire.

—Vous savez que mon intention est de vous envoyer aux Mille-Iles pour un mois. Tous les anciens sous-officiers y ont fait leur tour de service, tous ceux à qui je puis me fier du moins, et le vôtre est enfin arrivé. Il est vrai que le lieutenant Muir réclame le droit de commander cette expédition; mais comme il est quartier-maître, je n'aime pas à rien changer à des arrangements bien organisés. A-t-on fait le tirage des hommes?

—Tout est prêt, major.

—Il faut que vous mettiez à la voile après-demain matin, sinon demain soir. Peut-être serait-il plus prudent de profiter de l'obscurité.

—C'est ce que pense Jasper, major Duncan; et je ne connais personne à qui l'on puisse mieux s'en rapporter, en pareille affaire, qu'au jeune Jasper Western.

—Jasper Eau-Douce, dit Lundie en souriant, doit-il partir avec vous?

—Votre Honneur doit se rappeler que le "Scud" ne quitte jamais le port sans lui.

—Vous avez raison, mais toutes les règles ont des exceptions. N'ai-je pas vu un marin dans le fort depuis quelques jours.

—Oui, major, c'est mon beau-frère Cap, qui a accompagné ma fille ici.

—Ne pourrait-on pas le mettre à bord du "Scud", pour cette fois, et laisser ici Jasper?

—J'avais le dessein de vous demander la permission de l'emmener avec moi, major; mais il faut que ce soit comme volontaire. Jasper est un trop brave garçon pour le priver de son commandement sans raison. D'ailleurs, je crois que Cap a trop de mépris pour l'eau douce, pour remplir sa place convenablement.

—Vous avez raison, sergent, je laisse tout cela à votre discrétion. En y réfléchissant une seconde fois, Eau-Douce doit conserver son commandement. Vous comptez aussi prendre Pathfinder avec vous?

—Si vous le trouvez bon, major, il y aura du service pour les deux guides, le peau-rouge et l'homme blanc.

—Je crois que vous avez raison. Eh bien, sergent, je vous souhaite du bonheur dans cette entreprise, et souvenez-vous qu'à la fin de votre commandement, le poste doit être abandonné et détruit. Vous pouvez vous retirer.

(A suivre)

POUR RIRE

Le Rodrigue de la pharmacie.

Un jeune homme est mis à la question, sous prétexte d'examen en pharmacie.

—Monsieur, lui dit un des professeurs, comment reconnaissez-vous la présence de l'acide prussique dans une substance ?

—Il suffit d'en respirer. Si on tombe mort du coup, on est certain d'avoir affaire à l'acide prussique.



LES SUITES D'UN ACQUITTEMENT

1. — L'avocat. — Oui, messieurs les jurés, l'acquittement s'impose: Crapulard avoir commis ce crime?... C'est impossible: Crapulard est la douleur même, il ne ferait pas de mal à une mouche!...

Trois et cinq

Dans une certaine maison de commerce, les employés sont dirigés par un chef très violent qui ne sait pas se dominer et se met facilement en colère.

Dernièrement, il était en train de gronder un jeune employé.

—Regardez, monsieur, tonnait-il, cela ne peut continuer ainsi, ces chiffres sont impossibles. Voyez ce 5! Il est fait absolument comme un 3. On jurait un 3! A quoi pensez-vous d'écrire ainsi?

—Je... vous demande pardon... monsieur, répondit l'employé en tremblant... Mais vous voyez... monsieur... c'est bien un 3 que j'ai voulu mettre.

—Un 3!... s'écrie le chef. Pourquoi, alors, imbécile, ressemble-t-il à un 5 ?

Une couverture grandiose

—Mon papa, il est riche, alors! Il a de l'or tout plein un coffre et puis des sous aussi! Il a fait construire une maison de campagne et il a dit qu'elle serait couverte d'ardoises.

—Oh! là! là! En voilà une affaire, couverte d'ardoises! Pas la peine de faire tant d'histoires! La maison de mon papa est bien mieux couverte que ça!

—Comment qu'elle est couverte, cette maison, gros malin!

—Elle est couverte d'hypothèques!

L'horloger de Montreuil

Au village de D..., il y a un horloger qui, depuis quarante ans, vend, monte et remonte toutes les horloges du pays. Il a la réputation de vendre des horloges qui ne se dérangent jamais; il les garantit du reste cinq ans sur facture.

L'autre jour, comme il vantait les qualités de sa fille auprès des parents du fiancé:

—Elise, dit-il, nous a donné beaucoup de satisfaction, elle est douce, gentille, économe, c'est un bijou.

Puis, après une pause, distrait, il ajoute:

—Je la garantis cinq ans sur facture...

Grand Deuil

—Voyez cette jolie femme, en grand deuil, là-bas, c'est Mme Krack.

—Est-ce que Krack serait mort, par hasard?

—Non, mais il a fait faillite, et comme elle ne l'a épousé que pour son argent, c'est de celui-ci qu'elle est en deuil.

Le comble de l'avarice

Deux jeunes femmes qui avaient été amies de pension et s'étaient perdues de vue, se sont rencontrées dernièrement.

Elles se font des confidences:

—Es-tu heureuse?

—J'ai un bon mari.

—Combien te donne-t-il pour ta toilette?

—Cinq mille...

—C'est peu, mais quand on est économe!...

—Et toi ?

—Moi, j'ai épousé un grippe-sou, un avaré. Tiens, le voilà. C'est ce gros à coloris rouge, qui me regarde en fermant un oeil.

—Pourquoi ne te regarde-t-il pas avec les deux yeux ?

—Ah! ma chère, c'est par économie!...

C'est tout simple !

Parvenu au faite des honneurs et de la fortune, le bon Latremette goûte la joie de se faire servir, de mettre en mouvement, par un signe, le petit bataillon de ses domestiques.

Pourtant, ce matin il a dû à trois reprises sonner son valet de chambre, qui s'est fait attendre cinq grandes minutes! Aussi son entrée est-elle accueillie par les reproches paternels du bon Latremette.

—Pourquoi, Joseph, n'êtes-vous pas venu quand je vous ai sonné?

—Parce que je n'ai pas entendu, monsieur!

—Etes-vous bête, mon garçon, quand vous n'entendez pas la sonnette, venez donc me le dire: je sonnerai plus fort !



LES SUITES D'UN ACQUITTEMENT

2. — L'avocat, quelques jours après. — Diable!... Crapulard!... je n'ai que le temps de me sauver!...

Il a mangé le foin

Clapet s'étant épris de Mlle Pirogue, s'en fut la demander en mariage. Hélas! M. Pirogue, père, accueillit fort mal la demande de Clapet et opposa un refus catégorique aux supplications du pauvre amoureux. En vain Clapet fut éloquent: M. Pirogue demeura intraitable, et Clapet, furieux, monta sur ses grands chevaux.

—Mais pourtant, monsieur, ma famille est honorable.

—D'accord.

—Mon passé est irréprochable.

—J'en conviens.

—Je ne suis pas plus bête qu'un autre.

—Heu... heu...

—Et mon père a "du foin" dans ses bottes.

—C'est vrai, monsieur, mais vous l'avez mangé !

Quel est le comble de l'odorat?

Sentir sa fin s'approcher.

Quel est le comble de la propreté?

Essuyer un coup de pistolet.

Simple comme bonjour !

Lundi matin, dans un restaurant très élégant, entre un gentleman impeccablement vêtu, froid comme un glaçon et raide comme un pieu.

Le garçon, très impressionné, s'approche du nouveau client, qui consulte la carte et commande un potage.

On le lui sert.

Sans rien perdre de son calme, le client rappelle le garçon.

—Je ne puis manger ce potage.

—Bien, monsieur, on va vous le changer.

On emporte l'assiette, on en rapporte une autre. Une minute; puis le client, flegmatique:

—Garçon !

—Monsieur...

—Je ne puis encore manger votre potage.

—Mais, monsieur...

—Je vous dis, garçon, qu'il m'est impossible de goûter à ce potage.

—Bon, bon... monsieur, que monsieur ne se fâche pas: je vais chercher le gérant.

Le gérant accourt, obséquieux.

—Monsieur ne peut pas manger son potage?

—Certainement non...

—Il n'est pas au goût de monsieur?

—Je l'ignore.

—Alors, pourquoi monsieur...

—Parce que je n'ai pas de cuiller, mon ami!

C'est flatteur pour les avocats

On rentre! On rentre! Les vacances tirent à leur fin: les tribunaux eux-mêmes vont ouvrir à nouveau l'écluse des condamnations. Aussi, dans une petite boutique dont la spécialité est de louer les robes à MM. les avocats, l'activité règne-t-elle en tyran; employés et domestiques s'évertuent à battre et à broser les frocs noirs des champions du droit.

—Eh bien! père Lavigneur, disait en passant ce matin Me R..., l'avocat bien connu, au plus enragé des épousseteurs; il n'y a donc pas moyen d'être tranquilles, avec ces maudites robes? Toujours occupé à les soigner?

—Ah! maître R..., ne m'en parlez pas: on a beau les broser et les emplir de poudre: "les bêtes vont s'y mettre" !

La dernière de Calino

Calino à la chasse.

Il raconte ses exploits à ses camarades de café :

—J'ai tué dix lapins, et j'allais tuer un faisan, quand tout à coup un coup de fusil est parti à vingt pouces au-dessus de ma tête... Ma foi, je ne me suis pas occupé de mon faisan... Je l'ai échappé belle, n'est-il pas vrai?... Un peu plus bas, je recevais la décharge dans le front et les yeux... et c'est peut-être un mort qui vous parlerait en ce moment!

Prévoyance conjugale

—Voyons, Auguste, ne monte pas dans ce bateau, tu vas t'exposer.

—Mais non, Louise.

—Tu pourrais te noyer!

—Mais non, ça me connaît.

—Eh bien, laisse-moi au moins ta montre et ta chaîne !

LEÇON D'ALPHABET



LEÇON D'ALPHABET. — Qu'est-ce qui arrive après le T, mon petit ami ?

—Après le thé, c'est le monsieur qui doit épouser grande soeur...

PAUVRE VEUVE!



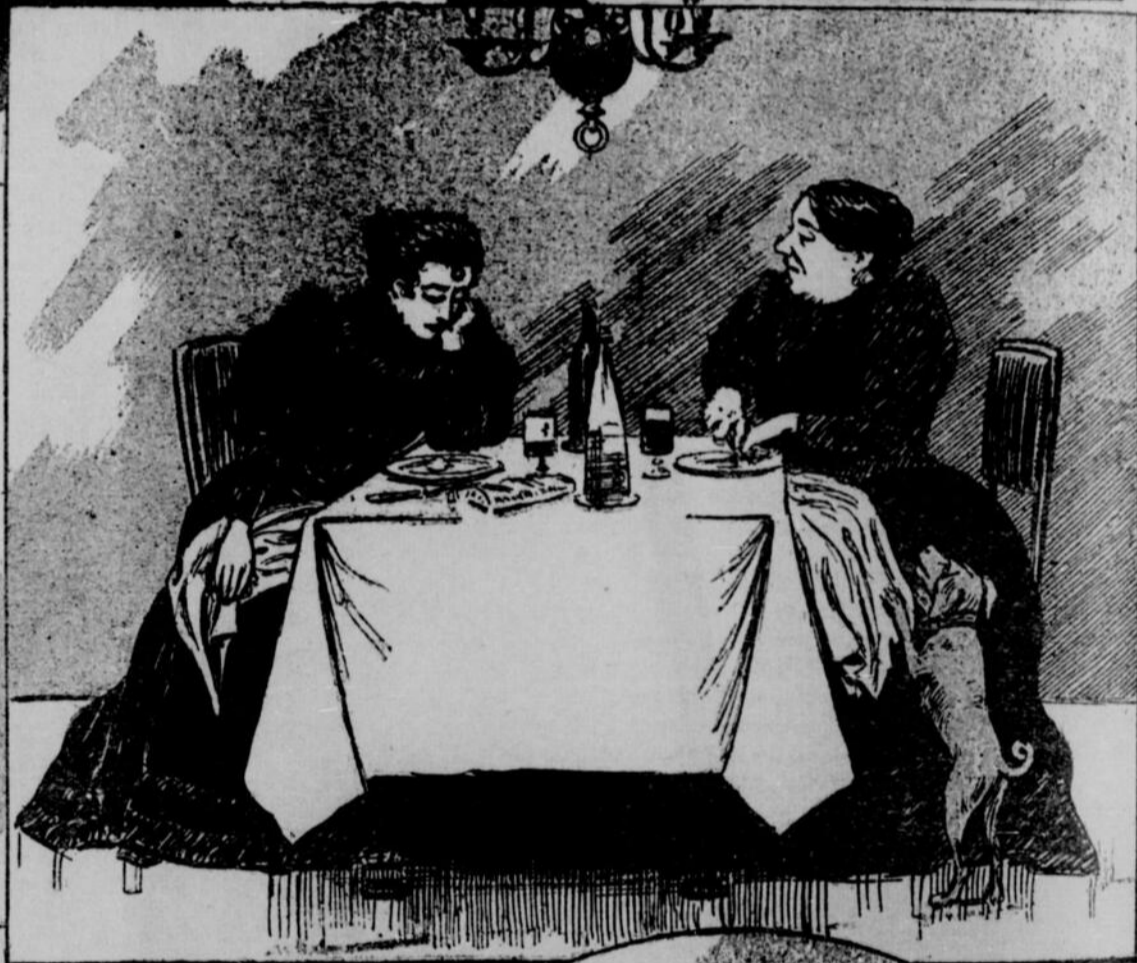
— Vois-tu, maman, jamais je ne me consoleraï de la perte d'un mari si doux! Ah! je le pleurerai toute ma vie!
 — Voyons, foyons, n'dis pas ça, tu en trouveras bien un autre.
 — Oui, mais le prochain que j'épouserai ne sera pas aussi facile à manier, j'en suis bien sûre, va!



— Veuve! et à quarante ans! Retrouverai-je jamais à me marier!... Ah! mon pauvre mari, que n'es-tu mort dix ans plus tôt?



— Maintenant qu'il est mort, je le regrette, j'aurais pu lui faire la vie plus douce... Il était si bon... Ma foi, tant pis! ça sera le prochain qui en profitera.



— Quand tu resteras là à pleurer, ça t'avancera bien, hein??? Tu ferais bien mieux de faire comme moi!... et puis en chercher un autre après.



— L'hypocrite!... apprendre, après sa mort qu'il soutenait sa mère! Une vieille avare!... Et dire que moi, je me privais de mille choses, pour que Monsieur puisse figurer...

POUR VOUS, MESDAMES

LES CHEVEUX

Véritable diadème de la royauté féminine, la chevelure n'est pas seulement une parure esthétique: elle est souvent, par sa beauté et par sa nutrition vigoureuse, l'indice d'une santé générale florissante.

Le nettoyage du cuir chevelu s'impose, tous les huit ou quinze jours, suivant l'activité, plus ou moins marquée, des sécrétions encrassantes. Les méthodes de lavage varient aussi, suivant les cas. Aux blondes, je conseille une décoction de fleurs de camomille, 60 gr. pour une pinte d'eau, additionnée d'une cuiller à café d'ammoniaque liquide. Rien ne rehausse mieux l'or de leur chevelure. Aux brunes, je conseille la décoction de feuilles de noyer additionnée d'une cuillerée de glycérine pure par pinte. En cas de chevelure grasse, je fais nettoyer le cuir chevelu avec la décoction de bois de panama et le benzoate de soude.

En cas de pellicules sèches, on apprécie- ra le jaune d'oeuf classique, délayé dans un verre d'eau de chaux médicinale. Tels sont les cas les plus typiques.

L'amincissement du cheveu (ou la diminu- tion de son épaisseur normale) indique toujours un fâcheux état constitutionnel, qui coïncide, habituellement, avec les alté- rations des ongles et des dents — chez les tuberculeux, par exemple. — C'est alors que ces cheveux, mal nourris par une moëlle insuffisante, deviennent friables et caducs.

Aux changements de saisons, on observe fréquemment des chutes de cheveux amin- cis, suivies, chez les personnes encore jeun- es, d'une repousse de poils nouveaux. C'est ce qu'on appelle la "mue", incident physiologique dans l'espèce humaine comme dans les espèces animales. L'expansi- on organique, le travail du sang, l'accélé- ration vitale nous expliquent assez bien ces phénomènes de renouveau.

En Angleterre et en Amérique, on consei- lle, avec raison, le massage de la peau du crâne, pour exercer, en quelque sorte, ses cellules, obliger le sang à circuler davan- tage, les cheveux à se nourrir abon- damment et à devenir ainsi vigoureux et tenaces. Comme le bulbe pileux n'est gé- néralement pas mort au moment où le che- veu tombe, on conçoit que, dans certains cas, le massage ait pu faire recouvrer, à certaines têtes chauves, une luxuriante chevelure. Je conseille de pratiquer ces massages rationnels avec parties égales de lanoline camphrée et d'extrait fluide de jaborandi. En cas de pelade disséminée ou "d'alopécie" en aires, on en obtient les meilleurs résultats. Contre les plaques dé- calvantes véritables, je conseille, suivant la méthode du Dr Tussau, la "caléfaction" par rayonnement. Le cuir chevelu aime beaucoup la chaleur: promené à une certai- ne distance des plaques, notre thermo- cautére stimule la dilatation des vais- seaux, réveille la circulation endormie et la vitalité diminuée dans les papilles.

En cas de "séborrhée" grasse du cuir chevelu (avec pellicules larges et secré- tions huileuses), nous n'avons guère que des traitements "palliatifs". Les savons de soufre et de goudron, le savon au pyo- luène, surtout, découpent fort bien la peau et améliorent la nutrition perturbée dans les glandes sébacées. Mais il est toujours nécessaire d'instituer, en même temps, un régime alimentaire et un traitement cons- titutionnel, dont la continuité seule per- mettra d'espérer une guérison (souvent après plusieurs années de traitement). C'est assurément la séborrhée qui consti- tue la dermatose la plus rebelle du cuir chevelu.

En me basant sur l'analyse chimique du cheveu, voici les cachets que je prescris dans tous les cas d'insuffisance "tricho- génique", quelle qu'en soit la cause:

Carbonate calcique précipité	} aa 0.20
Phosphoglycérate calcique	
Lactate de magnésium	
Oxalate de fer	
Soufre précipité	} aa 0.15
Silicate de manganèse	

M. S. A.
pour un cachet.

Deux par jour pendant trois mois. Ces cachets, toni-reconstituants pour le sang et le système nerveux, sont, en même temps, nutritifs et réparateurs de la che- velure.

Pour nettoyer les têtes très encrassées par la séborrhée, je conseille le mélange suivant, que l'on applique par frottement avec l'ouate hydrophile. On fait chauffer 200 gr. de savon médicinal, 100 gr. de bi- borate de soude et 500 d'eau de goudron. On laisse refroidir et l'on ajoute 50 gr. d'alcool à 96°. parfumé avec 5 gr. d'essen- ce d'amandes amères vraie.

Le cheveu est un organe très résistant. Qui ne sait que, maintes fois, dans des siè- ges célèbres, on fabriqua des cordages avec

la chevelure des femmes patriotes? Lors- qu'on voit aussi des cheveux résister à vingt ans de teintures corrosives, on est fixé sur la solide texture de ces minuscules organes.

A propos des teintures, dont nous décon- seillons toujours systématiquement l'usa- ge, nos lectrices feront bien de ne point se fier à ces échantillons de mèches teintées et exposées dans certains tableaux "ad hoc": car autre chose est de teindre un cheveu vivant et un cheveu mort!

Parmi les teintures noires, celles au ni- trate d'argent sont les moins mauvaises. On fait d'abord un bon lavage des cheveux au savon, puis à l'alcool, pour enlever les graisses; on met une couche de vaseline sur le front et les tempes pour éviter les taches; puis on applique, pendant un quart d'heure, avec une petite brosse, un mélange de 100 gr. d'eau de roses et 10 gr. de nitrate d'argent cristallisé; on laisse sécher, puis l'on fait une nouvelle couche à l'aide d'un mélange de 100 gr. d'eau dis- tillée et 10 gr. de sulfate de sodium.

On nous demande souvent comment ob- tenir, avec le "henné", les teintures brune ou châtain. On applique pendant une heu- re sur la chevelure un cataplasme de henné: la chevelure devient rouge. On la pou- dre alors d'indigo et l'on soumet la cheve- lure à l'action de la vapeur d'eau. Les deux couleurs combinées donnent le brun, plus ou moins foncé.

Si le système pileux est un ornement, ce n'est certes point sur la figure des dames! Disons une fois de plus, aux intéressées, que les épilatoires chimiques agissent comme le rasoir: c'est un travail de Pénélope, procurant un poil toujours plus dur et plus hérissé. L'eau oxygénée n'est qu'un palliatif décolorant. La seule méthode qui mette à l'abri des récidives et donne des résultats radicaux, c'est l'électrolyse ou électropuncture. On peut enlever cinquante à soixante poils par séance, sans cicat- rices. L'application des rayons X est évi- demment moins sûre, plus empirique; mais elle est préférable chez les personnes à peau fine et à poils confluents. On peut éviter, avec l'habitude de la radiothérapie, toute réaction inflammatoire du côté de la peau. Je la conseille en cas d'hypertricho- se accentuée et chez les personnes pusilla- nimes, qui redoutent la douleur des piqû- res électrolytiques.

LA ROSE

Les femmes remplissent dans la société le rôle des fleurs dans la nature, elles sont l'ornement du foyer et doivent être la joie des yeux et celle du coeur.

Leur nom même est un charme.

Il correspond toujours à une fleur, à une couleur, à un parfum. Les Anciens, qui ont trouvé ces analogies et sont nos maî- tres en beaucoup de choses, nous ont légué ce symbolisme joli. Nous nous proposons de le traduire peu à peu, afin de révéler à nos soeurs féminines un de leurs charmes, d'abord, ensuite — peut-être ceci est-il un peu occulte — l'art de plaire davantage, d'adopter un parfum harmonique à sa na- ture, une couleur chanceuse ou bénéfique!

La couleur n'est pas vaine. La théra- peutique entend des cures par les rayons colorés.

Voyons donc, avant d'aller vers la science, plus abstraite, la distraction amu- sante de mieux se connaître soi-même.

Le mois de juin nous donne beaucoup de fleurs. Quelles sont les plus appréciées?

— La Rose. La rose est symbolique à tous égards: La Rose-croix, principe secret des grandes révélations. "Le Roman" de la Rose, le premier des récits français. La Rose des vents, la Rose de Jéricho hygro- métrique, etc., et le doux nom de Rose dont l'étymologie est latine. Il correspond à la couleur rose et à la fleur: Rose jaune. Son anagramme dit: Ose, c'est-à-dire: ne doute pas de toi, sois fière, brave, aie tou- jours sur toi ta couleur, cultive la fleur amie, respire ton parfum, et tu seras dans l'harmonie des choses, principe de l'harmoni- e de la vie.

D'autres noms correspondent à la Rose. L'un d'eux est Marie dont l'anagramme est: Aimer. Dont l'étymologie hébraïque est: élevée, exhaussée celle qui augmente l'amour. Sa couleur est rose et aussi sa fleur: Rose de Bengale.

Quel est le langage de la Rose? — Je vous aime.

Comment doivent agir dans les diverses circonstances de la vie, celles qui portent les noms de Rose, Rosine, Rosette, Rosita, Rosemonde?

Grave question.

DE LA ROUGEOLE

D'une façon générale, lorsqu'un enfant vous semble malade, vous devez vous infor- mer s'il existe, dans le pays que vous ha- bitez, une épidémie quelconque (rougeole, scarlatine, variole, diphtérie, grippe, co- queluche, fièvre typhoïde, etc.). Bien en-

tendu, je ne parle pas de Paris, ni des grandes villes où ces diverses maladies sé- visserent d'une façon à peu près endémique et qui ne varie que très peu suivant les saisons. Interrogez le petit garçon ou la fillette, si vous pensez qu'ils peuvent bien saisir l'importance de votre question: "N'y a-t-il pas à l'école que tu fréquentes de pe- tits camarades qui ont manqué la classe en ces derniers jours? Jouais-tu beaucoup en leur compagnie?"

Admettons, pour aujourd'hui, que vous ayez appris, d'une manière ou d'une autre, que la rougeole faisait des ravages; exa- minez d'abord votre petit malade à ce point de vue tout spécial. S'il doit être atteint, vous l'aurez vu: grognon depuis plusieurs jours; se plaignant de la tête à diverses reprises; accusant une lassitude que rien ne justifie; réclamant son lit au milieu de la journée; refusant la moindre alimentation pour rechercher au contraire les boissons froides, l'eau en particulier; toussant par petites quintes sèches et pé- nibles que vous aurez sans doute pris pour "de l'irritation"; éternuant maintes et maintes fois; larmoyant, les paupières rouges et gonflées au réveil, évitant le so- leil ou les lumières trop vives du gaz ou de la lampe. Si à tous ces symptômes, l'élé- vation du thermomètre est venue donner un semblant de certitude, il appartiendra alors à votre docteur habituel de pronon- cer le diagnostic formel. Si, par hasard, (éloignement ou absence), vous ne pouvez compter sur sa présence rapide, voici ce qu'il convient de faire:

1o Isoler l'enfant dès le premier soupçon de la maladie et l'installer dans une cham- bre vaste, aérée, dont la température sera maintenue à dix-huit ou vingt degrés;

2o Coucher le petit malade dans un lit, enveloppé dans une grande chemise qui dé- passera les pieds et pourra être coulissée s'il s'agit d'un jeune enfant. Si possible, choisir de la flanelle;

3o Ne donner à boire que du lait ou du bouillon par petites tasses, toutes les deux heures. Avoir soin de respecter le som- meil. Dans l'intervalle, si l'enfant accuse une soif violente, lui faire absorber un peu de tisane pectorale chaude et sucrée, ou de bourrache ou de tilleul;

4o Assurer la propreté de la bouche, des narines et des yeux à l'aide de lavages tiè- des à l'eau boricuée;

5o Administrer un lavement s'il n'y a pas eu de garde-robe.

Quand mon excellent confrère arrivera, il n'aura plus grand-chose à faire, si ce n'est qu'à vous féliciter. Et, en vous-mê- me, vous remercierez peut-être un peu l'Album Universel, qui sera fier de ce ré- sultat, croyez-le bien.

Sommaire du numéro de LA REVUE HEB- DOMADAIRE du 21 juillet.

Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalo- gue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

Partie littéraire. — Edouard Rod: L'A- mérique de M. Paul Adam. — De Lanzac de Laborie: Paris sous Napoléon. — Fer- nand Laudet: La mort de Léon XIII. — A. Villeroz et F. Lepage: Roman: Une Destinée (III). — F. de Nion: Courrier de Paris. — Alphonse Séché: Le Centenaire de Félix Arvers. — Henri Bachelin: Nouvelle: Dominique, employé de banque. — Ch. Le- vif: Les idées au théâtre. — Jules Ber- taut: Les livres; Les faits de la semaine. Dans nos prochains numéros: Histoire de "Boo", mon chat, par André Lichtenber- ger. — Les Partis en Belgique, par Henry Joly, de l'Institut. — Sous l'Émigration, par Ernest Daudet.

Plus une partie illustrée très intéres- sante.

Pour tous les abonnés de notre revue, 15 francs par an au lieu de 20, payables en deux semestres de 7 fr. 50.



SOUSSIONS POUR CHARBON

DES SOUSSIONS adressées au sous- signé, à Ottawa, et portant sur l'en- veloppe ces mots: "Soumissions pour le charbon, pour le Dépôt du Dominion, Pres- cott, Ont.", seront reçues jusqu'au 15 d'août prochain, pour fournir les quanti- tés suivantes de charbon: — 595 tonnes de charbon mou à délivrer en quantités, tel qu'il est requis au Dépôt; 11 tonnes de charbon Blacksmith à délivrer au même endroit; 621 tonnes de charbon criblé ou de même qualité, anthracite, convenant à un poêle, à délivrer aux steamers du Dé- partement de la Marine et des Pêcheries, à Prescott, tel qu'il est requis.

Un chèque accepté d'une banque du Do- minion pour la somme de \$500 doit accom- pagner chaque soumission, et ce chèque sera retenu jusqu'à ce que le contrat soit passé.

La livraison du charbon se fera pendant une période de douze mois, avec le privilège pour le Département de l'étendre à deux ans encore. Le charbon sera commandé en quantités telles que requises par le Dé- partement, et, pour cette raison, devra être gardé dans un endroit convenable pour être délivré promptement à Prescott.

Les journaux insérant cet avis sans l'au- torisation du Département de la Marine et des Pêcheries, ne seront pas payés.

F. GOURDEAU,
Député ministre de la Marine et des Pé- cheries.
Département de la Marine et des Pé- cheries. — Ottawa, 26 juillet 1906.

JONAS
Ce nom sur une bouteille d'essence culi- naire veut dire
Purété, Délicatesse et Force
Exigez toujours les
ESSENCES DE JONAS,
HENRI JONAS, Fabricants
MONTREAL.

Un Livre que chaque mé- nagère devrait posséder
"LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS"
Ecrivez aujour- d'hui pour une
Gratis COPIE **Gratis**
Arthur A. BEAUPRE, 1372 Ste-Catherine, Montréal

Tue les Punaises
une application du Poison Liquide de
LYONS suffit. Coute 25c. le gros
flacon. Votre argent remis s'il ne donne
pas satisfaction. Chez les marchands

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centins en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprés et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Mont- réal. Département des cartes.

LA BEAUTE de la femme est indis- solublement liée à la beauté de la cheve- lure.

Pour avoir des cheveux souples, lé- gers, brillants, il faut leur donner des soins constants, il faut surtout se coif- fer avec les merveil- leux postiches de la

Les Dames âgées ou chauves qui se désespèrent en voy- ant disparaître la royale parure de leur chevelure, s'adres- sent toutes à la

Maison Palmer
qui crée pour elles des modèles spé- ciaux en cheveux blancs ou gris, à des prix défiant toute concurrence.

Maison Palmer
No. 105 RUE NOTRE-DAME, Ouest, TETEPHONE BELL MAIN 391

Une chasse à l'ours dans les Pyrénées

Il y a encore quelques ours dans les Pyrénées, mais ils ne sont pas à la portée des amateurs de chasses faciles, vous allez en juger: La chasse à l'ours se fait ici de deux façons: à la battue ou à l'affût. De la première, je ne dirai pas grand-chose, si ce n'est qu'elle est ordinairement infructueuse, soit par la faute des rabatteurs qui conduisent mal leur traque, soit par la faute des chasseurs, qui se lassent de conserver au poste le silence et l'immobilité voulus. Une autre cause spéciale, ignorée de beaucoup, concourt encore à faire échouer la partie. L'ours, qui est un animal très intelligent, marque une répugnance instinctive à se laisser pousser de jour sur un poste où il passera de lui-même, la nuit, en toute confiance. Un vieil ours, surtout, arrivera huit fois sur dix à se dérober à travers les rabatteurs, ou à passer par un faux poste.

Quelques chasseurs d'occasion, en villégiature dans les stations balnéaires des Pyrénées, se payent encore l'illusion d'une chasse à l'ours. Le jour fixé pour la battue, si le temps le permet, le beau Monsieur aux guêtres vernies, au veston de chasse irréprochable, après un copieux déjeuner, part au petit jour, armé de son "hammerless". De nombreux rabatteurs qui jettent sur lui des sourires narquois l'accompagnent. Chemin faisant, les anciens, pour l'éblouir, lui racontent des histoires d'ours fantastiques. Enfin, on arrive après d'interminables lacets dans la montagne, au séjour présumé de l'ours.

Le chef de la bande s'occupe d'abord de poster le Monsieur, qu'il laisse en lui faisant mille recommandations de prudence. Celui-ci, livré à lui-même, sent un petit frisson, cousin germain de la peur, lui parcourir les veines: "Tout de même, se dit-il, si l'ours allait venir!" Et voilà la battue qui commence: les traqueurs font entendre des cris étranges, qui n'ont rien d'humain. Les coups de feu se succèdent, c'est un vacarme infernal que se répercutent les échos de la montagne; mais les malins ont évité soigneusement les endroits trop pénibles et trop accidentés d'où, en somme, on avait quelque chance de déloger un ours.

Après trois mortelles heures d'attente inutile, le chasseur commence à se rassurer et à s'ennuyer; il change fréquemment de place, et fume même une cigarette pour tuer le temps, faisant enfin dix fois plus qu'il n'en faut pour donner l'éveil à plus main que lui. Les cris se rapprochent peu à peu, et les rabatteurs finissent par apparaître; ils ont vu l'ours, et peu s'en est fallu qu'il passe au poste, mais certainement, disent-ils, il a dû éventer quelque chose. Histoire à dormir debout, toujours concertée d'avance par les traqueurs, pour se moquer du Monsieur. Enfin, on est censé avoir fait ce que l'on a pu; bref, le coup est manqué, ce sera pour une autre fois; le beau chasseur se console en pensant qu'après tout, il pourra bien, néanmoins, raconter à ses amis qu'il a chassé l'ours, s'estimant fort heureux, dans son for intérieur, qu'il ne lui soit pas arrivé de mésaventure. Il en est quitte pour avoir sali ses belles guêtres et allégé son portemonnaie. Tout le monde se hâte de dégringoler de la montagne et de se rapprocher de la cuisine. Ainsi se terminent habituellement les battues à l'usage des gentlemen, car Dieu ne peut pas vouloir qu'une aussi belle bête tombe ainsi sous les coups d'un chasseur d'occasion.

De la chasse tapageuse passons maintenant à la chasse silencieuse, ou pour mieux dire à la vraie chasse: tout autre est l'affût de nuit à deux mille cinq cents verges d'altitude sur ces plateaux solitaires où l'on trouve les "cujalas". On appelle cujalas, dans le pays, le campement des brebis pendant l'été. Ces terrains, saturés de fumure, produisent une plante appelée mugette, qui fournit à l'ours un herbager en même temps qu'un tubercule préféré par lui à tout autre.

Pour avoir la chance de tirer un ours à l'affût, il faut s'abonner à passer dix à douze nuits entières et consécutives soit au pâturage, soit au passage de l'animal, c'est ainsi que votre serviteur, absolument étranger au pays, en a pourtant tué deux. Le premier m'a coûté six nuits d'affût et le second neuf nuits; il suffit donc de vouloir résolument pour réussir.

L'étranger ne peut, cela va sans dire, se rendre compte par lui-même de son pays de chasse sans être accompagné. Dans ces déserts, où il doit arriver avant la montée des pâtres, il lui faut un guide; je demanderai donc au lecteur la permission de lui présenter le mien:

Toussaint Saint-Martin, qui habite Eaux-Chaudes, est réputé à juste titre comme le plus grand chasseur du pays, il

est celui qui, sans contredit, connaît le mieux la chasse à l'ours. Ce jeune homme de vingt-cinq ans, d'une grande honnêteté et d'une rare modestie, a déjà tué neuf ours, ce dont il ne vous parlera jamais s'il n'est pressé de questions. Il connaît la montagne au point de se retrouver, à une journée de chez lui, dans le brouillard le plus épais, en cotoyant d'affreux précipices. Heureux le chasseur étranger qui, au lieu de certains farceurs fainéants, avides de réclame, a la chance de tomber sur un homme de sa valeur, car le choix d'un guide est de première importance.

Parti de Gabas avec Saint-Martin dans les premiers jours de juin, nous nous dirigeâmes par la route de Penticoza, vers les massifs boisés qui dominent la droite de la vallée, afin d'atteindre les pâturages que les brebis ne fréquentent pas encore en cette saison de l'année. Arrivés au premier cujala, nous fîmes désagréablement surpris de ne trouver là aucune grattée, aucune piste d'ours, mais comme le jour s'avancait, nous convînmes néanmoins à tout hasard de passer là notre première nuit d'affût, qui fut glacée et de vaine attente. Le lendemain matin, nous partîmes pour des régions plus favorables. Arrivés à notre nouveau campement, nous eûmes la joie d'apercevoir les foulées du sanglier mêlées aux grattées de l'ours, mais la pluie étant venue à tomber à torrents, nous obligea la première nuit à garder la cabane, d'où nous aperçûmes un sanglier qui soupa à notre barbe, sans qu'il nous fût possible de l'approcher. Le lendemain, la pluie ayant cessé, nous permit de constater que l'ours était venu aussi pendant la nuit; dans ces conditions, les cataractes du ciel se fussent-elles ouvertes que nous n'eussions pas manqué l'affût.

A six heures du soir, chacun gagna donc son poste pour y passer la nuit. Sur les sept heures un léger vent d'Espagne s'éleva par intermittence, qui me donna des inquiétudes par rapport au poste que j'occupais. Néanmoins, espérant le voir cesser, tant il était faible, je demeurai en place, me trouvant aussi trop tard pour changer, et je me roulai définitivement dans ma couverture, mon fusil à la main, ma carabine à côté de moi. Tout d'un coup, tournant par hasard la tête, j'aperçus un ours gris de belle taille qui descendait à grands pas la pente gazonnée qui me dominait à droite. Ce maudit petit vent ne cessait pas; pour en atténuer les effets, sans perdre l'ours de vue, je me baissai le plus possible derrière un genévrier rabougré, dans l'espérance que l'odeur serait ainsi tamisée par le branchage. L'ours s'arrêta à quatre-vingts verges de moi et se mit à brouter les premières mugettes qu'il rencontra, jetant de temps à autre la tête à droite et à gauche. Jamais je n'avais vu un animal de son espèce aussi découlé et libre de ses mouvements. Subitement, poussant un sourd grondement, il releva la tête dans ma direction, et avant que j'aie pu échanger mon fusil contre ma carabine, il décala d'un galop rapide droit sur la forêt. Je vois encore ses pieds de derrière semblables à deux grandes mains chasser le terrain derrière lui à grandes foulées; ma déception fut terrible. L'ours serait arrivé inmanquablement, d'après la disposition même des lieux, à vingt pas de moi. Mais l'ours, qui recevait presque directement les effluves du vent, m'avait éventé; il n'y avait rien à faire. Je regagnai la cabane, déconcerté, et j'y passai une mauvaise nuit. Le lendemain matin, quand je racontai mon aventure à mon guide, je lus sur sa figure que j'avais commis une faute grave, en ne prenant pas immédiatement ma carabine; j'avais en effet voulu attendre que l'ours arrivât à portée de mon fusil chargé de chevrotines.

Une autre nuit passée sur le sentier de l'ours et sur des foulées de sanglier fut inutile, mais nous trouvâmes le lendemain des grattées d'ours toutes fraîches derrière le monticule d'où le mien était descendu. Pensant qu'il ne s'était pas choqué pour si peu, j'y passai la nuit suivante, toujours sans résultat. Décidément, il fallait partir plus loin, mais deux autres nuits passées dans un bas-fond sur un travail un peu ancien, nous prouvèrent que nous n'étions plus en contact avec notre gibier. Nous résolûmes alors de traverser la vallée d'Ossau pour gagner un cujala situé au couchant du pic du Midi, nommé "Aillous", où l'on pouvait, d'où nous étions, apercevoir à la lorgnette le tapis de fortes mugettes déchiré de nombreuses grattées. J'étais du reste attiré là par mes premiers exploits; j'y avais tué mon premier ours quelques années auparavant.

Chemin faisant, nous vîmes les traces d'un jeune ours qui ne pouvait qu'habiter la région; c'était réconfortant. Arrivés en-

fin à destination, nous pûmes voir et retrouver le travail du jeune animal, qui s'était comporté comme s'il eût été absolument chez lui. Installé au coucher du soleil sur un rocher à proximité des ébats qu'il avait pris, je fus intrigué, sur les neuf heures du soir, par un petit bruit particulier, dont je ne me rendais pas compte; les frôlements s'accrochèrent. Je reconnus que ce bruit ne pouvait provenir que des pieds de derrière de l'ours, traînant sur le gazon. Peu après, en effet, je l'entendis souffler; il n'était pas à plus de vingt verges de moi. La lune n'était pas encore levée, et je ne voyais absolument rien, mais je suivais parfaitement bien de l'oreille le parcours de l'animal, qui déchirait les racines avec ses griffes. Au bout d'une heure, tout bruit avait cessé, et je pus constater le lendemain que cet ours avait fait le tour de mon poste à une faible distance, sans que je l'aie entrevu une seule fois. La nuit suivante, je décidai de l'attendre au fond du cujala, au débouché de ce fameux sentier de l'Estiber chanté par les troubadours du pays, comme le plus fameux passage d'ours. Sur les minuit, je l'entendis qui tournait dans la fondrière qui précède le cujala, et je compris très bien qu'il voudrait monter, mais qu'il soupçonnait ma présence. Il ne fait pourtant pas d'air, et je ne comprends rien à l'hésitation de cet ours; bref, au bout d'une demi-heure, les pas et les bruits cessent: il avait compris quelque chose, car les jours suivants je ne pus constater sa présence dans la région.

De nuit en nuit j'arrivais insensiblement au bout de mon rouleau, sans avoir rien fait. La lune diminuant se levait tard, et de plus, Saint-Martin, qui était alors soldat, voyait expirer sa permission. Il fallait forcément nous séparer, et j'étais navré de terminer ainsi ma campagne. Quelque chose me disait pourtant que tout espoir n'était pas encore perdu. Je descendis avec lui à Gabas, où je lui fis part de ma détermination de remonter seul en montagne pour y passer deux nuits de plus. Il ne me répondit ni oui ni non, mais comme, d'après lui, j'étais poursuivi par la malchance, il jugeait, j'en suis sûr, ma dernière tentative comme parfaitement inutile. Néanmoins, après un bon repas à l'hôtel Bergès, et quatre heures de sommeil réparateur dont j'avais bien besoin, après tant de nuits passées à la belle étoile, je me décidai à remonter seul en montagne, après avoir demandé au fils Bergès de venir chercher mes bagages le lundi matin. Chemin faisant, je trouvais bien, à part moi, que c'était là un entêtement de chasseur enragé, mais j'avais foi dans mon étoile. Arrivé dans ces solitudes, j'eus la sensation qu'éprouvera le dernier homme sur la terre avant la fin du monde. Après un frugal repas, je m'installai de nouveau à mon poste, où je passai sans rien voir une nuit très fraîche, mais sur les onze heures du soir, je perçus très distinctement un bruit de pierres entrechoquées, dans la montagne qui s'élevait à ma gauche. Ce bruit m'intrigua d'autant plus que je savais qu'il y avait là-haut un passage, que je me promis bien de surveiller le lendemain, qui devait être mon dernier jour d'affût.

Quand le jour fut venu, je constatai avec plaisir que l'ours m'ayant fait faux bond, avait passé sa nuit au cujala; c'était donc bien lui que j'avais entendu au milieu de la nuit précédente. Je cherchai le poste pendant la journée, et croyant l'avoir trouvé, je m'y plaçai, plein de confiance, après le coucher du soleil. Sur les neuf heures, j'entendis l'ours qui venait en travers derrière moi, mais à quelque distance. Je compris de suite que j'avais manqué le poste d'une quinzaine de verges trop bas. Comme un bouquet d'arbres nous séparait, je le laissai passer sans le voir, et me retournant doucement sur moi-même, je me glissai à quatre pattes sur le point où il devait forcément aboutir. Je l'aperçus, en effet, dans le brouillard qui s'était élevé, il me sembla pressé d'arriver au cujala, prenant à peine le temps de happer quelques bouchées de maigres mugettes, et bientôt je le perdis dans un épais brouillard. Je parlai alors immédiatement l'attendre au fond du cujala, par où je pensais qu'il se retirerait. Pendant ce parcours de quatre cents verges je me heurtai à bien des rochers, et je passai un peu au hasard là où je n'aurais pas dû passer. J'étais enfin installé depuis une heure à mon poste, quand j'entendis subitement sur ma droite un galop lourd et précipité sur le gazon; c'était mon ours, qui, ayant senti mes pas tout frais, se ruait en affolé sur la direction de Mariabach.

C'était mon dernier espoir qui s'évanouissait, je rentraï à la cabane, absolu-

Tel. Est
2224 **GIRARDOT** Restaurateur
Français
DINER ET SOUPER 35c
ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES
1078, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

GRAND TRUNK

RAILWAY SYSTEM

MONTREAL—TORONTO

Départ de Montréal, 9.00 a.m., 19.45 a.m., 8.00 p.m., 10.30 p.m. Arrive à Toronto: 4.20 p.m., 19.20 p.m., 6.10 a.m., 7.00 a.m.
Élégant wagon salon café sur le train de 9.00 a.m. Wagon lits Pullman sur les trains de 8.00 p.m. et 10.30 p.m.

MONTREAL—OTTAWA

Quitte Montréal, 8.00 a.m., 14.10 p.m., 7.30 p.m.
Arrive à Ottawa, 11.00 a.m., 12.40 p.m., 17.10 p.m., 15.30 p.m.
Quitte Ottawa, 8.35 a.m., 3.30 p.m., 15.00 p.m., 10.30 p.m.
Arrive à Montréal, 11.35 a.m., 6.30 p.m., 18.00 p.m., 10.15 p.m.
Wagon Pullman Buffet sur le train qui part à 8.00 a.m., de Montréal, et celui de 5.00 p.m. d'Ottawa. Wagons-salons sur tous les trains entre Montréal et Ottawa.

FAMEUX PARC ALGONQUIN

Parry Sound (Rose Pt.), Endroits sur la Bale Georgienne

Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.00 a.m., tous les jours excepter le dimanche. Wagon Pullman Buffet direct sur le train ci-dessus.

PORTLAND—OLD ORCHARD

Quitte Montréal, 8.01 a.m., 8.15 p.m. Arrive à Portland, 5.45 p.m., 6.40 a.m. Arrive à Old Orchard, 6.32 p.m., 7.35 a.m.

Service de wagons-lits et chars palais, entre Montréal et Portland et jusqu'à Old Orchard.

Élégant service de wagons-buffets sur les trains du jour entre Montréal et Portland.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE: 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure

LA TRUITE MORD BIEN

AU

Lac Ecorce

ET AUTRES LACS SUR LA DIVISION DE MONTFORT DU CHEMIN DE FER

GRAND NORD DU CANADA

Les trains partent de Montréal à 9.00 hrs a.m., 4.30 hrs p.m. et 6.00 hrs p.m., tous les jours, excepté le dimanche, et à 9.15 a.m., le dimanche pour Joliette, Shawinigan Falls et les L. urentides.

Promptes connections à la Jonction de Montfort, pour le lac Seize Iles, avec le Pacifique. Les trains quittent la gare Viger à 1.25 hr. p.m. le samedi, et à 5.35 hrs p.m. la semaine.

GUY TOMBS,

Agent Général des Passagers,

Edifice de la Banque Impériale, MONTREAL

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, 9.00 a.m., 7.45 p.m.
PORTLAND, OLD ORCHARD 10.00 a.m., 7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - 7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, 19.30 a.m., 10.00 p.m.
OTTAWA, 8.45 a.m., 9.40 a.m., 10.00 p.m., 4.00 p.m., 9.40 p.m., 10.10 p.m.
SHERBROOKE, 18.30 a.m., 14.30 p.m., 17.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - 17.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, 10.15 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, 9.40 a.m., 9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, 8.45 a.m., 2.00 p.m., 11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, 8.55 a.m., 2.00 p.m., 16.10 p.m., 11.30 p.m.
OTTAWA, 8.25 a.m., 15.15 p.m.
JOLIETTE, 8.00 a.m., 8.55 a.m., 12.20 p.m., 15.00 p.m.
ST-GABRIEL, 8.55 a.m., 12.20 p.m., 15.20 p.m.
ST-AGATHE, 8.45 a.m., 8.15 a.m., 11.10 p.m., 11.25 p.m., 14.30 p.m., 15.35 p.m.
LABELLE, 7.45 a.m., 11.10 p.m., 15.00 p.m.
Quotidiens, Quotidiens, excepté les dimanches
Samedis, mardi et jeudi. Dimanche seul.
Quotidiens, excepté le samedi. Samedi seul.
A. E. L. A. L. D. M. Agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.
Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.



La Créole
LE MEILLEUR DES
CAFÉS D'HAÏTI

Comme nous désirons vous faire goûter en nectar des Antilles, nous vous en enverrons une boîte échantillon contenant 1 de livre, sur réception de 10 cts et le nom de votre épicer.

AUGUSTIN COMTE & CIE
412, Rue St-Paul Montréal



L'intérieur des ustensiles de cuisine Stransky est en émail blanc le plus dur, le plus pur qui puisse se produire. Il est à l'épreuve de l'acide, ne craque pas, est propre et ne peut brûler.

NOUS AVONS UN ASSORTIMENT COMPLET DES
Ustensiles "Stransky"
Prix raisonnables. Satisfaction garantie.
Compte spécial aux communautés.

Wilson, Rousseau & Cie,
Boulevard St-Laurent,
COIN BORCHESTER

SIROP D'ANIS GAUVIN

Guérit:

L'Insomnie,
Douleurs de la dentition,
Rhume,
Toux,
Coqueluche,
Coliques,
Diarrhée,
Dysenterie.

En vente partout à 25 cents
GARE AUX IMITATIONS

Si vous voulez vous procurer ce qu'il y a de plus Nouveau et de plus Chic EN FAIT DE **Merceries** à des prix modiques

VENEZ ME VOIR
M. BEAUPRE
282 rue Ste-Catherine Est,
MONTREAL.

ENLEVEZ LES CORS

Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur Cors, verrues et Durillons, demandez à votre pharmacien ou écrivez-moi pour avoir une bouteille du

ANTIKOR LAURENCE
PRIX 25 cts

A.J. LAURENCE PHARM. MONTREAL

ment désespéré, et je ne pus fermer l'oeil; mais à défaut de saint Martin qui était parti, saint Hubert veillait encore sur moi. A trois heures, le jour commençant à poindre, je sortis négligemment sur le pas de la porte de la cabane, considérant une dernière fois ce tapis blanc de mugettes, qui m'avait semblé si plein d'espérances. Tout à coup, j'aperçus, au bon milieu, une masse sombre qui remuait; c'était un ours, qui, venu tard, s'attardait à déjeuner. Je saute sur mon fusil, je bourre mes poches de cartouches, et je gagne à quatre pattes, à la faveur des rochers, le passage d'en bas, pour lui couper la retraite dans le cas où il se retirerait par l'Estiber.

De là, je surveille mon ours, qui ne semble pas pressé de se retirer, grattant et mangeant de-ci de-là, sans prendre parti d'aucun côté; comme il se trouvait dans un endroit absolument découvert, il était inabordable. Je restai là à le considérer environ trois quarts d'heure, qui me parurent trois siècles. Insensiblement, cependant, l'ours monta dans le cujala, et arriva vers quelques sinuosités de terrain, rehaussées de mugettes, qui me le cachaient à moitié corps. Le voyant très occupé, et n'y tenant plus, je me décide à aller à sa rencontre, et me voilà parti, toujours à quatre pattes dans la rosée blanche, mon fusil d'une main. Mon point de direction, distant d'environ 150 verges, était un petit rocher de 50 centimètres à peine, sur lequel je comptais pour me cacher un peu. A mesure que j'avancais, l'ours disparaissait de plus en plus dans les bosses du terrain; je finis par arriver à mon rocher, l'ayant perdu de vue complètement. J'étais inquiet de ce qu'il était devenu, quand, haussant prudemment la tête, je le vis en plein, à 25 verges de moi, grattant tranquillement la terre, et me tournant exactement le dos. Sa position me rassura, et je respirai un peu. Je ne pouvais du reste le tirer dans cette position, par trop désavantageuse. Au bout d'un instant, il fit ce que je désirais en se plaçant en demi-travers. Le coeur me battait à se rompre, la position n'était plus tenable. Vouant réserver mon coup à chevrotines pour le cas où il viendrait à se rebiffer, je le visai de mon second coup, chargé d'une balle, derrière l'épaule qui faisait saillie.

Le coup rate! L'ours, qui a entendu, tourne brusquement la tête de mon côté, en poussant un grognement rauque, et me fixe; il n'y avait pas à tragiverser, nous étions les yeux dans les yeux. Je prends immédiatement mon premier coup, chargé de chevrotines, qui, celui-là, veut bien partir, et lui envoie cinq chevrotines en plein flanc; je le vois bondir sur place, et je l'entends gronder, pendant que je me baisse derrière ma pierre, où je me hâte de recharger, mais, pour comble de malheur, la première cartouche que je cherche inutilement à introduire dans mon fusil est... un bout de bougie! Je le jette rageusement derrière moi. Avant enfin rechargé, je me redresse vivement, prêt à toute éventualité. Je vois mon ours se diriger en titubant vers un petit fossé, où il s'affale en grognant jusqu'à son dernier soupir. Martin était bien mort, je contemplai un instant cette magnifique bête, lui pardonnant de grand coeur les émotions par lesquelles elle m'avait fait passer, puis je rentrai à la cabane, d'où, après un petit déjeuner, je descendis chercher du renfort. Au bas de la côte, je rencontrai le fils Bergès, qui, montant chercher mes bagages, comme c'était convenu, s'était arrêté à regarder une truite de cinq livres qu'un pêcheur venait de prendre dans le Gave: c'était le jour des grosses prises. Nous remontâmes, accompagnés du pêcheur, pour descendre l'ours, et nous rentrâmes triomphants à Gabas. Je partis le soir même, mais je m'arrêtai à Pau, où je fus à la caserne montrer à Saint-Martin que son élève n'avait pas toujours la guigne.

Ma campagne était terminée, j'avais pris bien de la peine, mais je me trouvais payé de tout. Puisse mon récit prouver à mes collègues en saint Hubert que dans cette chasse plus que dans toute autre, avec l'aide de Dieu, l'avenir est aux persévérants.

UN ARVERNE.

LE COURRIER DE L'OUEST

Organe des Canadiens-français de l'Ouest.

Le seul journal publié en langue française à l'ouest de Winnipeg. Publié tous les jeudis à Edmonton. Contient des descriptions du pays, nouvelles des colonies canadiennes et une foule d'informations sur l'Ouest canadien. Contient un "Coin Féminin", rédigé par Magali.

Abonnement, \$1.00 par an.

Adresse: "Le Courrier de l'Ouest", Edmonton, Alberta.

Bibliographie

L'Enseignement de Jésus, d'après les Evangiles synoptiques, par Mgr P. Batiffol, recteur de l'Institut Catholique de Toulouse. 1 vol. grand in-16 de la "Bibliothèque de l'Enseignement scripturaire". Prix: 3 fr. 50; franco, 4 francs. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

Le Recteur de l'Institut catholique de Toulouse divise son exposé en sept chapitres:

- I. La méthode d'enseignement de Jésus.
- II. L'enseignement de Jésus et la loi juive.
- III. La paternité de Dieu.
- IV. La religion de l'homme nouveau.
- V. Le royaume de Dieu.
- VI. Jésus lui-même.
- VII. L'avenir.

Sous ces sept titres, l'historien embrasse les grandes lignes et les idées organiques de l'enseignement du divin Maître. Pareille synthèse n'est pas une présentation totale de l'enseignement de Jésus, lequel n'est intégré que si l'on unit le quatrième Evangile et la tradition chrétienne aux données fournies par les trois Synoptiques. Mais cette synthèse, partielle, préalable, est la base scientifique, sans laquelle rien ne se construit solidement, à s'en tenir loyalement à la méthode historique.

"L'Enseignement de Jésus" se trouve être, qu'on le veuille ou non, une réponse à l'"Evangile et l'Eglise". Le Recteur de Toulouse, cependant, s'est tenu en dehors de toute controverse, comme aussi bien en dehors de toute apologétique: il n'a voulu faire qu'un exposé historique.

L'introduction du livre est consacrée à montrer comment la tradition synoptique, en ce qui concerne l'enseignement de Jésus, est d'une authenticité substantiellement inattaquable.

Science et Apologétique, par M. de Lapparent, de l'Académie des Sciences. 1 vol. grand in-16 de la collection "Etudes de philosophie et de critique religieuse". Prix: 3 francs; franco: 3 fr. 50. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

Trop souvent on s'est plu à mettre la religion en face de la science, en répétant "Ceci tuera Cela", formule empruntée à un poète, qui pourtant avait moins qualité que personne pour se faire l'interprète de "Ceci". On ne saurait donc trouver mauvais que ceux qui ont de graves raisons de tenir à "Cela" se montrent exigeants au sujet des titres réels de l'adversaire qu'on lui oppose et tiennent avant tout à "vérifier ses papiers". Telle est la tâche entreprise par l'auteur de "Science et Apologétique". C'est tout d'abord à examiner de près les fondements du privilège de nécessité supérieure que l'on reconnaît aux mathématiques qu'il consacre ses efforts. Dire qu'une chose est "mathématiquement démontrée", c'est, en effet, lui conférer aux yeux de la masse une certitude supérieure à toute expérience. Et si les objections contre la religion parvenaient à revêtir cette forme quasi-sacramentelle, la plupart des hommes inclineraient à les croire indiscutables... Après avoir étudié — dans le but d'écarter cette fausse vue — la nature des conceptions géométriques, l'origine et le caractère de la science des nombres, les fondements de la mécanique, la méthode et le but des sciences d'observations, M. de Lapparent analyse les notions d'ordre et d'harmonie dans le monde, le principe de la moindre action, la finalité, les concepts d'origine et de fin.

Les Moines précurseurs de Gutenberg. — Etude sur l'invention de la gravure sur bois et de l'illustration du livre, par Gaëtan Guillot. 1 vol. in-12. (Collection "Science et Religion" No 372). Prix: 0 fr. 60. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

Les recherches consciencieuses et inédites qu'a suscitées récemment l'exposition des Primitifs français, a eu ce résultat inattendu d'établir indiscutablement: lo que la gravure sur bois, celle qui sert à l'illustration des livres destinés non à un cercle restreint de bibliophiles, mais au peuple lui-même, a vu le jour en France, et non en Allemagne, comme on l'admettait généralement jusqu'ici; 2o que c'est dans le cloître, par les moines et sous la direction des moines français, que, aux débuts du quatorzième siècle, l'art de la xylographie a vu le jour. Il faut savoir gré à M. Guillot d'avoir enregistré immédiatement à l'actif de ses véritables auteurs, dans ce très intéressant et probant opuscule, cette inappréciable contribution aux progrès de la civilisation.

Les familles que l'alcoolisme rend malheureuses devraient se souvenir qu'à "Belmont Retreat", Chemin Sainte-Foy, près Québec, le Dr J. M. Mackay, M.D.C.M., guérit les cas les plus invétérés d'ivrognerie.

Cameras Brownie

No. 1, Grandeur 2 1/4 x 2 1/4 — \$1.10
No. 2, " 2 1/4 x 3 1/4 — \$2.18

Expédiés par Express franc de port sur réception du prix



Brochure descriptive sur demande.

The D. H. Hogg & Co.
660, Rue Craig Ouest, - Montréal

DEMANDEZ

L'EMPOIS JAPONAIS

IL DONNE SATISFACTION



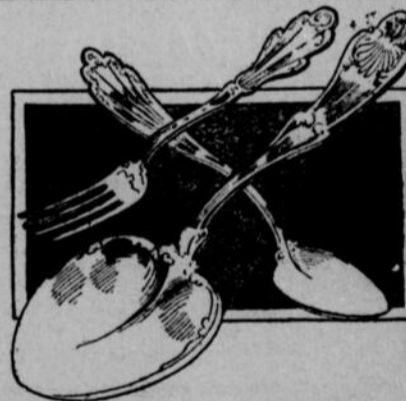
Ce n'est pas une imitation, mais un nouveau produit résultant du progrès de la science, c'est-à-dire un produit de qualité absolument supérieure.

Un produit parfait

Demandez-le à votre épicer et exigez qu'il vous le fournisse.

L'EMPOIS JAPONAIS

Est en vente chez tous les épiciers



Orfèvreries d'Argent

Massives et somptueuses. — Objets ravissants pour cadeaux. — Argenteries de famille. Couverts, Coutellerie fine, etc., etc. Demandez notre catalogue, gratis.

NARGISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent MONTREAL

Réparation de meubles

Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.

F. DUFOUR

395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3388

Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Seul Agent
LUDGER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
— MONTREAL —

Téléphones Bell, Magasin, - Main 641
Bureaux, - Main 512
Agréé G.P.M. Ea 2314
Tél. Marchands 604



CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)
Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.
LA BRETAGNE août 16
* LA TOURAINE août 23
* LA SAVOIE août 30
* LA PROVENCE sept. 6
* LA LORRAINE sept. 13
* LA TOURAINE sept. 20
* Paquebots à deux hélices.
Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

DUPUIS FRERES

Taffetas de Soie Noir

Valant 65c pour 44c

Il n'y a probablement pas une autre maison de commerce à Montréal qui ait un commerce aussi étendu que le nôtre dans les soies noires.

Cette grande vogue est la conséquence toute naturelle des avantages exceptionnels que nous avons d'acheter les meilleures marques aux prix du moulin.

La clientèle est parfaitement renseignée sur la haute qualité des Taffetas que nous vendons, bien que nos prix soient invariablement plus modérés que partout ailleurs.

Aujourd'hui, nous offrons un taffetas noir, 20 pouces de largeur, valant 65c la verge

Nous recommandons spécialement cette ligne de soie pour manteaux, robes, blouses ou jupons

DUPUIS FRERES

LE GRAND MAGASIN A RAYONS DE L'EST
441 à 449 rue Sainte-Catherine Est

Cartes Postales à prix réduit

Cartes bromure en couleur, 5c... 50c la doz.
" noir, 3c... 30c "
" vues locales, noir... 8c "
" " couleur... 15c "
" " pays étrangers... 15c "
" " désastre de San Francisco... 15c "
" Ivoire... 20c "
" " couleur... 30c "
" " peinte à la main... 65c "
" tableaux, paysages... 25c "

Nos cartes bromures sont des meilleures marques françaises et allemandes. Elles sont toutes garanties être les plus belles sur le marché. Commandes par la maille promptement exécutées.

L'INTERNATIONAL

Compagnie de Cartes Postales Illustrées
29 et 31 rue St-Jacques Montréal

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)



ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum ;
2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante ;
3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas... et, se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir ; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Les personnes dont les noms suivent désirent échanger :

M. Léopold Bertrand, 169 rue Lafontaine, Viauville, Montréal. — Ella Turcotte, 2534 Broad St., Fall River, Mass.; avec monde entier, avec jeunes gens instruits, anglais, allemand, français. — Mlle Marie-Anne Frigon, St Maurice, comté Champlain; cartes morales seulement. — Mlle Rose de Bengale, 169 Quesnel, Ste Cunégonde, Montréal. — Mlle Bertha de Rouville, 1069 St Antoine, St Henri, Montréal. — Mlle Nellie Gravelle, Aylmer East, P. Q. — Mlle E. Déchêne, inst., Village Tadoussac. — Mlle Blanche Lamarre, 29 rue Grant, Longueuil. — Mlle M. A. Viens, 9 King St., Mittleague, Mass.; correspondance anglaise, française; réponse prompte et assurée. — Mlle Agnès Baril, 7 rue Chambord, Montréal. — Mlle Elisabeth Eyfe, 658 Parc Lafontaine, Montréal. — Mlle Florence Morency, St Jean de Dieu, comté Témiscouata, P. Q. — Serge de Boisfleury, 184 Ste Catherine-Ouest, Montréal. — H. Royer, 484 Parc Lafontaine, Montréal. — Mlle Rose Chappelaine, Pierreville. — Napoléon Aubut, 593 Rodman St., Fall River, Mass. — Mlle Alma Parent, Rivière Trois-Pistoles, P. Q.; avec monde entier. — Mlle Rose Fournier, 499 rue Willow, Woonsocket, R. I.; fantaisies préférées. — Mlle Albina Longer, St Cuthbert Station; fantaisies. — Mlle A. Bertholdi, St Jérôme, comté Terrebonne, Q.; avec jeunes gens instruits. — Mlle A. Bériau, S. Bériau, M. Bériau, E. Bériau; timbre côté vue. — Mlle Alberte d'Auteuil, 783 Dorchester-Est, Montréal. — Mlle Bernadette d'Auteuil, 783 Dorchester-Est, Montréal; vues et fantaisies. — M. Albert Charbonneau; fantaisies, vues de l'étranger, signature côté vue. — Mlle Aurore Berthiaume, 241 St Antoine, St Hyacinthe, P. Q.; — Mlle Berthe Langlois, aux soins de L. Taillefer, Dalhousie St., Ottawa, Ont. — Mlle Eva Berthiaume, 141 rue St Antoine, St Hyacinthe, P. Q.

Mlle Lamoureux, 35, Chemin Ste Catherine, Outremont, près Montréal, P. Q.; avec tous pays. — Mlle Anna Golenvaux, 27 rue Longue-Vie, Ixelles, Bruxelles, Belgique; vues avec tous pays, excepté France et Belgique. — Mlle Graziella Rochette, 206 Rieheliu, Québec. — Mlle Annonciade De Ribienne, 132 St Joseph, Québec. — Mlle Germaine Roy, Sault-au-Récollet. — Mlle Ida et Emma Morin, 11 Winter St., Laconia, N. H.; séries et fantaisies préférées. — Mme Boucher, 172 E. 74th St., New York City; échanges divers avec monde entier, réponse prompte et assurée. — J. Rosario Bérubé, avocat, St Fabien, comté Rimouski. — Mlle Blanche Bérubé, St Fabien, comté Rimouski. — Mlle Marie-Blanche Bergevin, 834 St Valier, Québec. — Mlle Marie Flore, St François de Sales, comté Laval; avec monde entier. — Mlle Ninette Dion, Montauban, comté Portneuf, P. Q. — Mlle Yvonne Villeneuve, Rigaud, P. Q.; vues et fantaisies. — Mlle Jeanne Francoeur, Sault-au-Récollet; avec monde entier. — Mlle Blanche Matte, Montauban, comté Portneuf, P. Q. — Jos. Chevalier, 555 Drolet, Montréal. — Mlle Albina Bédard, Sault-au-Récollet. — Mlle Blanche Daoust, 254 Hôtel-de-Ville; genres divers. — Mlle L. Allaire, 1296 St Dominique, Ville St-Louis; divers genres. — Mlle Rose Sicotte, St Jean, P. Q. — Mlle Blanche Larosette, St Jean, P. Q. — M. Saül Sicotte, St Jean, P. Q. — Mlle Paulette de Sérigné, Boîte 418, Trois-Rivières, P. Q.; fantaisies cartes en cuir. — Mlle Florette de Sérigné, Boîte 418, Trois-Rivières, P. Q.; cartes en cuir et fantaisies. — Mlle Girtie Leblanc, Black Cape, comté Bonaventure, P.Q. — J. René Ouellet, Old Lake Road, comté Témiscouata. — Mlle Joséphine Chevette, Roxton Pond, P. Q. — Mlle M. Jolieoeur, 188 rue St Jean, Québec; tous genres, correspondance anglaise, française, sténographie Duployé. — Mlle Bittner, 749 rue St Valier, St Sauveur, Québec.

HOTEL PELOQUIN

Les jardins de l'Hôtel Pelouquin, d'Ahunt-sic, sont une véritable merveille, surtout à cette époque de l'année, tout fleuris qu'ils sont. A une demi-heure de tramways de Montréal, tout le monde devrait les voir.

La nouvelle idole

Les Français — peuple français, peuple de braves! comme dit la chanson, — sont plus traditionnels, encore qu'ils vivent en République et se repaissent d'idées nouvelles comme l'ogre s'empiffrait de chair fraîche, plus traditionnels et plus monarchistes que les plus impérialistes Teutons et les Russes les plus tsarophiles.

N'ayant plus de roi, puisqu'ils ont coupé la tête à Louis XVI, chassé Charles X et exporté Louis-Philippe; ni d'empereur, puisqu'ils ont laissé l'étranger supprimer Napoléon Ier et Napoléon III, les Français consacrent désormais leur culte aux présidents successifs que leur nomment les Congrès de Versailles.

C'est sur la personne de ces citoyens d'hier, devenus subitement manitous par la volonté du Parlement, qu'ils assouissent la fringale d'adoration fétichiste que rien n'abolira jamais en eux.

Car les Français sont comme Diogène. Tout le temps, ils cherchent un homme!

Et sitôt qu'on leur en désigne un, — c'est "quelqu'un" parfois, mais souvent c'est "n'importe qui", ça ne fait rien! — ils se précipitent vers ce dernier présenter leurs saluts respectueux, qui se changeraient vite en genuflexions déliantes pour peu qu'on les en priât poliment.

Et l'icéographie s'en mêle, chaque fois, comme pour les dieux et les saints, attisant les zèles pieux, inspirant les extases de l'adoration et les convulsions du fanatisme.

C'est même une chose curieuse à observer, — c'est justement cette chose-là qui m'inspire ces réflexions, — que la transformation graduelle, dans l'image, des traits d'un président, depuis le moment où il posa sa candidature jusqu'au lendemain de son élection et, ensuite, durant l'espace de son septennat.

Je ne sais si vous vous souvenez des rares portraits qui avaient paru de l'excellent M. Loubet, du temps qu'il était simple sénateur, voire même président du Sénat. Ces effigies étaient alors, tout bonnement, celles d'un aimable petit vieillard, à l'oeil fin, à la barbe blanche légèrement broussailleuse, sympathique, certes, mais taillé sur le patron de nombre d'autres petits vieillards aussi sympathiques, à l'oeil aussi fin et au poil aussi argenté, qu'on croise journellement dans la rue. Rapprochez ces portraits avant l'Élysée de ceux de pendant et d'après: M. Loubet était devenu, sur les paliers publics, une sorte de Sage de la Grèce, au regard profond, au front génial, au sourire majestueux. Les innombrables dessinateurs, photographes ou peintres appelés, par l'actualité, à sans cesse crayonner, cliquer ou broser cette figure, avaient fini par l'idéaliser de telle sorte qu'elle finissait par ne plus rappeler, que de très loin, le modèle.

Sept ans de plus, et M. Loubet serait parvenu à ressembler à Solon, à Pythagore ou à Platon, et il aurait fallu Phidias pour modeler son buste; ou plutôt, il aurait suffi de prendre en quelque musée un buste modelé par Phidias pour que la foule le reconnût immédiatement et s'écriât: "Voilà notre président! on dirait qu'il va parler. Comme c'est bien lui!"

Car l'imagination de la foule suit la fantaisie des artistes. Le phénomène identique est en train de s'accomplir pour l'heureux M. Fallières. Ses traits, qui n'étaient jusqu'ici que corrects, deviennent augustes. Des retoucheurs attentifs et pénétrés corrigent la forme de son nez, allanguissent l'expression de ses yeux, remodèlent sa bouche et travaillent sa barbe. Tout cela, sur le papier ou les plaques, bien entendu, car M. Fallières reste le même, et il sera bien étonné, dans peu de temps d'ici, de voir à quel point il est semblable à Adonis, ou plutôt à un jeune dieu Bacchus. Car, d'après ce que j'ai remarqué, c'est plutôt vers ce type divin qu'on oriente la déformation officielle de notre nouveau patron.

Et pourquoi pas, après tout? Puisqu'il nous faut des idoles.

LOUIS MARSOLLEAU.

Elle guérit son Père Ivrogne



"Mon père m'a souvent promis de se corriger de son habitude de boire, mais il buvait toujours plus que jamais. Après une nocce terrible il me dit, je ne puis m'empêcher de boire. Je décidai de lui donner le remède sans goût Sawaria, en lui mettant dans son thé, café et ses aliments sans sa connaissance. Un paquet à suffit pour lui ôter le goût de la boisson. Il y a 15 mois qu'il a suivi le traitement et il est complètement guéri."

ECHANTILLON GRATIS et pamphlet vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix envoyés sous enveloppe cachetée. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse. **THE SAMARIA REMEDY CO.,** 23 Rue Jordan, Toronto, Ont.



Deux dans une seule famille

BOBCAYGEON, Can. Il y a à peu près deux ans, un de mes enfants eut des attaques d'évanouissement et notre cure me conseilla de faire usage des toniques de Koenig pour les nerfs. Une demi bouteille a suffi pour guérir mon petit malade. Quelque temps après un autre de mes enfants fut pris du même mal et lui aussi a été guéri par les Toniques. **MME J. THIBAUDEAU.**

Mme M. Murphy, de Montréal, Can., écrit qu'elle souffrait de dyspepsie nerveuse depuis huit ans, qui lui causait des palpitations de coeur, des étourdissements, et qui s'accroissent beaucoup durant les cinq dernières années. Plusieurs médecins furent consultés et beaucoup de remèdes employés sans aucun succès, jusqu'à ce que le Tonique de Père Koenig pour les nerfs vint lui procurer le soulagement désiré. Pas le moindre symptôme du mal depuis trois mois.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement.

Ce remède a été préparé par le Rév. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.
En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.

MADAME VOUS POUVEZ NETTOYER ET POLIR

avec votre poêle et vos ustensiles de cuisine **AVEC**
La Mine Grasse et le Poli pour Métaux



Plus promptement qu'avec tout autre produit en vente

La Mine Grasse OZO
Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux OZO
Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir les ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égrotte pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables

The OZO Co. Limited, Montreal.



Reçoit enfin le message d'une bonne santé
La Société Bienfait-sante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfait-sante et Compétissante au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

Lunettes et Lorgnons

ajustés à votre vue - L'examen et l'essai sont gratuits. - Selon privé à votre disposition.

H. SENECAI & CIE, Bijoutiers et Opticiens
1467, Ste-Catherine, 2ième porte de la rue Montcalm

UNE FLEUR SANS PAREILLE

Une revue scientifique annonce qu'un botaniste russe, M. Serge Lostoukoff, semble avoir retrouvé dans un coin isolé de l'Arabie la fameuse "Fleur de Résurrection" qui fut découverte en 1848, en Egypte, par le célèbre docteur Deck, qui fut un chasseur intrépide et un savant explorateur.

La fleur d'Arabie est vivante, tandis que la Fleur d'Egypte est fanée depuis trois mille ans. Serait-ce vraiment la même espèce prodigieuse, la même plante féérique? C'est fort douteux.

Plus étonnante en sa renaissance incomparable que la fougère de l'Arkansas et surtout que la Rose de Jéricho, la Fleur de résurrection est un mystère.

D'où vient-elle? quelle est-elle? on l'ignore. Elle ne ressemble à aucune autre plante, si ce n'est à la "Rose des croisés", dont elle serait peut-être une parente très éloignée, disparue depuis plus de trente siècles. On ne lui connaît ni famille, ni berceau. Type unique au monde, individu isolé sur la terre et dans la science, elle paraît sans ancêtres comme elle est sans descendant.

En parlant de cette Fleur merveilleuse, on croit sortir de l'Histoire Naturelle pour entrer dans la légende de quelque conte oriental. Sa découverte elle-même est, je crois, assez curieuse pour intéresser les nombreux lecteurs et, tout particulièrement, les lectrices de l'Album Universel.

Vers 1848, le docteur Deck, dont les prouesses cynégétiques n'ont pas besoin d'être rappelées, se trouvait en Nubie avec une troupe de chasseurs émérites, poursuivant avec vaillance les grands fauves du continent noir.

Il y eut, paraît-il, une glorieuse hécatombe de panthères, de sangliers, d'hyènes et de lions. Mais, à la suite d'un grave accident de chasse, le docteur Deck, obligé de laisser sa carabine au repos, prend congé de ses amis et gagne les bords du Nil dans le but d'exécuter un projet rêvé depuis longtemps.

Il s'agit d'explorer la haute Egypte et le désert avec l'espoir de retrouver les opulentes mines d'émeraudes exploitées dans l'antiquité.

Pendant son voyage le docteur Deck fait la connaissance d'un vieil arabe affligé d'une maladie terrible; il s'installe auprès de lui, le soigne, le guérit. L'arabe est pauvre, et pourtant il paie les honoraires de son sauveur avec un trésor valant toutes les turquoises et toutes les émeraudes du monde.

C'est une plante.

C'est une petite plante frêle et desséchée qui, au dire de l'arabe, fut découverte au désert, dans un vieux tombeau, sur le sein momifié d'une prêtresse égyptienne.

Et l'arabe ajoutait que cette plante magique possédait un charme sans pareil, dont miraculeux que ne pourraient offrir tous les rois de la terre.

En écoutant le pompeux éloge de cette plante chétive et misérable qui, pour toute parure, porte sur sa tige à jamais fleurie deux boutons brûlés par le soleil et jaunies par les siècles, le docteur Deck ne peut s'empêcher de sourire, à la fois sceptique et amusé par le verbe solennel de son client de rencontre, auquel du reste il ne réclame rien que la satisfaction intime de l'avoir sauvé.

L'arabe s'est tu et, très grave, prenant la plante antique avec une sorte de respect religieux, il l'arrose lentement de quelques gouttes d'eau, et aussitôt un miracle s'accomplit sous les yeux émerveillés du savant explorateur.

La plante frémit, s'agite, se crispe, se détend, se redresse, et voici que les boutons desséchés pour je ne sais combien de siècles, se gonflent, s'élargissent, s'entr'ouvrent peu à peu, et la fleur s'épanouit, déroulant ses pétales diaphanes et superbes qui se disposent en rayons symétriques autour d'un point central plein d'élégance mi-gauche et de grâce inconnue.

On dirait quelque pâquerette fantastique, cueillie dans un parterre enchanté...

Et tout doucement, renversant sa corolle aux teintes irisées d'une délicatesse extrême, d'un charme infini, la belle ressuscitée découvre, comme à regret, son sein rajeuni sur lequel reposent d'antiques graines.

Mais hélas! Cette précieuse semence que la "Fleur de Résurrection" — comme de Humboldt la nomma plus tard — garde depuis trois mille ans avec un soin jaloux, est jamais stérile.

A quel sol confier ces graines, et quel soleil pourrait les féconder?

Après cette résurrection aussi étonnante qu'éphémère, cette fleur entre toutes étran-

ge et singulière se crispe, se raidit, se courbe, s'incline, se penche, s'affaisse, se fane, se dessèche, s'étiole...

La tige jaunit, les pétales se contractent, se flétrissent, se ferment, se replient sur eux-mêmes, la plante se meurt, la plante est morte.

Quel tableau! C'était la vie, c'est la mort. Le miracle s'est effacé, le miracle a disparu.

De cette vision mystérieuse et charmante il ne reste plus que les deux boutons, les deux boules chétives et misérables à la tige penchée, aux pétales clos, comme s'ils voulaient retenir le secret de cette plante unique au monde, jaunie par les siècles et brûlée par un soleil d'il y a trois ou quatre mille ans.

Au comble de la surprise et de l'admiration, le docteur Deck emporte cette plante magique du vieil arabe, et toujours, la plante, antique et mystérieuse, du tombeau ressuscite dans sa grâce impérissable, sous quelques gouttes d'eau.

En mourant, Deck légua la fleur miraculeuse à son disciple et ami, le savant Lannes, qui, à son tour, répéta journellement, avec un invariable succès, la curieuse expérience.

Enfin, l'une des deux fleurs que portait la plante égyptienne fut offerte au grand naturaliste de Humboldt, qui, je ne sais combien de fois, ressuscita en pleine Académie la fleur du vieux Nil, qu'il nomma, comme nous venons de le dire, "Fleur de résurrection".

Entre les mains de de Humboldt, elle ne fit que renaître et que mourir, sans que l'illustre savant pût pénétrer ses secrets. Et à chaque opération, il répétait avec la mélancolie d'un Génie impuissant et confondu: "Je ne connais rien dans la nature qui ressemble à cette plante!"

L'éminent auteur de l'"Ame de la plante", Arnold Boscowitz, estime que les anciens ont connu, cultivé peut-être cette grande merveille du monde botanique, et qu'au moyen âge, l'Orient en conservait encore quelque vague souvenir.

Voilà bien des siècles que la fleur du tombeau égyptien se trouve rayée du Grand catalogue de la Nature, comme tant d'espèces à jamais disparues qui ont abandonné leurs graines stériles au gouffre sans fond des passés sans retour.

Est-ce bien réellement la fleur vivante du docteur Deck que l'on viendrait de retrouver dans un coin de l'Arabie? est-ce bien cette féérique espèce que l'on croyait avec tant de raison ne plus exister? est-ce bien cette fleur unique, sans pareille, qui n'a rien de commun avec la Rose de Jéricho et qui diffère également de la fameuse Rose des Croisés que l'on voit sculptée sur les tombeaux des chevaliers, à Bayeux et à Rouen?

Ce n'est guère probable. Si, d'aventure, la découverte annoncée était bien réelle, on pourrait, grâce à de faciles expériences, préciser l'espèce et percer le mystère de cette plante vraiment féérique, qui, après des milliers d'années, sort de son tombeau pour ressusciter sous une goutte d'eau, en trouver sa corolle toujours belle, comme pour dire au monde étonné:

—Voilà comment j'étais au temps des Pharaons!

FULBERT-DUMONTEIL.

HOTEL PELOQUIN

Les hommes d'affaires soucieux de ne point compromettre leur santé par le surmenage, devraient se souvenir que l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuntsic, — à une demi-heure de tramways de Montréal, dans un site charmant, — leur offre des distractions uniques, un menu et un service irréprochables. C'est un hôtel fashionable par excellence.

JOURNAL DE LA JEUNESSE

Sommaire de la 1755ème livraison (21 juillet 1906).

Le Forban noir, par Pierre Maël. — Turbines à eau, turbines à vent, turbines à vapeur, par Daniel Bellet. — Mademoiselle Olulu, par H. de Charlieu. — Christian IX et l'écolier. — Musée de poupées, par Marie Koenig.

Abonnements. — France: un an, 20 fr.; six mois, 10 fr. — Union postale: un an, 22 fr.; six mois, 11 fr.

Le numéro: 40 centimes.
Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.



Jamais un Marchand Honnête

ne voudrait vous faire croire que pour le prix du savon "Baby's Own Soap" vous puissiez acheter un savon aussi bon. Bien plus, quelque prix que vous payiez vous ne pouvez pas en acheter un meilleur que le savon "Baby's Own Soap."

ALBERT SOAPS LIMITED
MFRS.

MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont JAMAIS TRADUITS

Grande Vente Annuelle d'Août



H DUBOIS,
PROPRIETAIRE

231 Boulevard Saint-Laurent

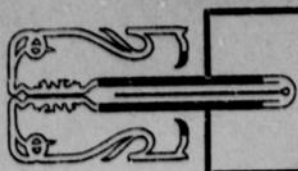
Complets d'été

de 3 morceaux, en Worsted et en Tweed, aussi Complets en Homespun et Oxford, demi doublés :: ::

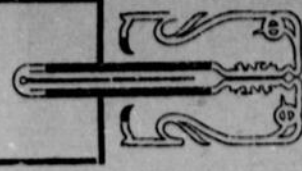
Valant de \$12.00 à \$15.00

Votre choix pour

\$8.00



Butler condamné à mort



On était en juillet, et la chaleur était si grande que ce jour-là deux hommes et cinq ou six chevaux étaient morts dans la rue, d'apoplexie. Les moustiques s'élevaient de la rivière par nuages. Vers le soir, un vent lourd et malsain, qui agaçait les nerfs, commença à fouetter la poussière. Butler et moi, nous entrâmes dans un de ces cafés américains où l'on avale, debout, le long d'un comptoir, des sandwiches, des tranches de homard et des verres de whiskey. Il était morose depuis le matin, et il venait d'être piqué par deux ou trois moustiques. J'essayai de plaisanter, il ne répondit pas; il se fit servir un grand verre de rhum et le but, le sourcil froncé, sans mot dire. Je l'appelai pour sortir, il ne parut pas entendre. Cinq ou six gentlemen nègres du Kentucky, qui tournaient leur chique dans leur bouche et se curaient les dents avec leurs couteaux, le regardaient avec une familiarité égalitaire, et, visiblement, étaient choqués par la coupe trop élégante de son pantalon blanc. Il les regardait aussi, en revanche, et certainement ce n'était pas d'un bon oeil. A ce moment, il demanda à un garçon une allumette. — "Tout de suite, monsieur." — Une demi-minute après, il demanda une seconde fois l'allumette, et sa voix devint rauque: le garçon servait les Kentuckiens. — Il demanda une troisième fois, et son visage était pourpre: ce garçon avait l'habitude de le servir; il lui semblait qu'on lui volait son domestique. A la quatrième fois, le pauvre diable, harcelé, crut qu'il aurait le temps de pousser aux Kentuckiens leur dernier sandwich, et passa en courant. Butler, levant le bras de toute sa hauteur, lui planta dans le dos son bowie-knife (couteau américain). Le coup fut si fort qu'on entendit craquer l'omoplate, ébréchée par la garde du couteau. L'homme tomba le ventre à terre, suffoquant; il fit un effort pour se relever sur les coudes, tendit le gosier en avant pour avaler de l'air, puis, avec un hoquet, lança un flot de sang par la bouche, et mourut, sur-le-champ, sans crier. La plaie avait retenu le couteau, et Butler, qui était resté debout, absorbé comme un somnambule, se laissa prendre et amener.

Il nous faut la tête de Butler.

Le lendemain, dans la ville, tous, jusqu'aux nègres, raisonnaient sur cet événement. Les nègres trouvaient bien le jeune massa un peu vif: "Mais, disaient-ils, puisqu'il a appelé le garçon quatre fois, c'est la faute du garçon." Cependant, leur imagination trotta, et ils se demandaient si M. Butler serait pendu avec son pantalon blanc et en cravate rose; là-dessus, ils secouaient la tête mystérieusement et montraient leurs dents. Mais les boutiquiers et tous les gens qui travaillent de leurs mains étaient furieux. Ils firent des meetings où l'on déclara que, si les livres enfants d'Amérique n'obtenaient pas de leurs magistrats protection et justice, ils rentreraient dans la possession de leurs droits naturels (allusion à la loi de Lynch). L'affaire prit mauvaise tournure, surtout quand on vit de quelle façon le juge la conduisait. C'était un Français, ancien armateur, brave et d'honneur rigide, qui n'aimait pas le peuple, mais qui avait été élevé dans les principes absolus, dans la logique serrée des philosophes du dernier siècle. Il déclara tout haut qu'il ne ferait point acception des personnes, et que la potence était faite pour tous les assassins. On s' alarma, et on lui fit parler. Il répondit que le verdict appartenait aux jurés, mais que, le verdict prononcé, il appliquerait la loi. Comme il était assez pauvre, un ami de la famille monta chez lui un matin avec cent mille dollars en bank-notes; il prit la liasse et la jeta avec l'homme en bas de son escalier. On s'adressa au geôlier, personnage moins sévère; le juge le renvoya et mit à sa place un grand gaillard osseux, flegmatique, sorte de puritain, chanteur de psaumes, qui ne bougea ni jour ni nuit de sa loge, et sur qui les menaces et les promesses glissaient comme l'eau sur une tôle vernie. On se retourna vers le juge, et, comme l'exaspération croissait, on lui fit entendre qu'il jouait sa propre vie; il ne sortit plus qu'armé, et avec cinq ou six noirs d'aussi bonne volonté que lui. Un soir, on lui tira deux coups de pistolet, et il fut légèrement atteint à l'épaule. Dès lors, il eut dans toute boutique deux bras et une carabine chargée, à son service.

On veille sur le bon juge.

Quand il passait, on le suivait des yeux pour surveiller sa vie et le défendre; tout homme du peuple était son garde du corps. La colère publique devint si grande qu'on n'osa plus s'en prendre à lui. Le procès se fit à l'ordinaire; il y avait vingt témoins, et l'accusé ne niait pas. On essaya de prouver qu'il était ivre; mais il n'avait bu qu'un verre de rhum. Lui-même

empira son affaire par son silence farouche et la hauteur de ses réponses. "C'est un mauvais dogue enragé, disait-on dans l'auditoire, il faut l'abattre." Le jury, composé de commerçants et d'industriels, se souvint qu'il y avait eu plusieurs meurtres le mois précédent, et que cela nuisait aux affaires; et le juge prononçant seul, après s'être couvert la tête, condamna Jonathan Butler à être pendu.

Tous les jeunes gens bien élevés s'agitèrent; on fit des conciliabules; ils étaient persuadés que l'arrêt ne serait pas exécuté sur un tel homme; la pendaison surtout leur semblait infâme. Mme Butler, la mère du condamné, vit les principaux, et, le premier lundi d'août, on offrit au geôlier deux cent mille dollars; c'était toute la fortune de la famille; de plus, on se chargeait de l'embarquer, lui, les siens et Butler, sur un navire dont on était sûr, et qui, le soir même, partait pour l'Europe. Il ferma les yeux et palit, ébloui par le chiffre, puis il alla dans son buffet chercher sa grande Bible, montra un texte qu'il avait souligné, et que, tous les matins, il regardait depuis un mois: "Tu ne prévarieras pas." Après quoi, il sortit et refusa de parler à personne.

Deux jours après, les amis de Butler surent qu'on faisait le trou pour planter la potence. Le lendemain, bien armés, au nombre de cent cinquante environ, à quatre heures du matin, ils attaquèrent la prison. Il n'y avait qu'une vingtaine de soldats, qui ne firent pas grande résistance et rentrèrent volontiers dans leur logis. Un autre poste plus nombreux était à la pointe du port; mais le colonel et les principaux officiers, gens du monde, avaient eu soin de partir une heure auparavant, l'un pour inspecter le bas du lac, les autres pour une chasse dans la forêt; ils avaient consigné les soldats dans la caserne. Les amis de Butler s'étaient munis de leviers, de tarières et de limes, et commencèrent à travailler dans la grosse porte; puis, comme elle était épaisse, solidement verrouillée, ils l'attaquèrent avec une poutre, à coups de bélier. Elle résista. Alors ils empièrèrent des bûches contre elle, et y mirent le feu; cela réussit; les madriers encastrés dans le fer s'émiettèrent en charbon, et toute la lourde machine se disjoignait.

Le peuple veut la justice.

Mais ils avaient employé plus d'une demi-heure, et le retentissement des coups de bélier, joint à la lumière de la flamme, avait jeté l'alarme. Cependant, les boutiquiers n'osaient bouger. On en voyait bien quelques-uns sur le pas de leur porte, la carabine à la main; mais ils ne faisaient point corps et trouvaient la mine des assaillants trop déterminée. Tout d'un coup, par une rue qui mène au port, on vit une marée d'hommes débraillés, déguenillés, qui hurlaient comme des sauvages, munis de barres de fer, de pioches et de couteaux: c'étaient les paveurs irlandais employés sur le port, et qui voulaient avoir la satisfaction de voir pendre un Anglais riche. Les jeunes gens firent une décharge, et bon nombre de blouses sales tombèrent; mais Paddy est le premier homme du monde quand il s'agit de se faire casser les os et de casser les os d'autrui. D'ailleurs, ils avaient bu leur whiskey du matin; ils travaillèrent si bien de leurs barres de fer et de leurs bowie-knives, qu'en un quart d'heure l'affaire était finie. Les amis de Butler, dispersés, se retirèrent, emportant leurs blessés, et les paveurs, pleins d'enthousiasme, se répandirent dans les tavernes, laissant une centaine d'entre eux autour de la prison; des boutiquiers vinrent les y rejoindre, et désormais, nuit et jour, la prison fut gardée par des volontaires, de telle sorte qu'il aurait fallu combattre la moitié de la ville pour la forcer.

La nécessité était venue, et l'homme était acculé dans ce dernier coin sans issue où il faut mourir. Un curieux, qui, du haut d'une fenêtre bien placée, observait Butler avec une longue-vue, le vit, ce soir-là, regarder le soleil couchant, la bouche béante et les yeux tout grands ouverts, fixe et raide comme devant quelque spectacle horrible ou sublime; puis s'abattre à genoux et serrer son crâne avec ses deux mains. La nuit, au lieu de dormir tranquillement comme il en avait l'habitude, il tourna en rond dans sa chambre, et le geôlier, qui écoutait ses pas, entendit vers minuit un orage de sanglots; il était robuste, n'avait jamais pleuré, et cet ébranlement de sa poitrine ressemblait à l'agonie d'un taureau.

L'héroïsme d'une mère.

Il ne restait plus qu'un jour, et sa mère obtint la permission de lui dire adieu. Elle arriva, vêtue de noir; quand on la vit descendre de voiture, les yeux secs et ardents, le visage calme, tous les assistants, jusqu'aux Irlandais, ôtèrent leurs chapeaux,

On ne la fouilla pas à l'entrée; en Amérique, on respecte les femmes plus qu'en France; d'ailleurs, quand elle aurait apporté une lime, le prisonnier n'aurait pu s'en servir; il y avait six gardes auprès de sa porte et cinquante sous sa fenêtre; mais ce n'était pas une lime qu'elle apportait. Ils restèrent ensemble environ une heure, sans qu'on entendît de sanglots ni d'éclats; après quoi, elle sortit, aussi froide qu'auparavant; elle ne s'évanouit que dans sa voiture. La nuit, le geôlier entendit un cri étouffé, puis un quart d'heure après, un ou deux gémissements; il pensa que la conversion s'achevait, et prépara, pour le lendemain matin, ses consolations spirituelles. Au matin, entrant dans la chambre, il trouva Butler la face contre terre, mort, avec trois coups de couteau dans la poitrine. Il y avait une éclaboussure de sang contre le mur, puis une mare de sang auprès de la chaise; le couteau était resté dans la troisième plaie. Il s'était frappé trois fois, et, dans les intervalles, il avait eu l'idée d'écrire. — La première fois il n'avait fait que déboutonner son habit; la lame avait glissé sur une côte, et fendu seulement la chair en travers. Alors, il avait ôté sa chemise et, tâtant avec ses doigts la bonne place, il s'était donné un quart d'heure pour recommencer. — La seconde fois, le couteau avait bien pénétré, quoique trop bas et un peu trop à droite; le sang avait largement coulé, et il s'était assis, ouvrant les lèvres de la plaie, persuadé que tout allait finir. Après un autre quart d'heure d'attente, il s'était trouvé très faible et fiévreux, mais l'esprit assez lucide pour comprendre qu'il s'était manqué. A ce moment, et pendant cinq minutes, il ne s'était plus trouvé de courage. Ses deux blessures le brûlaient; il s'excitait inutilement. Là-dessus, il avait bu une demi-carafe d'eau, lavé ses mains et sa tête; cela fait, il était redevenu tout à fait maître de sa pensée, et s'était décidé à ne pas mourir par la corde, comme un nègre. Il était resté tranquille une demi-heure, évitant tout mouvement, et tamponnant la plaie avec un mouchoir: "car, écrivait-il, si le sang recommence à couler largement, je m'évanouirai ou je n'aurai plus la force de me frapper juste, et, demain, je serai pendu." Il annonçait que, cette fois, il poserait la pointe du couteau à l'endroit où l'on sent le cœur battre, et qu'il enfoncerait en appuyant par degrés et des deux mains, mais en s'agenouillant contre son lit, de façon à ne pas faire de bruit et à n'éveiller personne par sa chute. La dernière ligne indiquait l'heure: onze heures vingt-trois minutes, et il avait eu la précaution de remonter sa montre.

Ce jeune homme manquait de réflexion et n'avait pas profité de son expérience; le cœur est malaisé à atteindre; il vaut mieux se frapper au cou.

HIPPOLYTE TAINÉ,
de l'Académie Française



Le ministère des Travaux publics recevra jusqu'à jeudi, 16 août, inclusivement, des soumissions pour fournir le charbon nécessaire aux divers édifices publics appartenant au gouvernement fédéral, dans tout le Dominion; lesquelles devront être cachetées, adressées au soussigné et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour la fourniture du charbon aux édifices publics du gouvernement fédéral dans le Dominion."

On peut se procurer des imprimés comprenant le devis et les formules de soumission, en s'adressant à ce ministère.

Les soumissions devront être libellées sur les imprimés que le ministère fournit à cette fin, et devront porter la signature des soumissionnaires.

Un chèque égal à dix pour cent (10 p.c.) du montant de la soumission, à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics, et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Les chèques dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées seront remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

FRED. GELINAS, secrétaire.
Ministère des Travaux publics,
Ottawa, 5 juillet 1906.

N. B. — Le ministère ne reconnaîtra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.

OPERATIONS EVITEES

Expérience de Mme Glenn

On lui avait déclaré qu'une opération était nécessaire.
Comment elle l'a évitée.

Quand un médecin dit à une femme, qui souffre de la maladie des organes féminins, qu'une opération est nécessaire, la seule pensée du scalpel et de la table d'opération la remplit d'horreur et nos hôpitaux sont remplis de femmes qui devront y subir des opérations pour ces maladies.



Il y a des cas où une opération est l'unique ressource, mais quand l'on considère le grand nombre de cas de ces maladies guéris par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, après que les médecins eurent conseillé l'opération, aucune femme ne devrait s'y soumettre avant d'avoir essayé le Composé Végétal et écrit à Mme Pinkham, Lynn, Mass., pour lui demander conseil, gratis.

Mme Robert Glenn, 434 rue Marie, Ottawa, Ont., écrit:

Chère Mme Pinkham: — "Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham est si bien et si universellement connu qu'il n'a pas besoin de ma recommandation; mais je suis heureuse de l'ajouter aux nombreuses que vous avez déjà reçues en sa faveur. J'ai souffert, pendant trois ans, d'atroces douleurs par suite de maladie particulière aux femmes et les médecins me dirent qu'il me faudrait subir une opération; comme je ne le voulais point, j'essayai votre Composé Végétal et j'en suis trop heureuse, car il m'a redonné une santé parfaite m'épargnant les souffrances d'une opération et les immenses dépenses qu'elle occasionne."

Les maladies des organes augmentent continuellement chez les femmes. Si les périodes sont très douloureuses ou trop fréquentes et excessives — si vous avez des douleurs et des enflures au côté gauche, pesanteurs, ne vous négligez pas; essayez le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Poêles à l'huile



Nous venons de recevoir d'Allemagne un lot considérable de poêles à huile; aussi des poêles américains. Nous offrons ces indispensables ustensiles à des conditions excessivement avantageuses dont tout le monde devrait profiter au moment des chaleurs.

Rien n'augmente moins la chaleur d'un appartement qu'un poêle à l'huile.

Economique, propre, hygiénique.



Beauvais Frères
316 RUE ST LAURENT

LA
CURE
DU
DR CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TÊTE, NEURALGIE, RHUMATISME, ETC.
EST INFALLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boîte par le retour de la maille.
CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R. I.

DE - CI DE - LA

La population de l'empire allemand.

D'après les résultats du recensement opéré le 1er décembre 1905, la population de l'empire d'Allemagne s'élève à 60,605,183 individus, contre 56,367,178 à la date du 1er décembre 1900 et 41,058,792 en 1871. Le gain en cinq ans a donc été de 4,238,005 unités, soit de 7,52 pour cent, et de 19,546,391 en trente-quatre ans, soit de 41,51 pour cent. Après la Russie et les États-Unis, l'Allemagne est aujourd'hui la nation la plus nombreuse.

La densité kilométrique s'élève actuellement à 112,1; en 1900, elle ne dépassait pas 104,2 et, en 1871, 75,9. Cette proportion n'est dépassée que dans la Grande-Bretagne (132 habitants au kilomètre carré), et dans le Japon (122 habitants au kilomètre carré). Au point de vue territorial, ces 60 millions d'habitants se répartissent ainsi:

Prusse	37,3 millions
Bavière	6,5 —
Saxe	4,5 —
Wurtemberg	2,3 —
Bade	2 —
Alsace-Lorraine	1,8 —
Hesse	1,2 —
Autres États	4,4 —

Les résultats du recensement montrent que l'immigration des populations rurales vers les centres urbains augmente de plus en plus. Le nombre des villes de 100,000 âmes a passé de 33 en 1900 à 41 en 1905, et tous ces centres accusent un accroissement d'habitants considérable; dans quelques cas, il est vrai, cet accroissement est dû à l'annexion de communes suburbaines.

Berlin, qui, en 1900, possédait 1,888,848 habitants, dépasse actuellement 2 millions (2,033,900). Hambourg compte 800,000 âmes; trois autres villes, Munich, Dresde, Leipzig, dépassent 500,000.

Une Babel en Hongrie.

On pourrait donner ce nom à une des plus anciennes villes hongroises, non loin de la frontière de Galicie, Eperjes, dont les habitants parlent six langues différentes, sans compter les dialectes plus nombreux encore, s'il faut en croire le Bulletin de la "Société de géographie de l'Est".

Dans cette région de Hongrie, du reste, la confusion des langues semble avoir atteint son apogée. Il n'est pas rare, dans le même petit village, d'entendre parler trois ou quatre idiomes complètement distincts. Mais Eperjes détient certainement le record du babélisme, chaque catégorie sociale comme chaque corps de métiers ayant, de temps immémorial, un dialecte spécial et ne voulant pour rien au monde l'abandonner.

Ainsi, dans les maisons de la bourgeoisie aisée, on trouve en général un domestique slovaque, un cocher hongrois, un cuisinier qui parle allemand et une femme de chambre qui n'entend que le polonais. Et, pour les fournisseurs, il faut se débattre avec un boulanger magyar, un boucher illyrien, un pharmacien slovène et des marchands de quatre saisons dont le langage habituel est le patois galicien!

C'est dans ce pays que le volapük et l'esperanto auraient la partie belle!... Cela ne ferait après tout que deux langues de plus.

Une demande en mariage.

On a beaucoup parlé de la vie si familiale qu'avait toujours menée S. S. Pie X au milieu de ses soeurs. L'une d'elles, l'aînée, a plus de soixante ans.

Cela n'a pas empêché un multi-millionnaire américain, M. Richard Webber, de la demander en mariage. Est-il besoin d'ajouter que sa recherche a été repoussée?

Flours et plumes.

L'Herbe des pampas est une plante, mais ses fleurs ressemblent à des plumes splendides et résistantes.

Il y a trente ans, ces plantes étaient une véritable curiosité, et ce n'est que peu à peu qu'on tenta de les acclimater, de l'Amérique du Sud, en Californie, où elles réussissent peu à peu; ce dernier pays envoie environ deux millions et demi de ces plumes soyeuses en Europe, où elles sont utilisées comme ornement. Dans les pampas, plaines et régions de la Plata, du Brésil, ces plantes pullulent et forment de curieux massifs naturels dont les couleurs éclatantes et la finesse font l'admiration des voyageurs.

La plante centenaire.

Cela ne veut pas dire qu'elle soit âgée de cent ans: mais elle est censée ne fleurir qu'une fois par siècle, au moins sous certains climats. Mais en Californie elle a des fleurs tous les vingt ou trente ans. Cette plante, qui est native du haut Mexique, où elle est appelée "maguey", est un agave dont la pulpe fermentée constitue

une des boissons favorites des Mexicains. L'agave a un tronc mince et élané, ses fleurs sont blanches, en forme de panaches, et si l'on coupe et plante les rameaux réunis en faisceaux à la base, on obtient autant de plantes nouvelles. L'agave atteint de 30 à 50 pieds de haut.

Un code draconien.

Un code oriental très ancien figure au Louvre.

Voici deux articles curieux de ce très curieux monument juridique:

"Art. 229. — Si un architecte a construit une maison et si la maison s'est écroulée et a tué le maître de la maison, cet architecte est passible de mort.

"Art. 230. — Si c'est l'enfant du maître de la maison qui a été tué, on tuera l'enfant de cet architecte."

Ces articles étaient rassurants pour la postérité des architectes.

Phraséologie compliquée.

Les médecins, pour désigner les plus simples choses, n'emploient point le commun langage des mortels; ce serait trop ordinaire, trop compréhensible. Ainsi, si un docteur, en parlant d'un malade, dit qu'il est atteint de mistakostrepsomanie, on peut penser que c'est une maladie terrible; c'est tout simplement le mot pour désigner le geste des éphèbes qui caressent de la main une moustache encore à l'état de duvet.

Mais les savants français sont dépassés sur ce point par la fantaisie des savants étrangers. L'Académie d'Anvers vient d'enregistrer le mot suivant:

Snelpoardeloznderspoorwrigpetrobri-ting. Ce mot désigne une voiture à moteur allant vite, sans chevaux et sans rails.

Nous, nous disons tout simplement: automobile.

Statistique bizarre.

Les statisticiens s'amuse. L'un d'eux a calculé que les candidats aux élections anglaises—ils étaient 1,340—ont prononcé chacun 32 discours de 3,500 mots en moyenne.

Si l'on plaçait les lignes de ces discours côte à côte, on obtiendrait, toujours d'après notre collaborateur, une ligne longue de 941 milles.

Ce n'est pas encore énorme!

La concurrence... jaune.

Les gars bretons vont bientôt en ressentir les effets et s'en plaindre. Ce n'était pas assez pour eux de craindre les escapades vagabondes des sardines trop souvent fugitives, ils auront bientôt à redouter la concurrence jaune, car les Japonais font, désormais, des sardines à l'huile, et ne s'en tiendront pas à leur propre consommation, l'exportation les tentera.

Pauvres gars bretons!

Equitation féminine.

Les femmes anglaises montent de moins en moins à cheval à la mode ancienne.

Elles passent maintenant la jambe, c'est-à-dire qu'elles montent à califourchon, comme les hommes. Elles ont (coquette-rie oblige) innové une jupe fendue qui tombe gracieusement des deux côtés de la selle.

Cette façon de se tenir à cheval est préconisée par la Faculté, étant, paraît-il, plus hygiénique que l'ancienne.

Hygiène ou conquête du féminisme, qui le dira?

Rosa et Josépha.

Qui ne se rappelle le phénomène présenté, il y a quelques années, aux Parisiens: les deux soeurs Rosa et Josépha Blazek. Ce sont maintenant deux grandes jeunes filles. Quand elles étaient petites, déjà leurs caractères ne s'accordaient pas toujours, ce qui est diablement embarrassant quand on est lié l'une à l'autre par une membrane; impossible de "s'envoyer promener". Ces dispositions d'esprit ne se sont pas atténuées avec les années, aussi les deux soeurs se sont-elles décidées à se faire séparer par un tribunal spécial et compétent: la Science.

L'opération a très bien réussi, et ces jeunes filles vont enfin avoir leur individualité, ce qui doit les enchanter à tous les points de vue.

Des gens bien informés (1) parlent déjà de certains projets de mariage, assez éloignés, cependant, car les deux jeunes filles veulent goûter un peu les joies de la solitude, ce qui se comprend, d'ailleurs.

Rien n'est plus nuisible à la société que le fléau de l'alcoolisme. Les personnes qui en souffrent voudront bien se souvenir que le Dr J. M. Mackay, M.D.C.M., peut les en débarrasser, en les traitant à "Belmont Retreat", Chemin Sainte-Foy, près Québec. Cette institution se réclame d'un long passé de succès ininterrompus, officiellement confirmés.

Pour calmer vos nerfs et stimuler votre énergie, en un mot, pour vous tonifier, prenez

UN BON BAIN TURC

A notre établissement modèle

Le local des bains turcs est ouvert de 7 a. m. le lundi jusqu'à dimanche midi, (jour et nuit.)



Le grand bassin est en usage tous les jours de 7 heures du matin à 9.30 heures du soir.

BAINS LAURENTIENS, TURCS et de Natation Angle Craig et Beaudry

CARTES D'AFFAIRES

Profession Commerce Industrie

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.

AVOCAT

BUREAU: 80 St-Gabriel TEL. BELL MAIN 4100
RÉSIDENCE: 206 Charrier TEL. BELL EST 2982

HURTEAU & GIBEAULT

Tel. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Jos. R. Mainville, L.L.B.

NOTAIRE LE SOIR:

Edifice "La Presse" || Cote Rachel et Av. de l'Hotel de Ville
Rue Saint-Jacques || TEL. MAIN 1977 || TEL. EST 2645

TEL. BELL MAIN 1702 TEL. DES MARCH. 297

L. R. Montbriant

ARCHITECTE, A.A.P.O.

Mesureur et Évaluateur No 230 rue St-Andre Montréal.

Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.

Up 988 2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés

A. LAMY

Tel. Est 2552 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES

Tel. Main 230 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaies

A. GALARNEAU & CIE

Tel. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport

T. COSTEN & CIE

Tel. Main 2836 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacien

SYLVIO MOISAN

Est 4730 421, rue St-Laurent

Entrepreneur de Pompes Funèbres

L. THERIAULT

Tel. M 1380-3514 164-18 St-Urbain, 237 Centre

JOSEPH LARIN

Tel. M. 3255—Ring 2 617, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie

L. J. A. SURVEYER

Tel. Main 1914 6, rue St-Laurent

Doreurs, Argenteurs, Nickeleurs, etc.

MONTREAL PLATING CO.

Tel. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent

Tapis nettoyés

HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS

Tel. Bell Up 1445 245A rue Bleury

Meubles

M. BEAUDOIN

Tel. Bell Est 2074 687-893 Ave Mont-Royal

Photographe

SUCH & CO. 251 Ste-Catherine Est
Photographies à prix réduits. Ouvert e Dimanche.

Assurances

STEWART & MUSSEN
Tel. Bell Main 5189 Edifice Alliance

Chaussures

RONAYNE BROS

485 rue Notre-Dame Ouest

Auvents et Tentes

"SONNE" AWKING, TENT & TARPULIN CO.
Tel. Bell Main 727 320 rue Craig Ouest

Entrepreneurs-Contracteurs

TEL. EST 3944 RÉSIDENCE TEL. EST 1206

T. Lessard

Ci-devant Lessard & Harris
Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude MONTREAL
191 RUE CRAIG EST

TEL. EST 1036

A. Carrière

PEINTRE

de Maison et d'Enseignes, Décorations et Tapissage
851 rue St-André, Montréal.

FÉLIX LABELLE THÉODOULE LESSARD

Labelle & Lessard

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX

TEL. BELL MAIN 2906 Bureaux: 71a St-Jacques

Latreille & Frère

CONTRACTEURS EN PIERRE

129 rue Mitchison, Montréal

TEL. MAIN 792 RES. ST-LAMBERT MAIN 42

Lacasse Rousseau

INGÉNIEUR ELECTRICIEN

Gérant 55 rue St-François-Xavier MONTREAL.
The Canada Electric Co.

TEL. BELL EST 1420

Brouillet & Lessard

CONTRACTEURS EN BOIS

79 1/2 rue Ste-Elizabeth, Montréal

Jos. Daniel

CONTRACTEUR EN BRIQUES

140 rue Sherbrooke, Montréal

Peintres d'Enseignes

Phone Est 1105 Spécialité: Lettrage de Voitures

LAFOND & COUTURE

Anciens employés de A. Girard & Co.
PEINTRES D'ENSEIGNES
No. 1380, Boulevard St-Laurent, MONTREAL

NE LAVEZ PAS

sans employer la

Poudre à Laver Chinoise

La meilleure, la plus rapide. Elle nettoie parfaitement et parfume le linge. Douce aux mains. Mousseuse.

Paquets de 5c, 10c et 25c

Nous rachetons les boîtes vides au comptant.

MOULIN OCEAN

101 Avenue Mont-Royal



Le Secret DE LA PERFECTION DU BUSTE ET DE LA TAILLE

Envoyé gratuitement Le Système Corsine Français de Mde Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple, garanti augmentant le buste de six pouces; il remplit aussi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société. Livre contenant des renseignements complets envoyé gratuitement. Il est très bien illustré de dames photographiées avant et après avoir employé Corsine. Toute lettre absolument confidentielle. Incluez deux timbres et votre adresse. Madame Thora Toilet Co., Toronto, Ont.

EAU des CARMES BOYER SOUVERAIN CONTRE: Vertiges, Maux de Tête, Évanouissements, Dysenterie, Digestions pénibles, Influenza, Congestions. Agents: ROUBIER Frères, 1187, St-Joseph, Montréal

Librairie DEOM 47, Ste-Catherine Est Vient de paraître Jeanne d'Arc Magnifique volume illustré de nombreuses gravures, cartes et plans, de 380 pages, relié. Prix, - - 25 cts

Smith Premier Wm. M. HALL & CIE, 238 Notre-Dame Ouest, Téléphone Main 212

La Bague Galvanique "VERITAS" a guéri des milliers de personnes atteintes de Rhumatisme, Névralgie, Epuisement des Nerfs, Pauvreté du Sang; elle exerce un bienfaisant effet sur tout le corps. Nous faisons une offre spéciale aux lecteurs de L'ALBUM UNIVERSEL. Pour les témoignages, et pour connaître notre offre, veuillez envoyer timbre et adresser: THE "VERITAS" IMPORT CO., DEPT. 22, 219 RUE BLEURY, MONTREAL.

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé) 162, St-Denis, Montréal

UNION 10 TYPE

LA FERME D'ÉLEVAGE DE M. ULDERIC LEGRIS

A quelques arpents de l'église Saint-Léon, comté de Maskinongé, dans le district rural si renommé pour la fameuse source d'eau minérale Saint-Léon, il nous a été donné de voir une des plus remarquables fermes d'élevage du pays. Les détails que nous avons constatés dans ce bel établissement rural, nous ont tellement intéressés, que nous jugeons à propos d'en faire part à nos lecteurs. Car, si l'agriculture est appelée à faire la fortune du Canada, et lui vaut déjà un commerce d'exportation considérable, il ne faut pas oublier que l'élevage — branche spéciale de l'agriculture — promet des revenus nationaux tout aussi beaux.

La ferme d'élevage dont nous voulons parler n'est autre que celle de M. Uldéric Legris, désignée sous le nom de "Ferme du grand rang", Saint-Léon, comté de Maskinongé, P. Q.

M. U. Legris ayant mis la plus grande amabilité à nous montrer les animaux de toute beauté qu'il possède, nous avons vu ce qu'il y a de mieux en bétail Ayrshire, moutons Shropshire, Cotswold, Leicester, Lincoln; en cochons, pure race aussi, dits Tamworth (excellents pour bacon), et

Yorkshire; en volailles de choix et de race, absolument dignes de figurer dans une exposition d'aviculture.

Et tous ces animaux étaient soignés avec la minutie que connaît un éleveur éclairé tel que l'est M. Uldéric Legris. Car, il est bon de le dire, M. Legris n'a que des animaux de reproduction, importés, et de tout premier choix. Aussi, sa ferme d'élevage peut-elle passer pour un modèle du genre. Du reste, son propriétaire ne néglige rien pour l'améliorer sans cesse.

Tout dernièrement, M. U. Legris faisait bâtir sur son domaine, une superbe maison, avec bureaux d'affaires, (tapissés de diplômes d'expositions canadiennes), et qui, pour être dans un district rural, n'en serait pas moins digne de figurer à Montréal ou dans sa banlieue. En présence des sacrifices faits par M. Legris et des superbes résultats qu'il a obtenus, nous ne pouvons que le féliciter, et le citer en exemple à nos citoyens entreprenants des campagnes.

Du reste, nous saurons bientôt, de visu, ce qui se fait en tant qu'élevage, dans notre province, car, nous nous proposons de visiter d'autres fermes d'élevage.

La pêche à la ligne

Le Brochet. — Description: Le brochet commun (Essox Lucidus) se reconnaît facilement à l'aplatissement et à la largeur de son museau, dont la mâchoire inférieure forme la pointe, à sa bouche fendue jusqu'au delà des yeux et armée d'une multitude de dents fortes, acérées, inégales et disposées en rangs longitudinaux. Ses écailles, petites et minces, ne se voient que comme des points enfoncés sous la peau; son dos un peu aplati est d'un vert foncé, presque noir, les flancs sont verts à reflets dorés et marqués de grandes taches d'un vert plus pâle; le dessous du corps est blanc et les nageoires rougeâtres. Sa longueur est de 1 à 4 pieds. Il vit très longtemps et fraye de février à juin.

Pêche: Ce poisson, requin des eaux douces, vit près des herbes et partout où il peut aisément prendre le poisson dont il se nourrit. — Ce sont aussi les petits poissons que nous employons pour escher les lignes très solides, en fouet tressé, dont nous nous servons pour pêcher le brochet au vif, au poisson plombé, au cordéau dormant et au trimmer libre. — On en prend aussi au poisson artificiel et à la enillère, mais les pêches au vif sont les meilleures lorsqu'elles sont pratiquées entre deux eaux et qu'on évite le bruit. — Les moments les plus favorables sont le matin à l'aube et le soir tard.

Capture. — Le brochet saisit gloutonnement l'appât, ce que l'on reconnaît à la traction du fil et aux mouvements du flotteur, mais il n'avale que lentement. — Il faut immobiliser la canne et lâcher le moulinet, car sans cette précaution l'amorce serait rejetée, puis au bout d'un instant on ferre très vigoureusement et l'on rend de nouveau la main pour éviter de casser la ligne. — Le brochet lutte avec une force incroyable, aussi doit-on le fatiguer longtemps en le laissant s'écartier pour le ramener ensuite à l'aide du moulinet, et cela, jusqu'à ce que l'on puisse employer l'épuisette. — Cette lutte est longue, des plus belles et fertile en émotions; une fois à terre, le brochet ne remue plus, mais il faut se méfier de sa morsure, qui est dangereuse.

La Carpe. — Description: La carpe (Cyprinus Carpio) a le corps aplati et un peu comprimé, ses mâchoires sont bordées de lèvres épaisses. — Sa couleur est d'un vert olivâtre sur le dos et jaunâtre sous le ventre; elle a de petits barbillons. — Le poisson, l'un des plus répandus; a une taille qui varie entre 1 et 2 1/2 pieds, et peut atteindre le poids de 25 livres.

Pêche: Ce poisson se tient près des herbes, dans les endroits calmes, profonds et vaseux; il mord surtout à l'aube et au coucher de soleil par le beau temps, et toute la journée par temps de pluie. — Il faut amorcer sérieusement dès la veille et pendant que l'on pêche, avec de la pâte, des vers, des asticots ou des graines cuites. — Les lignes dont on se sert pour pêcher la carpe, soit au coup, soit à suivre, soit à soutenir, doivent être fortes et munies de hameçons Nos 2 et 6. — On esche avec ce que l'on a mis pour amorcer, mais il faut employer des appâts très frais et se garder de faire le moindre bruit. — La carpe mord aussi aux lignes de nuit.

Capture: La carpe aborde très mollement l'appât, ne mord qu'après un mo-

ment et progressivement; le bouchon anglais se soulève deux ou trois fois, puis s'enfonce lentement et en oblique. On ferre vivement, d'un coup sec, lorsque le flotteur disparaît. — La carpe est très forte et se décroche facilement, il faut la fatiguer longtemps en tenant toujours la ligne tendue par le scion et l'amener sans à-coup à portée de l'épuisette.

HOTEL PELOQUIN

Les pères de famille, les jours de congé, devraient mener femme et enfants à l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuntsic. Table de famille de premier choix. Ce but de promenade est un des plus beaux qu'on puisse se proposer au Canada.



SOUSSIONS

DES SOUSSIONS adressées au sousigné, à Ottawa, et portant sur l'enveloppe ces mots: "Soumission pour l'enlèvement de l'épave du steamer "Protector", seront reçues jusqu'au 10 août 1906, pour l'enlèvement de l'épave du steamer "Protector", sombré à Bar Point, à l'entrée de la rivière Saguenay, P. Q.

Les soumissionnaires doivent expliquer quelle méthode ils comptent employer pour l'enlèvement de l'épave, et quand ils entreprendront de compléter les travaux. Ce contrat doit assurer l'achèvement complet et satisfaisant des travaux, par des moyens approuvés, dans le temps indiqué par la soumission, le placement des matériaux dont on n'aura pas disposé devra se faire de la manière exigée par le Département. Les matériaux dont on n'aura pas disposé, une fois les travaux achevés, pas avant, deviendront la propriété de l'entrepreneur.

L'entrepreneur ne pourra exiger aucune compensation, à moins que les travaux d'enlèvement ne soient exécutés d'une manière satisfaisante.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque d'une banque canadienne incorporée, égal à vingt pour cent du montant de la soumission, chèque qui sera confisqué si le soumissionnaire refuse de passer le contrat pour l'enlèvement des matériaux en question. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera retourné au soumissionnaire.

Le Département ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Les journaux insérant cet avis sans l'autorisation du Département ne seront pas payés.

F. GOURDEAU,

Député ministre de la Marine et des Pêcheries.

Département de la Marine et des Pêcheries. — Ottawa, 26 juillet 1906.

Le Catarrhe d'été est-il dangereux?

Conseil gratuit sur la manière de le guérir.



Ne vous faites point d'illusions en ce qui concerne le catarrhe d'été. N'allez pas commettre l'erreur de croire que ce n'est qu'un rhume de cerveau, opiniâtre, compliqué d'éternuements et d'écoulements nazal, et qui disparaîtra en peu de temps. C'est la forme du catarrhe la plus dangereuse, parce que c'est celle qui trompe le plus. Le seul fait que vous en êtes incommodé pendant les chaleurs, vous prouve que c'est un catarrhe de la pire espèce. Prenez vos précautions dès maintenant, car ce qui vous semble aujourd'hui un malaise inoffensif, peut devenir un danger terrible à l'hiver. Souvenez-vous en, le catarrhe d'été négligé amène trop souvent la faiblesse et l'anémie, avant-coureurs de la consommation.

Apprenez tout de suite à guérir votre catarrhe, et ce, sans qu'il vous en coûte un centin. Écrivez aujourd'hui au spécialiste Sproule, autorité éminente en ce qui concerne le traitement du catarrhe. Ce spécialiste célèbre

Ne vous chargera rien

pour vous faire connaître votre cas et vous dire exactement ce que vous avez à faire. Acceptez cette offre généreuse.

Répondez oui ou non aux questions, écrivez votre nom et votre adresse sur les lignes pointées, et envoyez-le par la maille au Catarrhe Specialist Sproule, 409 Trade Building, Boston. Écrivez en anglais ou en français.

Coupon de conseils médicaux gratuits

- Vos yeux pleurent-ils? Votre nez coule-t-il? Eternuez-vous souvent? Vos yeux vous font-ils mal? Toussez-vous? Êtes-vous obligé de cracher souvent? Vous sentez-vous la gorge ou le nez obstrué? Vous mouchez-vous beaucoup? Vous sentez-vous un chatouillement dans la gorge?

NOM: ADRESSE:

Renouvelez vos meubles tels que lits en fer, meubles en bois, chaises de veranda, etc. Avec la Peinture Email Island City Elle donne un lustre supérieur, sèche vite et ne fendille pas. Demandez les à votre fournisseur et exigez qu'il vous donne les véritables peintures portant la marque de fabrique suivante. P. D. DODS & CO. Propriétaires 162, RUE MCGILL

VER SOLITAIRE TENIFUGE LANCTOT Guérison Assurée Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hôpitaux du pays. — Le TENIFUGE ne requiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun — douze capsules sont une dose. — La bouteille \$1.00 franco, par la poste. — Écrivez pour pamphlet descriptif gratuit. HENRI LANCTOT, Pharmacien Pharmacies 672 rue St-Laurent et 290, rue St-Laurent, Montréal

Phone Bell Main 5430 Etablie en 1862 Fauteux & Pacaud AGENTS D'ASSURANCE FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS CO. Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital audessus de 100 millions. No 72, Rue St-François Xavier

Nos compatriotes de New-York

L'Album Universel compte à New-York un nombre considérable de lecteurs parmi nos compatriotes, aussi s'intéresse-t-il à tout ce qui les touche de près.

Maintes fois cette revue a donné la preuve de l'intérêt dont nous parlons, aujourd'hui; c'est donc avec plaisir qu'elle reproduit l'article ci-après, paru dans "La Presse" de Montréal, du 18 juillet dernier.

Monsieur Joseph B. Grandmaison, président du local 707 et du Club démocratique canadien de New-York, est un ami particulier de l'Album Universel; nous sommes donc heureux de le féliciter de l'honneur dont il vient d'être l'objet; et de le présenter à nos lecteurs par l'illustration ci-con-



Monsieur JOSEPH B. GRANDMAISON,
Président du local 707, Union des Charpentiers-Menuisiers, et du Club Démocratique Canadien de New-York.

Les efforts patriotiques d'hommes de la valeur de M. Grandmaison contribuent puissamment au respect et à l'estime dont, de plus en plus, jouissent nos compatriotes des Etats-Unis.

Nous ne saurions trop le reconnaître, non sans satisfaction.

Voici ce que "La Presse" publiait des Canadiens français de New-York, à la date sus-mentionnée.

"New-York, 18 juillet 1906.—L'installation des officiers de l'Association Démocratique Canadienne française a eu lieu, le 10 du courant. L'élection a eu lieu, préalablement, pour les derniers six mois de 1906.

Les officiers installés sont MM. Joseph B. Grandmaison, président; Albert Dumont, vice-président; Joseph Morace, secrétaire; Joseph L. P. Gravel, trésorier; Auguste Lamothe, sergent d'armes; directeurs: MM. E. D. Bourguignon, M. Ville-neuve, J. B. Pérusse, G. Sauvé, J. Martin et Félix Marcon.

L'installation a été faite par le président de la Société St Jean-Baptiste, M. J. C. Hogue, qui a su, une fois de plus, se distinguer, comme idéal, dans ce rôle délicat.

Cette installation a réuni dans les spa-

cieuses salles de l'Association, 217 Est 77ème rue, un grand nombre de Canadiens, venus de toutes les parties de la grande métropole, pour acclamer les nouveaux élus.

Des discours éloquentes ont été prononcés par MM. Hogue, Chs Vaughèle, L. G. Duquette, J. A. Latreille, G. Demers, Alonzo Bleau, J. A. Toupin, P. Laurier, A. Dumont, L. P. Gravel, Geo. Beaudry, et le président élu, qui, dans des termes très heureux, a remercié le nombreux auditoire de sa présence.

"C'est un encouragement pour nous, dit-il, de toujours marcher comme par le passé dans la voie du progrès, nous nous souviendrons toujours du grand et magnifique rôle que tout Canadien-français peut remplir à New-York et aux Etats-Unis."

Après les discours, qui ont été fortement applaudis, M. Magloire Villeneuve, l'ordonnateur, et son digne assistant, M. Salomon Salois, passèrent des rafraichissements.

M. Boucher, le pianiste du Club, et le professeur Vaughèle, jouèrent, tour à tour, nos jolis airs canadiens.

MM. Latreille, Laurier et Toupin chantèrent des chansons canadiennes-françaises, qui, par le souvenir, nous reportèrent au pays natal.

Bref, cette installation d'officiers a été brillante. Elle indique que notre élément ici, comme ailleurs, ne perd aucunement de sa vitalité. Nous comptons pour facteur important dans la politique et dans la société.

Au Club Démocratique de New-York règne la plus parfaite union. Les membres du club tiennent à user de leur influence pour le bien de nos compatriotes et à faire honneur à leur patrie d'adoption, comme à leur patrie d'origine."

On ne saurait mieux dire. Et, nous nous joignons à notre grand confrère quotidien, pour offrir nos sincères félicitations à nos actifs compatriotes de New-York.

Correspondance patriotique

C'est avec une réelle satisfaction que nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la correspondance reproduite ci-après; non seulement à cause du sentiment de patriotisme et d'harmonie qui l'inspire, mais, surtout, parce qu'elle prouve que ceux de nos nôtres qui vivent à l'étranger, n'oublient: ni le pays natal, ni les hommes de talent qui lui font honneur; tel l'éminent poète M. W. Chapman.

Chicago, Ills, July 3rd 1906.

To Mr. Theodore Roosevelt,
President of the United States,
Washington, D. C.

Dear Sir,

I have the honor and pleasure to forward to you, to-day, a poem by Mr. W. Chapman, our French-Canadian poet-laureate, dedicated to you, on the first page of "La Presse" published in Montreal, Canada, one of its largest dailies, in honor of our national holiday, the glorious fourth of July!

It is, Sir, a magnificent improvisation! a grand recitation of our civil war! and the noble history, in poetry, of one who is ever present, this day, in our memory, Abraham Lincoln, the great emancipator of our adopted country!

I have the honor to be, Sir,
Very respectfully yours,

H. ARCHAMBAULT,
63 Rush St.

Chicago, Ills, 3 juillet 1906.

A M. W. Chapman,
Homme de lettres,
Ottawa, Canada.

Cher Monsieur,

J'entends, d'ici, avec une joie indicible, l'écho paternel et poétique de mon pays natal!

Fière de sa pensée et de son rôle sacré! la race canadienne, disséminée sur la vaste étendue d'un pays étranger, acclame en ce

jour, avec bonheur, la célébrité du poète et de l'historien, qui réunit au récit des luttes du passé, le coeur et l'âme de deux peuples, dans la paix! la grandeur! et la prospérité!...

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,
Tout à vous de coeur,

H. ARCHAMBAULT,
63 Rush St.

Ottawa, 8 juillet 1906.

M. H. Archambault,
Chicago, Ills.

Cher Monsieur,

Votre lettre m'a profondément touché. Je vous en remercie bien cordialement, et je vous prie de croire à ma gratitude, qui, si grande qu'elle soit, ne sera peut-être jamais à la hauteur de votre bienveillance.

W. CHAPMAN.

N. B. — Veuillez, s'il vous plait, me dire si vous êtes avocat ou médecin.

The White House, Washington,
Oyster Bay, N. Y., July 14, 1906.

My dear Sir,

Your letter of the 3rd instant, with enclosure, has been received, and will be called to the attention of the President.

Very truly yours,

WM. LOEB,
Secretary to the President.

LE SUCCES EST GARANTI

Contracter un rhume n'est rien, lorsque l'on a, à portée de la main, un remède sûr, prompt et efficace comme le **BAUME RHUMAL**. Le danger consiste à prendre des remèdes qui ne conviennent pas au traitement. Le **BAUME RHUMAL** seul offre toutes les garanties de succès.

Valse Américaine

"SUIT CASE" No 378

En cuir fort. Doublure en toile. Deux serrures à fermoirs.
Pli à chemises et courroies.



PRIX :

22 pouces, \$8.75 24 pouces, \$9.20 26 pouces, \$9.62

Samontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL, Can.

Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRERES MARISTES
32 ANS DE SUCCES



Cette solution est un excellent fortifiant: elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats: pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des Etats-Unis. — Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.

Complet, \$10.00

Fait sur commande

Pantalon, \$3.00

Parfait ajustement garanti ou l'argent sera remboursé. Si vous voulez vous payer le luxe d'un complet neuf taillé, cousu et ajusté sur commande et parfaitement seyant, si, en même temps, vous désirez épargner au moins \$10.00, écrivez immédiatement pour avoir des échantillons et des blancs de commande que nous vous enverrons par la poste, tous frais payés.

Si vous demeurez à Montréal, adressez-vous à notre fabrique, No 561 rue St-Paul ou à notre succursale de l'Est, 502 rue Ste-Catherine, Est.

Montreal Custom Tailoring Co

Main 2004 Est 3311



Berceuses de

\$6.00

POUR

\$3.00



Voici une autre offre d'escomptes de juillet.

Il nous faut vendre ces berceuses. Plutôt que de les garder en magasin plus longtemps, nous avons décidé de les vendre en bas du prix coûtant.

Nous en avons en chêne scié "quartered", très bien polies et admirablement bien finies.

Nous en avons aussi en bouleau, fini acajou.

Pourvues de sièges savatier en cuir, effets bronze et bouclier.

Prix réduit, aux lecteurs de l'Album Universel, de \$6.00 pour \$3.30.

RENAUD, KING
& PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine.

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez B P 7 St-Sauveur Québec Canada.

MUSICIENNE D'AVENIR

A l'Album Universel, sans faire de tapage, nous nous sommes donné pour mission d'encourager le tempérament artistique des nôtres, toutes les fois que l'occasion s'en présente, et aussi, de signaler les succès dus au talent et au travail de nos artistes, surtout quant à ceux qui débutent.

D'où la satisfaction que nous éprouvons, aujourd'hui, de parler de Mlle Anna Bélisle, de la partie Est de Montréal, qui, récemment, fut brevetée par l'Académie de Musique de Québec, en qualité de "Lauréate avec distinction".

Mademoiselle Bélisle a suivi les cours scientifique et musical du pensionnat Sainte-Catherine, C. N. D.

Après avoir brillamment terminé ses études, pendant un an elle mérita le haut enseignement de notre éminent professeur de musique, Monsieur O. Pelletier.

L'examen que Mlle A. Bélisle vient de subir est un honneur; et pour elle, et pour ses distingués professeurs.

Nos sincères félicitations à la jeune lauréate et à ses maîtres.



Mlle ANNA BÉLISLE, de Montréal
Lauréate avec distinction de l'Académie de
Musique de Québec.

LA SUPERSTITION CHEZ LES MALFAITEURS

On prétend généralement que la superstition est une faiblesse plus commune parmi les femmes que parmi les hommes. Nous ne prétendons pas soulever ici une question qui nous obligerait à remonter jusqu'au déluge, ou même jusqu'à notre première mère. Soyons bon prince, et déclarons que, tout bien pesé, les filles d'Ève ne sont guère plus superstitieuses que les fils d'Adam.

Mais peut-être serez-vous surpris d'apprendre que les professionnels du crime sont bien plus superstitieux que les professionnels du bien, dont nous sommes, vous et moi.

* * *

Il y a quelque temps — c'était en juillet 1905 — la police américaine fut amenée à découvrir que les tombes, où l'on avait enterré depuis un mois ou deux les malfaiteurs électrocutés ou pendus, avaient été toutes violées, sans exception.

Mais violées d'une façon systématique, et très particulière, qui montrait bien que ces actes avaient été commis, sinon par la même main, du moins par une même catégorie de détresseurs de cadavres.

On sait que deux ou trois États, dont ceux de New-York et d'Illinois, ont seuls adopté jusqu'ici l'électrocution comme peine capitale. Ailleurs, on s'en tient encore à la pendaison.

Or, on constatait que les vertèbres cervicales avaient été enlevées des cadavres des pendus, les autres parties des corps restant intactes. Au contraire, chez les électrocutés, les deux mains manquaient, ainsi que les cheveux et les cils. Dans l'un et l'autre cas, les vêtements avaient disparu, et les tombes avaient été remises en bon état, ces étranges larcins accomplis.

Ce fut à la suite d'une exhumation que cette mystérieuse affaire vint à la connaissance de la police, et l'on crut tout d'abord se trouver en présence de l'oeuvre de quelque maniaque, de quelque amateur de reliques macabres. Mais une surveillance habilement organisée, patiemment poursuivie, vint enfin faire la lumière sur ces vols lugubres.

De complicité avec les fossoyeurs des cimetières voisins des principales prisons des États-Unis, plusieurs individus dérobaient les vertèbres des pendus, les phalanges et les cheveux des électrocutés, et les habits des uns et des autres, pour les "écouler" dans les faubourgs de New-York et de Chicago, parmi les membres de la haute et de la basse pègre américaines, qui se les disputaient entre eux à coup de dollars comme autant de porte-bonheur!

Et il paraît que cet étrange commerce était des plus fructueux, puisque les détresseurs de tombes, enrichis en quelques années, sont tous devenus propriétaires!

Remarquez que la découverte faite par la police américaine n'est pas surprenante en elle-même. De tous temps, les professionnels du crime ont recherché avidement de pareils souvenirs. On pourrait croire que l'exécution de leurs camarades les impressionne au point de les arrêter sur la pente du mal: c'est une erreur. Elle les effraie peut-être sur le moment, mais bientôt elle les hypnotise, elle suscite parmi eux une fatale émulation.

Ainsi, il y a une cinquantaine d'années, avant que la police n'eût pris des mesures

pour faire cesser ce lugubre négoce, les grands voleurs de Londres achetaient au poids de l'or la corde qui avait servi à l'exécution d'un criminel. La possession de l'odieuse relique, selon eux, devait les aider à mener à bonne fin les entreprises les plus périlleuses.

Quand ils pouvaient se procurer l'une des vertèbres cervicales d'un pendu — et l'on voit que les malfaiteurs américains n'ont fait qu'adopter une superstition qui avait cours en Angleterre bien avant eux, — ils faisaient montre d'une audace incroyable dans leurs expéditions. En leur argot, ils appelaient ces vertèbres des "fingers of glory", des doigts de gloire! Désormais, ils se croyaient invincibles!

De pareilles superstitions se retrouvent parmi les malfaiteurs de nombre de pays. Ainsi ils aiment à se léguer entre eux l'arme à la rouille sanglante qui aura servi à quelque assassin connu avant son arrestation et sa disparition.

Un des détectives parisiens les mieux documentés sur les moeurs et coutumes des grands pickpockets anglais et américains, M. Villiod, contait l'autre jour que ces bandits ne s'engagent jamais dans une entreprise criminelle sans avoir sur eux leur "charm for good luck".

Sauriez-vous croire que ce porte-bonheur est le plus souvent un simple morceau de charbon de bois caché au fond du gousset? Quelle signification peut bien avoir à leurs yeux ce combustible, généralement relégué dans les coins sombres des cuisines ou des caves?

Il est probable qu'un voleur, interrogé sur ce point, ne ferait qu'une réponse évasive. S'il attribue un pouvoir magique à cette parcelle de bois calciné, c'est qu'il obéit à une vague tradition que les générations de criminels se transmettent depuis des siècles, sans même en discuter l'utilité.

D'ailleurs, et c'est une constatation qui peut paraître étrange, la tradition a force de loi parmi ces ennemis de l'ordre et de la société: il n'est point — ne riez pas! — de gens plus conservateurs que les professionnels du crime! En voulez-vous une preuve? Tandis que nos langages courants, dignes de leur dénomination de langues vivantes, se transforment constamment, les argots de voleurs — ceux que les malfaiteurs de Paris, de Londres et de Berlin emploient respectivement entre eux — se sont à peine modifiés depuis le moyen-âge!

Mais voici une autre preuve de l'esprit conservateur des malandrins, du respect qu'ils montrent "à leur façon" envers le passé.

Récemment, la police de Chicago réussit à capturer le chef d'une bande internationale qu'on recherchait depuis des années. Il portait, entre sa peau et sa chemise, sur sa poitrine, un médaillon d'or, d'un modèle ancien, dans l'intérieur duquel se trouvait une mèche de cheveux blonds entourée de mots qu'on eut quelque peine à déchiffrer.

Ces cheveux avaient été coupés, vers la fin du XVIIe siècle, sur la tête d'un fameux voleur de grand chemin, qui mourut sur la roue, à Londres, après une carrière des mieux remplies.

Pendant plus de deux cents ans, des générations de "ruffians" anglais s'étaient légué successivement ce porte-bonheur historique!

LES GRANDS MUSICIENS

(Suite)

ECOLE ROMANTIQUE ALLEMANDE

Après cette énumération des grands classiques allemands et de quelques-uns de leurs contemporains, il nous faut rétrograder de quelques années pour voir naître et se développer l'art romantique, dont le germe se trouve dans les dernières oeuvres de Beethoven. Si Hummel, Ries, etc., furent ses continuateurs dans l'ordre d'idée purement classique, il n'est pas douteux que son génie exerça aussi sa puissante influence sur une école toute différente, dont Weber et Mendelssohn sont les chefs de file. Chez eux, les formes, sans cesser assurément d'être pures, sont plus voilées et plus fantaisistes, moins rigides, les agencements harmoniques plus libres et plus osés; l'ensemble devient plus pittoresque, plus descriptif; enfin, on sent en tout la tendance un peu sensuelle qui devait conduire au romantisme moderne.

Il y eut donc à cette époque (vers 1780) une véritable bifurcation; pendant qu'un certain nombre de maîtres allemands s'efforçaient de conserver intactes les traditions de Haydn et de Mozart, d'où Beethoven lui-même était sorti, et continuaient l'art classique pur (qui n'a plus guère de représentants aujourd'hui), d'autres, plus audacieux, s'élançaient hardiment à la recherche de procédés nouveaux et plus en rapport avec l'évolution littéraire allemande, qui devaient en faire, à leur tour, des chefs d'école d'abord discutés, puis universellement célèbres et admirés.

Weber, — Charles-Marie de — 1786-1826 — né à Eutin, duché de Holstein.

Compositeur plein d'originalité, de verve, de fougue et d'une poésie fantastique qui lui est particulière.

La faiblesse de ses études techniques se trahit par la gaucherie de l'écriture et des défauts de facture, mais la force géniale est telle qu'elle arrive à absorber à elle seule l'attention de l'auditeur et à lui imposer l'admiration. Par la même raison, l'exécution de ses oeuvres est souvent malaisée et ingrate, aussi bien pour les voix que pour les instruments, hormis la clarinette, qui paraît être son timbre favori, et qu'il emploie avec un rare bonheur, bien que rien n'indique qu'il l'ait pratiquée lui-même; ces légères restrictions faites, son orchestration est riche, énergique, colorée et pittoresque. C'est un des plus grands génies de son temps, et on doit d'autant plus admirer sa puissance expressive, qu'il a eu à lutter contre le défaut d'instruction spéciale, qu'il a dû se créer par lui-même un style.

Quatre opéras célèbres: "Euryanthe", "Freischütz", "Oberon" et "Preciosa"; deux autres moins connus en France: "Abou-Hassan" et "Sylvana"; trois Concertos pour piano (le troisième s'appelle "Concertstück" ou "le Retour du Croisé"); deux Concertos pour clarinette; un grand Duo et des Variations pour piano et clarinette; un Trio; quatre belles Sonates pour piano, ainsi que deux Polonaises, un Rondo en mi bémol, l'"Invitation à la valse"... telles sont ses oeuvres les plus importantes, les plus célèbres, mais non les seules.

Mendelssohn-Bartholdy, — 1809-1847, — né à Hambourg.

Remarquable symphoniste, chez lequel une puissante science s'allie à la distinction comme à l'inspiration la plus élevée.

Pianiste et organiste de la plus grande valeur, il a écrit de superbes Sonates d'orgue, et pour le piano des Concertos, des Sonates, de belles pièces de musique de chambre; mais c'est surtout dans l'Oratorio et la Symphonie qu'il a pu développer les merveilleuses qualités de son génie.

Le "Songe d'une nuit d'été", les trois dernières Symphonies, les ouvertures de "Ruy Blas", de la "Grotte de Fingal", de la "Belle Mélusine", son Concerto pour violon, ses deux Concertos pour piano et violoncelle, ainsi que la plupart de ses "Romances sans paroles" — genre qu'il a créé, — doivent être considérés comme des chefs-d'oeuvre véritables.

L'orchestration de Mendelssohn est des plus riches, fertile en sonorités pittoresques et en agencements ingénieux.

Entre Weber et lui se place un artiste au sentiment exquis, dont le bagage est léger, c'est vrai; mais il faut songer qu'il est mort à trente et un ans:

(À suivre)

A "Belmont Retreat", Chemin Sainte-Foy, près Québec, le Dr J. M. Mackay, M.D.C.M., propriétaire et surintendant médical de cette institution, guérit de leur vice les malheureuses victimes de l'ivrognerie.

Calmez ces douleurs

Une seule application de
NERVOL

sera suffisante pour guérir
Maux de Goutte,
Maux de Tête, Névralgies,
Sciatique, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédition en port sur réception de 25c
John T. LYONS
8 Bleury, Montréal

Ventilateur Aeolien



LE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étalles, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

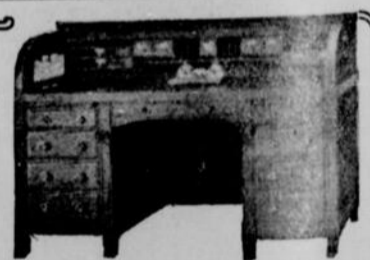
T. LESSARD

Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage

191 rue Craig Est, Montréal

En face du Champ-de-Mars



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratuits.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691



Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau

Complet d'été

et vous serez certain d'être servi à temps, car nous venons de recevoir nos importations de

Tweed et Etoffs Nouvelles

J. N. LEFEBVRE
MARCHAND-TAILLEUR
Coin Amherst et DeMontigny

Tél. Est 4006